This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579585 0

L'HAÏTIADE

POÈME ÉPIQUE EN HUIT CHANTS

PAR

UN PHILANTHROPE EUROPÉEN

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UN AVERTISSEMENT, D'UNE NOTICE HISTORIQUE
ET SUIVIE DE NOTES EXPLICATIVES

PAR

GRAGNON-LACOSTE

Lauréat et Membre correspondant de l'Académie de Bordeaux,
Membre de la Commission des Monuments historiques.

« La liberté vient du ciel, les abus
» viennent des hommes ».

PARIS
A. DURAND ET PEDONE-LAURIEL, ÉDITEURS
9, rue Cujas (ancienne rue des Grès)
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

1878

NKK

1. Haiti (Toussaint-Louverture) - Poetry
2. Haiti - Hist. - Poetry

L'HAÏTIADE

L'HAÏTIADE

POÈME ÉPIQUE EN HUIT CHANTS

PAR

UN PHILANTHROPE EUROPÉEN

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UN AVERTISSEMENT, D'UNE NOTICE HISTORIQUE
ET SUIVIE DE NOTES EXPLICATIVES

PAR

GRAGNON-LACOSTE

Lauréat et Membre correspondant de l'Académie de Bordeaux,
Membre de la Commission des Monuments historiques.

« La liberté vient du ciel, les abus
» viennent des hommes ».

PARIS
A. DURAND ET PEDONE-LAURIEL, ÉDITEURS
9, rue Cujas (ancienne rue des Grès)
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

1878

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
332957B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1945 L

AVERTISSEMENT

*IL n'y a rien de pire pour la fortune d'un homme, a dit La Bruyère, que d'être ignoré: tel a été le sort de l'auteur de l'*Haïtiade. *Si nos recherches pour tirer de l'oubli un nom que revendique le Parnasse français, sont restées jusqu'à ce jour infructueuses, il nous sera donné du moins d'honorer sa mémoire, en réimprimant l'œuvre qui lui eût valu la célébrité.*

*Le poème de l'*Haïtiade *parut, pour la première fois, à Paris, sous le voile de l'anonyme, sans millésime ni indication d'imprimeur : les auteurs de ce temps-là pouvaient étaler leurs œuvres, sans trop rien risquer pour leur gloire présente, aux vitrines des marchands de nouveautés; c'est le mode de publicité qu'adopta notre poète.*

En outre des qualités qui distinguent le poème

J. H. Whyte 15 Oct. 1945

épique que nous rendons à la littérature, le premier vers de l'invocation :

Muse, à des chants nouveaux j'ai consacré ma lyre,

*nous apprend que l'auteur n'en était pas à son coup d'essai. La poésie, dans l'*Haïtiade, *a son harmonie particulière qui la caractérise; l'inspiration est toujours heureuse et s'élève souvent jusqu'au sublime; sans cesser d'être originale, l'œuvre est empreinte de réminiscenses à la manière des grands maîtres : la majeure partie du génie se compose de souvenirs.*

On ne dira pas de ce poème « qu'il est faible de plan et de conception », ni que l'auteur « commença par le vers ce qu'il faut toujours commencer par la méditation ». On ne sera pas tenté non plus de le critiquer sur la « médiocrité » du sujet, si l'on considère que l'auteur poursuivait le triomphe d'une vérité sociale, religieuse et politique. Qu'a-t-il donc manqué à ce poème pour conquérir le rang que lui assignaient ses qualités et empêcher qu'il n'ait été offert plus tôt à notre admiration? Un critique passionné ou un panégyriste autorisé et bienveillant : l'un et l'autre peut-être.

*L'auteur de l'*Haïtiade *méritait de servir de modèle à son tour. Lamartine, sans imiter sa poétique, lui emprunta des trésors d'harmonie que nous retrouvons*

dans son drame intitulé : « Toussaint-Louverture ». *Ce seul vers :*

Caché sous des habits au malheur empruntés,

suggéra au poète des beautés scéniques qui assurèrent le succès de la pièce.

*Peu de distance sépare l'*Haïtiade *d'*Hernani. *L'auteur de l'épopée n'assista point en spectateur désintéressé à la lutte passionnée que commençaient à se livrer entre elles l'école classique et l'école romantique, et tout en conservant en poésie le respect de la tradition, le poème n'en affecta pas moins certaines hardiesses et parfois l'indépendance qui allait être le caractère distinctif de l'école dont l'œuvre de Victor Hugo marqua l'ère nouvelle — janvier 1830. Cette date et les données qui nous ont été fournies par le poème lui-même, nous permettent de fixer l'apparition de l'*Haïtiade *à l'une des années 1827-1828.*

Le titre du poème épique est l'expression à peu près technique du sujet : Iliade, Énéide; *nous renvoyons pour l'explication du mot* Haïtiade *à la notice historique qui figure en tête de l'épopée. Avant de céder au désir de réimprimer l'*Haïtiade, *e craignant d'être trop prévenu en faveur d'un poème dont le principal personnage avait déjà occupé notre plume,*

nous avons cru devoir en appeler au jugement d'un critique judicieux, M. Hippolyte Minier, qui a, lui aussi, ses titres en poésie. Voici l'opinion qu'il a émise sur l'œuvre d'un Philanthrope, *spseudonyme adopté par l'auteur :*

« *L'*Haïtiade, *dont l'existence n'est pas même signalée dans les recueils bibliographiques et biographiques les plus étendus, satisfait largement aux rigoureuses lois de l'*épopée, *et je ne m'explique pas le silence qui s'est prolongé autour d'une œuvre aussi remarquable.*

» *L'unité dans l'action, la fidélité dans le fait historique, l'à-propos dans les épisodes, la clarté dans le récit, la vérité dans la peinture des caractères: voilà les qualités essentielles que nous présente tout d'abord l'*Haïtiade, *et auxquelles il faut se hâter de joindre la noblesse dans les sentiments, la variété dans les descriptions et le mouvement dans le style, tantôt sévère, tantôt passionné, toujours élégant et correct.*

» *Mais ce qui constitue, selon moi, la valeur exceptionnelle de l'*Haïtiade, *c'est l'heureuse introduction dans ce poème du* merveilleux *chrétien. Les effets en ont été si habilement ménagés qu'ils n'ont rien de choquant pour la froide raison; et que, loin d'en être altérée, la réalité profite de l'éclat que la fiction lui prête.*

» *L'*Haïtiade *est donc une création aussi ingénieuse que brillante; et si elle ne doit pas, relativement à son importance et malgré les beautés qu'elle renferme, être classée parmi les chefs-d'œuvre de la poésie épique; si elle ne s'élève pas à la hauteur de l'*Iliade *ou de l'*Énéide, *de la* Divine Comédie *ou du* Paradis Perdu, *elle peut, du moins,*

être avantageusement comparée à la Henriade, *la seule épopée française que les Muses n'aient point désavouée.*

» *On cède aisément aux séductions du génie de Voltaire, et, cependant, quand on met en regard le* sujet *de la* Henriade *et celui de l'*Haïtiade, *il est impossible de préférer la fastueuse narration des prouesses d'un roi vaillant aux chants émus qui célèbrent la rédemption d'un peuple et l'égalité de la race humaine.*

» *Si l'on passe du* sujet *au* merveilleux, *le rapprochement entre les deux poèmes est encore moins favorable à Voltaire. Il s'est borné, dans la* Henriade, *à la personnification d'êtres moraux, tels que la* Discorde, *la* Paix, *l'*Envie, *etc., etc., figures symboliques, sans prestige, sans autorité, aussi impuissantes à exalter les esprits qu'à réchauffer les cœurs; tandis que l'auteur de l'*Haïtiade, *s'inspirant de la foi chrétienne, fait intervenir Dieu lui-même parmi ses héros, le Dieu, souverain maître du ciel et de la terre, le Dieu qui récompense ou punit, qui donne la victoire ou la mort, et dont l'apparition soudaine est toujours le coup de tonnerre qui ébranle les âmes.*

» *Quoique l'*Haïtiade *ait été composée, selon toute apparence, dans les dernières années de la Restauration, elle appartient, par sa forme littéraire, à l'école classique du commencement de ce siècle. Son vers est celui de Delille et de Joseph Chénier, aussi harmonieux, aussi abondant, mais plus souple et plus coloré. On y sent passer, par moment, le souffle émancipateur du romantisme, dont il subissait l'influence à son insu.*

» *En somme, l'*Haïtiade *est une de ces productions magistrales qui font honneur à notre littérature, et j'aurai*

*formulé son meilleur éloge en disant que, dans cette œuvre réellement épique, l'intérêt va toujours croissant, à mesure que l'*action *se développe et que l'*héroïsme *s'affirme. Il est vrai qu'un poème n'a pas de grands efforts à faire pour être éloquent et remuer les cœurs, quand les événements qu'il rappelle plaident d'eux-mêmes la cause de la justice et de la liberté. »*

M. Hippolyte Minier n'a pu s'expliquer le long silence qui s'est fait sur un poème que ses qualités plaçaient au premier rang de l'épopée française; nous en donnerons les raisons en peu de mots.

*L'époque où l'*Haïtiade *parut n'était, pour ainsi dire, que le lendemain des désastres qui privèrent la France de sa riche colonie de Saint-Domingue; les colons, dépossédés des immenses richesses qui faisaient l'espoir de leurs familles, abondaient dans l'ancienne métropole; l'esclavage existait encore, comme aux plus mauvais jours de ce régime honteux et inhumain, à la Guadeloupe, à la Martinique, dernières possessions françaises dans l'archipel des Antilles (on y comptait trente mille planteurs et plus de cent cinquante mille esclaves); enfin, Paris n'avait point encore entendu les accents chaleureux qu'une association d'hommes éminents, vrais philanthropes, jeta périodiquement au monde, quelques années plus tard, en faveur de la liberté des Noirs.*

D'autre part, la personnalité du héros du poème, le fameux Toussaint-Louverture, *était loin d'être sympathique aux Français, trompés sur le caractère du « soldat martyr » par les pamphlets ignobles qui dataient de l'époque consulaire. Le moment était donc peu favorable pour offrir au public un livre qui « lançait dans l'air » un grand et saint principe d'humanité et de liberté au profit de toute une race proscrite.*

*L'*Haïtiade *n'obtint pas même de succès à Haïti, théâtre de l'épopée, berceau des personnages sur lesquels repose tout l'intérêt de l'action. Toussaint Louverture, surnommé le* « Premier des Noirs », *porta haut le drapeau de la délivrance et tomba martyr de la liberté de ses frères de race. Pétion, mulâtre de grand mérite, avait fondé la république noire. Si le sentiment d'égalité régnait dans les masses, ce mot n'avait, pour certains hommes, qu'une acception purement politique; le préjugé de caste, c'est-à-dire de couleur, divisait les citoyens en deux catégories; de là un antagonisme entre les deux classes, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et contre lequel ne pourront peut-être réagir, de longtemps encore, les efforts des esprits éclairés dont le nombre augmente en proportion des progrès que fait dans ce pays l'amour des lumières.*

*L'*Haïtiade *n'est que le cri enthousiaste et parfois indigné d'un vrai philanthrope, l'appel qu'entendirent bientôt les de la Rochefoucauld, les de Fleury, les Odilon Barot, les Passy, les de Broglie, les Isambert, les Schœlcher, le généreux Lamartine; tous les hommes d'élite enfin qui formèrent, à l'instar de l'ancienne « Société des amis des Noirs », la* Société française de l'émancipation de l'esclavage.

NOTICE HISTORIQUE

L'ILE de Saint-Domingue, au moment où les Espagnols en firent la découverte, contenait au delà de trois millions d'habitants, et portait le nom d'Haïti *(terre montagneuse et boisée)*. Bientôt les traitements les plus barbares, les travaux les plus rudes, les privations les plus douloureuses, et, ce qui est mieux encore, la perte de la liberté, firent sensiblement décroître cette population insulaire, et lorsqu'en 1542, l'apôtre Las-Casas éleva la voix en faveur de ses malheureux Indiens, il ne restait plus, d'après son propre témoignage, que deux cents indigènes dans tout le pays. La race nègre vint donc bien à propos combler le vide; mais il n'y eut là qu'un échange de victimes.

Quelques flibustiers, nés pour la plupart en France, s'étaient associés aux flibustiers anglais, qui avaient choisi pour les commander leur compatriote *George Willis*. — Des dissensions s'élevèrent : les Français furent chassés de l'île de la Tortue, où la bande aventurière avait fixé sa résidence depuis son expulsion de l'île de Saint-Christophe, et ils vinrent s'établir sur la côte occidentale d'Haïti. Bientôt ils y furent troublés par leurs redoutables adversaires, et ils allaient tous périr lorsqu'ils pensèrent devoir appeler à leur secours le gouverneur-général des Isles du

Vent. M. de Poincy accourut au premier signal : il triompha de tous les obstacles, chassa les flibustiers anglais et s'empara de l'île au nom du roi de France.

En 1665, Paul d'Ogeron fut nommé gouverneur de Saint Domingue, et sa sage administration fit bientôt fleurir cette colonie naissante.

Après la mort de Paul d'Ogeron, l'île de Saint-Domingue fut engagée à des compagnies intéressées, et livrée, par-là même, à la rapacité des traitants.

Ce fut alors que le détestable trafic de l'espèce humaine traîna, par milliers à la fois, sur le sol dévorant d'Haïti, les tristes enfants de l'Afrique.

De jour en jour plus avares, les traitants pressuraient les Colons, et, plus avides à leur tour, les Colons commandaient de nouveaux efforts à leurs semblables devenus leurs esclaves.

Ainsi, la traite des Noirs, dont le nom seul doit révolter toutes les âmes sensibles, devint générale pour accroître la population des Antilles ; et, à l'époque de 1789, l'île de Saint-Domingue, pour la Partie française seulement, comptait plus de cinq cent cinquante mille esclaves noirs.

Nous disons pour la Partie française seulement, parce que l'Espagne n'avait pas cessé de posséder la partie de l'Est d'Haïti, et que, pour sa part, cette partie contenait au-delà de cent mille esclaves.

Ainsi, en 1789, à la veille d'une révolution qui devait être le renversement du système colonial, l'île de Saint-Domingue était divisée en quatre parties : la partie du Nord, dont la capitale était le Cap ; la partie du Sud, dont la capitale était Jérémie ; la partie de l'Ouest, dont la capitale était le Port au-Prince ; et enfin la partie de l'Est, dont la capitale était Santo-Domingo.

Les trois premières parties étaient régies au nom de la

France par un seul gouverneur-général; la quatrième était régie par un capitaine-général au nom du roi d'Espagne et des Indes. A l'époque dont nous parlons, l'état d'oppression des Noirs de la partie française de Saint-Domingue était arrivé à son dernier terme. Le cri de liberté retentit à la fois dans tous les cœurs; les fers avilissants de l'esclavage furent brisés, et tout annonça des jours plus heureux pour la race africaine.

Le 27 décembre 1788, la Cour de France ordonna la convocation des états généraux. Cet événement fit une grande sensation dans les Colonies, et, un mois après que les états généraux réunis à Versailles se furent déclarés Assemblée nationale, 18 députés choisis par le peuple des Colonies prétendirent y siéger en qualité de représentants. Ce nombre ayant paru excessif, six d'entre eux seulement y furent admis.

Au mois de janvier 1790, une Assemblée générale fut convoquée à Léogane, ville située dans la partie de l'Ouest d'Haïti; mais les esprits étaient trop exaltés pour atteindre à aucune amélioration. Les amours-propres s'irritèrent, les Blancs cherchèrent à dominer d'une manière absolue, les sang-mêlés demandèrent le partage de l'autorité, et les Noirs, las du joug de leurs tyrans, formèrent des vœux pour s'affranchir d'une longue servitude.

La France craignit que l'île de Saint-Domingue ne se déclarât indépendante, et, le 8 mars 1790, l'Assemblée nationale décréta qu'elle n'avait jamais entendu comprendre les Colonies dans la Constitution qu'elle avait décrétée pour le royaume.

Cette déclaration alluma le plus violent incendie; il y eut des révoltes, des insurrections, des trèves, des reprises d'hostilités, des amnisties et des violations des plus saintes promesses.

Jacques Ogé, homme de couleur, doué d'un caractère entreprenant, habitait alors la France. Affilié à la *Société des Amis des Noirs* par les négrophiles Brissot, Grégoire et Barnave, il fut désigné pour changer la face des événements dans un pays où grondait déjà la foudre révolutionnaire. Il partit, débarqua à Saint-Domingue le 12 octobre 1790, poussa le premier cri de guerre, établit son camp à la Grande-Rivière, et fit trembler les oppresseurs. Le sang coula, les révoltés furent dispersés, Ogé se réfugia dans la Partie espagnole, et, livré peu de temps après à ses bourreaux, il fut jugé, condamné et périt du supplice réservé aux infâmes, en 1791.

Bientôt l'autorité de la métropole fut méconnue au Cap Français, et le cri d'indépendance retentit au plus haut des mornes sauvages.

Un décret du 15 mai 1791 donnait aux hommes de couleur le titre et les priviléges de citoyen français, et son effet avait été d'accroître la haine et l'indignation des Colons planteurs. Une Assemblée générale fut convoquée, composée de cent soixante-seize membres, tous choisis parmi les Européens; il y eut uniformité d'opinion, et il fut décidé qu'on n'obéirait pas au décret émané de l'Assemblée nationale.

Les hommes de couleur prirent les armes; ils excitèrent les Noirs à la révolte, et la guerre civile déploya ses étendards sur le territoire d'Haïti.

Excès affreux, consternation générale, carnage, incendie, égorgement des Européens: tels furent les malheurs qui signalèrent cette funeste époque.

Le 20 septembre 1792, l'Assemblée nationale crut remédier à tant de maux en accordant aux hommes nés de parents esclaves les plus nobles priviléges; ce remède arrivait trop tard, l'exaspération était à son terme, et déjà

la guerre civile avait confondu dans les mêmes rangs les hommes libres et les Noirs esclaves.

En 1793, la ville du Cap fut livrée aux flammes.

Ce fut alors que *Santhonax, Polverel* et *Ailhaud,* commissaires de la France, vinrent proclamer à Saint Domingue le décret qui rendait la liberté aux Noirs et les admettait à la jouissance des droits civils et politiques.

Il était encore trop tard; le glaive était tiré et les plus horribles massacres glacèrent d'épouvante les commissaires pacificateurs.

En 1794, les émigrations des Colons se succédèrent, les travaux furent interrompus. — Les Anglais furent appelés au secours des Colons éperdus. — La trahison fit tomber la ville du Port-au-Prince au pouvoir des troupes de la Grande-Bretagne. — La guerre fut générale. — La lutte devint sanglante, et les Noirs, auxiliaires de l'armée blanche coloniale, vainqueurs, ne forcèrent les Anglais à évacuer le territoire qu'en 1798.

Presque au début de l'insurrection apparut Toussaint *Breda*, surnommé par la victoire *Louverture;* il obtint la prééminence sur tous ses compagnons. Après avoir embrassé le parti de la Royauté, il embrassa le parti de la République, et, en 1801, devenu le père et le bienfaiteur de son pays, il établit une Constitution appropriée aux exigences de la colonie. Bientôt le premier consul, irrité contre l'audace de Toussaint-Louverture, résolut de faire plier ce chef, qu'il considérait comme rebelle, sous les lois du devoir. Il prépara, en secret, une expédition formidable, et Leclerc, son beau-frère, fut choisi pour la commander.

Le 2 février 1802, l'armée débarqua sur le sol de Saint Domingue. Une guerre cruelle s'alluma, et la paix ne fut signée que sur un théâtre de carnage et de dévastation.

A la fin de 1802, Toussaint, qui vivait dans la retraite et qui restait fidèle à ses serments, fut arraché des bras de sa famille, chargé de chaînes et conduit en France, où il mourut dans un affreux cachot, sous les neiges glacées du Jura.

En 1803, la peste, la famine désolèrent l'armée française, et ses débris, réduits à capituler dans la ville du Cap, sous l'œil de la flotte anglaise, cessèreut de fouler les plages d'Haïti.

En 1804, le général noir Dessalines usurpa la suprême puissance; couronné empereur, il fut bientôt égorgé par ses soldats.

En 1806, la partie de l'Ouest et la partie du Sud d'Haïti se constituèrent en république haïtienne, sous la présidence inamovible du général Alexandre Pétion.

A la même époque, la partie du Nord se constitua en royaume d'Haïti, et reconnut pour roi le général Christophe, sous le nom de Henri Ier.

En 1818 (le 29 mars), Alexandre Pétion mourut, et le général Jean-Pierre Boyer fut appelé à lui succéder.

En 1820, l'armée du roi Henri Ier se révolta contre sa tyrannie; il se donna la mort le 8 octobre, et la partie du Nord d'Haïti fut réunie désormais à la république haïtienne.

En 1821, la partie de l'Est d'Haïti s'étant affranchie du joug de l'Espagne, vint se placer sous l'empire de la Constitution, qui assurait aux peuples d'Haïti leur gloire et leur indépendance.

En 1825, enfin, une ordonnance royale, émanée de la sagesse du roi Charles X, a consacré l'émancipation du peuple Haïtien et de tout le territoire de l'ancienne colonie française dite SAINT-DOMINGUE.

CHANT PREMIER

Invocation. — Exposition du sujet. — Fixation de l'époque historique. — Peinture fidèle du bonheur qui naît de la possession de la liberté. — Caractère de Toussaint. — Ses grandes vues. — Constitution qu'il donne à son peuple. — Acceptation solennelle de cette Constitution. — Dénombrement de l'armée. — Portrait des guerriers qui se sont montrés les dignes rivaux de Toussaint. — Éloge du plus grand nombre. — Traits indicatifs du caractère de Christophe et de Dessaniles. — Éloges particuliers du général Pétion et du géneral Boyer. — Portrait de M. Imbert. — Portrait de Colombel. — Vœux du peuple. — Discours éloquent de Toussaint. — Ses serments. — Hymne à la liberté.

CHANT PREMIER

MUSE, à des chants nouveaux j'ai consacré ma lyre;
Viens embraser mon cœur de ton brûlant délire,
Imprime à mes accents une mâle fierté;
Viens, Muse, et d'Haïti chantons la liberté.

C'est là que trop longtemps, d'un funeste esclavage,
Les enfants de l'Afrique ont ressenti l'outrage;
C'est là que tout un peuple aux regrets condamné,
A pleuré deux cents ans le malheur d'être né.
Là, méprisant ce Dieu dont les lois libérales
Dotèrent les humains de facultés égales,
Quelques faibles tyrans, séduits par leur orgueil,
Sur la liberté sainte étendirent le deuil.
Ils ne sont plus : le Ciel a puni tant d'audace,
Et d'éclatants effets ont suivi sa menace.

Au printemps douze fois empruntant ses couleurs,
L'univers rajeuni s'était paré de fleurs,
Et déjà douze fois, en sa marche insensible,

La terre avait tourné sur son axe inflexible,
Depuis ces jours de gloire où d'immortels exploits [1]
A l'homme créé libre avaient rendu ses droits;
Ces grands jours où les Noirs, magnanimes esclaves,
Changeaient en fer vengeur le fer de leurs entraves;
Ces grands jours de triomphe où le sang des Colons,
Versé dans cent combats, arrosait leurs sillons,
Et que des fiers Anglais les dépouilles glacées,
Sur les mornes déserts languissaient dispersées.

Les pas d'un ennemi ne souillaient plus ces bords,
Et la paix souriait à d'illustres efforts.
Les vainqueurs généreux, oubliant leurs disgrâces,
D'un préjugé funeste avaient proscrit les traces;
Soumis au même Dieu, comme aux mêmes douleurs,
Ils jugeaient les vertus et non pas les couleurs.
Alliés par le sang aux races étrangères,
Ils venaient de former un grand peuple de frères;
Ennoblis par la gloire ils étaient tous égaux
Et servaient leur pays l'un de l'autre rivaux.
Dans le temple des lois des magistrats fidèles,
De l'équitable honneur gardaient les étincelles;
Dans les temples sacrés des prêtres vertueux
Faisaient monter au Ciel leur encens et leurs vœux;
Tout, d'un Dieu créateur, annonçait la présence,
Et de sa main propice éprouvait l'influence.
Sur les champs où la mort avait porté ses coups,
S'étendait en festons le pampre aux fruits si doux;

Sur d'immenses débris les roses purpurines
Cachaient d'un vain orgueil les pompeuses ruines.
L'instrument du travail, fardeau si douloureux,
Lorsqu'il devait nourrir un maître rigoureux,
N'était plus que léger dans cette main flétrie
Du soldat citoyen qui sauva sa patrie.
Tout inspirait l'oubli des humaines fureurs;
Tout de la haine aveugle abjurait les erreurs,
Et de la liberté pratiquant les maximes,
Pardonnait aux bourreaux en maudissant les crimes.

Du suprême pouvoir par le Ciel investi,
TOUSSAINT dictait des lois aux peuples d'Haïti.
Ce guerrier généreux trahi dès sa naissance [2],
Dans de honteux liens traîna sa longue enfance.
Son cœur, foyer brûlant des plus nobles désirs,
Respirant pour la gloire était mort aux plaisirs.
Époux tendre, ami sûr, esclave sans faiblesse,
Ennemi de l'orgueil comme de la bassesse;
L'âme libre toujours, quand ses bras enchaînés
Aux plus vils des travaux se montraient résignés;
De toutes les vertus que flétrit l'esclavage,
Aux yeux de ses tyrans il offrit le partage.
Bientôt un cri de guerre enflammant sa valeur,
Il unit ses efforts aux efforts du malheur,
Et de ses compagnons les mains victorieuses,
Cueillirent sur ses pas des palmes glorieuses.
Maintenant d'un grand peuple heureux libérateur,

Il en devient le père et le législateur.
Un pacte auguste et saint, qu'a dicté la prudence,
Des enfants d'Haïti fonda l'indépendance;
Et ce pacte bientôt, à l'ombre des autels,
Restera consacré par des vœux solennels.

Déjà le jour a lui; le soleil sans nuage [3],
Des volontés du Ciel annonce le présage;
Les vents soufflent à peine et les flots balancés,
S'agitent mollement l'un sur l'autre pressés.
La terre a bu les pleurs que l'aurore naissante
Verse au calice d'or de la fleur languissante;
Les oiseaux fendent l'air, leurs brillantes couleurs,
Sur un fond tout d'azur semblent tracer des fleurs;
Le ruisseau doucement coule sur la verdure
Et l'écho répond seul au torrent qui murmure.

Du lambi tout à coup les sons retentissants [4],
Fixent près d'un héros les Noirs reconnaissants.
Vers les plaines du Cap leurs cohortes s'avancent,
Le front orné de fleurs, les vierges les devancent;
Par de pieuses mains les autels sont parés;
Le feu brûle l'encens dans des trépieds dorés;
Les apôtres du Christ, soumis à la loi sainte,
Du parvis radieux peuplent l'auguste enceinte;
Le signe précurseur du salut des humains
Réfléchit du soleil les rayons incertains;
On entonne des chants, et les chœurs angéliques
Dans les hauteurs des Cieux répètent ces cantiques.

Un panache flexible aux vents abandonné [5],
Signale à tous les yeux le héros incliné;
Il invoque l'appui de l'arbitre suprême,
Qui protége le juste et lance l'anathème;
Il l'appelle à témoin des nobles sentiments
Qui vont être soumis à la foi des serments.
Il monte une cavale à la France enlevée;
Sa fougueuse valeur fut longtemps éprouvée.
Ses pieds frappent la terre et ses ongles d'airain
Dans son impatience en déchirent le sein.
Les vents ont dispersé sa crinière flottante,
L'écume sort à flots de sa bouche sanglante;
Le mors qui l'importune excite son horreur,
Et son sang généreux bouillonne avec fureur.
Sur le sein du héros se dessine et se joue
L'écharpe aux trois couleurs que la victoire avoue;
Ses regards imposants, sur la plaine étendus,
Y cherchent ses rivaux dans les rangs confondus.
Ils arrivent : d'abord, fiers de leurs longs services,
Marchent ces vieux guerriers couverts de cicatrices;
Que de fois au milieu du plus sanglant combat,
Au péril de leurs jours ils ont sauvé l'État!
Christophe les conduit : soldat infatigable,
Christophe dans son cœur nourrit un vœu coupable [6].
Dès ses plus jeunes ans l'orgueil ambitieux
Lui rappela des droits perdus par ses aïeux.
Indigné de ses fers, comme un tigre en furie,
Il regretta vingt ans le ciel de sa patrie.

Mais depuis qu'arrachée à son joug détesté,
La terre d'Haïti conquit sa liberté,
Il a conçu l'espoir de l'asservir encore;
Ainsi doit s'étancher la soif qui le dévore.

Entraînés à leur tour par leurs coursiers fougueux,
Six mille cavaliers montrent leur front poudreux;
Ils agitent dans l'air de longues javelines
Et suivent en tremblant les pas de Dessalines (7).
Dessalines! mortel qu'une funeste horreur
Détermine à la haine et pousse à la fureur!
Le plus farouche orgueil se peint sur son visage;
Des guerriers ses égaux il attend l'humble hommage.
C'est en vain qu'il voila les replis de son cœur,
Son langage superbe est celui d'un vainqueur.
Indocile au devoir, avide de puissance,
Son esprit se refuse à toute obéissance.
Il doit venir le jour où, souillant ses lauriers,
Il fixera sa place au rang des meurtriers,
Et qu'altéré de sang, dans son horrible joie,
De son propre pays il aura fait sa proie.

A la voix de Clerveaux, dix mille vétérans (8),
Orgueilleux de leur chef, marchent aux seconds rangs.
Ce héros a conquis, par sa haute sagesse,
Le tribut de respect qu'on porte à sa jeunesse.
Du faste de l'Europe il fuit l'éclat trompeur :
C'est un autre Bayard, sans reproche et sans peur;
Gédéon vient après; l'estime de l'armée (9)

Est le prix glorieux qu'obtient sa renommée.
Fidèle compagnon de ses jeunes rivaux,
Injuste envers lui-même, il vante leurs travaux;
La seule ambition qui flatte sa grande âme,
C'est d'embraser les cœurs d'une céleste flamme,
D'inspirer aux soldats que séduit le repos,
Cet amour du pays qui produit les héros.
Il commande en ce jour la cohorte sacrée
Que sa valeur guerrière a toujours illustrée;
Trois fois elle a vaincu, trois fois par ses efforts,
D'Haïti l'avarice a dû purger les bords.

Moïse avec orgueil suit une noble trace [10].
Son front majestueux, où respire la grâce,
Décèle un noble sang qui se voue aux combats.
Toussaint, dès le berceau, le reçut dans ses bras;
Il l'adopta pour fils, né d'une sœur trop chère,
Sur sa timide enfance il sut veiller en père.
L'âge a développé dans ce cœur généreux,
Des vertus qu'un héros appelait par ses vœux :
Jeune, superbe, fier, indocile et sauvage,
Époux de Tellésile, il la forme au courage;
Il prétend que la gloire unie avec l'amour,
De myrte et de laurier le couronnent un jour.

Tellésile, en naissant, à sa mère arrachée,
Aux regards des mortels vécut longtemps cachée;
Esclave d'un Colon, dont les fougueux désirs
Souriaient en secret à l'heure des plaisirs,

Heure trop lente, hélas! pour son impatience,
Cette jeune beauté pleurait dans le silence;
Elle attendait la mort et non le déshonneur.....
Mais un Dieu tout-puissant veillait à son bonheur:
Le triomphe des Noirs découvrit l'humble asile
Où mourait dans sa fleur la jeune Tellésile.
Moïse l'entrevit, et, pénétré d'amour,
Osa solliciter le plus tendre retour :
Il l'obtint; et bientôt un heureux hyménée,
Sous les yeux maternels unit leur destinée;
Par l'amour embellis, leurs destins, désormais,
Coulent dans les douceurs d'une innocente paix.

D'un coursier castillan, Tellésile maîtresse,
Sans le secours du mors tempère la vitesse;
Le carquois africain contient ses javelots;
Son bras agite l'arc, instrument des héros;
Son casque aux crins dorés, où le zéphir se joue,
Avec des nœuds d'airain sous son menton se noue,
La dépouille d'un ours ceint et presse ses flancs;
Elle promène au loin ses yeux étincelants,
Et, fière de l'époux digne objet de sa flamme,
Des plus nobles désirs elle nourrit son âme.

Télémaque, suivi de mille fantassins (11),
Rend grâce au Dieu puissant qui remplit ses desseins.
Citoyen vertueux, guerrier plein de noblesse,
Il avait préparé ce grand jour d'allégresse;
Admis dans les conseils, son éloquente voix

S'y montra l'interprète et le soutien des lois.
Affaibli par son âge, il chérit sa patrie,
Et porta cet amour jusqu'à l'idolâtrie.

Beauvais marche après lui, ce héros, dès longtemps [12],
A marqué sa valeur par des faits éclatants.
Aux rives de la France, empressé de s'instruire,
Il a pu sur son cœur prendre un suprême empire;
Son esprit étendu par de constants efforts
A pu de la science embrasser les ressorts:
Il est homme d'État, il est homme de guerre;
Son bras, plus d'une fois, funeste à l'Angleterre,
Honora son pays qu'humilia l'orgueil,
Terre où tant de guerriers trouvèrent leur cercueil.

Les vaillants escadrons qui sauvèrent le Môle
Obéissent au preux dont ils font leur idole.
Inginac est son nom, sa devise est l'honneur [13],
Au sort de l'infortune il lia son bonheur;
Consultant de Thémis les augustes maximes,
Il voua sa jeunesse à des devoirs sublimes;
Par la guerre troublé dans sa veille assidu,
A sa terre natale Inginac fut rendu.
Le glaive arma ses mains, et la gloire des armes
A son cœur généreux offrit de nouveaux charmes;
Maintenant, il soupire, et ses pressentiments
Comptent dans l'avenir d'affreux événements.

Marion, noble fils d'une mère étrangère [14],
Précède les lanciers armés à la légère;

Son front audacieux atteste ses exploits,
De ses propres soldats il a fixé le choix.
Au jour d'un grand péril, tous, d'une voix commune,
Du brave Marion suivirent la fortune.

Bonnet, que la vaillance eut le droit d'enflammer (15),
Sent naître un noble orgueil qu'il cherche à réprimer.
Il marche sur les pas d'un héros qu'il admire,
Et sur de mâles traits brille un touchant sourire;
Les hussards généreux, aux combats exercés,
Sur des coursiers ardents suivent ses pas pressés.

Des derniers rangs enfin arrive la phalange.
Quel chef doit commander ce glorieux mélange
Du sang des opprimés et du sang oppresseur ?
Du magnanime Ogé, courageux successeur (16),
Un guerrier a paru; son âme est éclairée;
Par la religion sa foi fut épurée.
Né du sang de l'Europe et fruit d'un chaste amour,
Au sein d'une créole il a puisé le jour;
Il a vu s'écouler l'âge heureux de l'enfance
Au milieu des plaisirs qui flattent l'innocence.
Plus tard, son cœur, nourri des plus purs sentiments,
D'un orgueil généreux connut les mouvements;
Il adora la gloire, et, devançant son âge,
Des plus mâles vertus receuillit l'héritage.
Son œil, où respirait une fière valeur,
Ne refusa jamais des larmes au malheur.
Son sourire exprimait la douce bienveillance,

Et des plus tendres vœux annonçait l'alliance.
Sur un hongre indocile, avec grâce élancé,
Son corps majestueux, mollement balancé,
Du coursier indomptable embrassait la surface
Et rappelait aux yeux les guerriers de la Thrace.
Ce preux, c'était Rigaud; illustre et respecté (17),
Ce nom sera l'orgueil de la postérité.

Jaloux de faire aimer des pouvoirs légitimes,
Toussaint marche entouré des guerriers magnanimes,
Dont les sages conseils, éclairant tous ses pas,
Préviennent l'arbitraire et ses noirs attentats.

Là s'offre Pétion, guerrier que sa clémence (18)
Égale au Dieu propice en qui l'être commence;
Sa grande âme a souffert des maux de son pays;
Il pleure ces guerriers par le malheur trahis;
D'un tribut de regrets il honore leur cendre,
Mais c'est à les venger qu'il veut un jour prétendre.
S'il se taît, son silence enchaîne tous les cœurs;
S'il a parlé, tout cède à ses accents vainqueurs;
Son front toujours serein, son regard tutélaire,
Signalent des vertus l'auguste sanctuaire.
Un sentiment d'amour se peint dans tous ses traits,
Et ses prodigues mains dispensent les bienfaits.

Près de lui son émule et son rival en gloire,
Boyer, jeune et vaillant, sourit à la victoire (19).
C'est le fier Antiloque auprès du vieux Nestor,

Télémaque attentif aux conseils de Mentor.
Sous un habile maître, il apprend l'art suprême
De régler ses penchants, de se vaincre soi-même,
D'écarter de son cœur un dangereux poison,
D'appliquer sa constance à mûrir sa raison.
Ce jour, ce jour de gloire, à son âme charmée,
Dans son éclat divin s'offrit la renommée.
Il contemple ravi son front prestigieux,
Et s'enflamme aux éclairs qui partent de ses yeux.
Tout-à-coup d'un héros il révèle l'audace,
Au faîte des pouvoirs le temps marque sa place :
Son esprit a percé l'ombre de l'avenir,
Il a vu les chemins que Dieu semble aplanir;
Il pressent la grandeur des devoirs qui l'attendent,
Et se forme aux vertus que ces devoirs demandent.
D'un coursier généreux Boyer presse les flancs :
Il embrase les airs de ses naseaux brûlants;
Son orgueil indompté, son ardeur belliqueuse
Secondent de ses pas la fougue impétueuse.

Non loin du fier Boukman on distingue Magni,
Borgella, Théodot, Blanchet, Panayoti,
L'inflexible Romain, le généreux Chanlatte,
Et l'intrépide Éloy, l'émule de Villate (20):
Tous enfants de la guerre; ils doivent à leurs bras
Les titres glorieux qu'honorent leurs soldats.

Les magistrats, couverts de simarres antiques,
Occupent du parvis les gradins magnifiques.

Là siége, révéré, d'Imbert, dont la vertu (21)
Fut tant de fois propice au malheur abattu;
D'Imbert, riche en savoir, riche en expérience,
Et dont la modestie embellit la science;
D'Imbert dont les conseils par l'honneur inspirés,
Comme ceux de Caton sont toujours éclairés.
Près de lui, jeune encor, nourri dans la sagesse,
Avide des conseils, trésors de la vieillesse,
Se montrait Colombel, lui, qu'un Dieu de bonté (22)
Forma pour honorer la sainte humanité.
Ses yeux où respirait une grâce infinie,
Par de fréquents éclairs dévoilaient le génie;
Sur un front généreux, la modeste pudeur,
De son âme céleste annonçait la candeur.
Salut, salut! ô toi dont la vertu profonde,
D'un glorieux espoir flattait le Nouveau-Monde!
Mais, qu'ai-je dit, hélas! où vais-je m'égarer?
J'exalte une vertu que nous devons pleurer.
Voyez-vous ce vaisseau qui, bravant les orages,
Du royaume des Francs va chercher les rivages?
Sur son fragile bord Colombel est monté...
Il fuit loin d'Haïti, par les vents emporté.
Dieux puissants! protégez ces voiles blanchissantes,
Enchaînez le courroux des vagues frémissantes;
Pendant un jour serein, que du ciel le plus pur
Dans le cristal des flots se reflète l'azur!
Ministre d'un héros, à sa gloire fidèle,
Colombel, des amis le plus parfait modèle;

Colombel, dont le cœur était resté Français,
Portait au roi Louis l'olive de la paix.....
O regrets! ô douleur! la mort, au front livide,
Balance dans les airs une faulx homicide;
Les flots, en mugissant, s'élancent jusqu'aux cieux.
Un gouffre est entr'ouvert et s'offre à tous les yeux.
Les nochers ont pâli; Colombel, immobile,
A tourné vers le Ciel un visage tranquille:
Un sentiment divin brille dans tous ses traits.
Étranger par son âme aux humains intérêts,
Il cède au Dieu puissant, qui créa tous les mondes,
Et descend résigné dans l'abîme des ondes.
Tout périt: c'en est fait, et Colombel n'est plus!
Déplorable victime! au séjour des élus,
Lieux saints où la vertu brille de tous ses charmes,
Accueille le tribut de nos pieuses larmes!

Les vieillards d'Haïti, des marches de l'autel,
Portent leurs vœux ardents jusqu'aux voûtes du Ciel,
Et le peuple à genoux, qu'un doux espoir éveille,
A la voix de son Dieu semble prêter l'oreille.

Le héros va parler; son front est découvert,
Ses regards dans les cieux cherchent le Roi qu'il sert.
Le glaive est dans ses mains, il s'élance et s'écrie:
« Généreux compagnons, orgueil de la patrie;
» Peuple, de qui l'amour m'offre un rang glorieux,
» Écoutez les serments d'un cœur religieux:
» Je jure, au nom du Ciel, dont je crains la colère,

» De maintenir vos lois, de gouverner en père;
» De m'oublier toujours pour ne songer qu'à vous.
» Si je vous trahissais... De votre honneur jaloux,
» Frappez... et que ma mort, expiant vos injures,
» Aux bords du précipice arrête les parjures :
» Le pacte qui nous lie est un pacte sacré;
» Tremblez que par vos mains il ne soit déchiré.
» Mille devoirs, hélas! inconnus aux esclaves,
» Des fiers républicains sont les nobles entraves.
» Respectez ces devoirs; la liberté jamais
» N'imita la licence et n'eut soif de forfaits.
» Libres d'un joug funeste, il faut tout craindre encore :
» Vos tyrans sont punis, mais l'orgueil les dévore;
» A l'horrible vengeance ils sont abandonnés :
» Ils regrettent le sol où leurs enfants sont nés.
» Même au sein de la paix il faut prévoir la guerre,
» Et veiller à cette heure où s'endort le tonnerre.
» Pour moi, que tant de vœux portent au premier rang,
» Peuple régénéré! je vous dois tout mon sang.
» A ce titre du moins vous pourrez reconnaître
» Que je suis votre chef et non pas votre maître! »

Ce discours, accueilli par d'unanimes vœux,
Excite les transports d'un peuple généreux.
Le clairon retentit, la loi fondamentale
A reçu des serments qu'un prodige signale,
Et les cœurs des guerriers, noirs enfants du désert,
Pour fêter ce grand jour forment un doux concert.

Salut! fille du Ciel, salut! liberté sainte,
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

Messagère de paix, défends à nos esprits
L'odieux souvenir d'un funeste mépris;
Ton aspect glorieux répand sur la nature
L'éclat éblouissant d'une lumière pure;
Il agrandit notre âme, et sur ces tristes bords,
De la reconnaissance excite les transports.
Telle aux regards flattés, l'aurore matinale,
Sème de pourpre et d'or la rive orientale,
Et du vaste horizon nuançant les couleurs,
Prodigue la rosée au calice des fleurs.
Telle une jeune vierge à l'amour asservie,
D'un époux adoré charme l'heureuse vie;
Sa douce voix l'éveille au bruit de ses concerts,
Et ses regards confus s'échappent en éclairs.

Salut! fille du Ciel, salut! liberté sainte,
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

Après des temps de deuil, le siècle est arrivé;
Les tyrans sont connus et leur masque est levé.
La France en proclamant des vérités sublimes,
Rendit tous les humains à leurs droits légitimes:
Elle brisa le joug qu'un insolent pouvoir
Imposa par la force au nom d'un saint devoir;
L'égalité des droits, si longtemps méconnue,
Aux regards des mortels se montra toute nue;

Une voix protectrice apprit à l'Univers,
Que pour le crime seul Dieu prépara des fers.

Salut! fille du Ciel, salut! liberté sainte,
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

Doux champs de la patrie où dorment nos aïeux;
Soleil dont les rayons brillaient plus radieux;
Ténébreuses forêts, dont les retraites sombres,
A la faiblesse en pleurs refusèrent leurs ombres;
Cabane hospitalière où l'ineffable paix
Berça nos premiers ans perdus dans les souhaits;
Lieux chéris, toit paisible où notre âme entraînée,
Serra du doux hymen la chaîne fortunée;
Sol brûlant de l'Afrique, accueille nos adieux :
Nos cœurs ont triomphé d'un sort injurieux.
Libres d'un joug cruel, sur la terre où nous sommes,
Le fer nous a placés au rang des autres hommes;
Nos bras ne servent plus à d'ignobles travaux,
Et, lassés d'obéir, nous marchons leurs égaux.

Salut! fille du Ciel, salut! liberté sainte,
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

Ainsi chantaient les Noirs: les derniers feux du jour,
De la nuit libérale annoncent le retour,
Et le peuple, oubliant de funestes alarmes,
S'abandonne au repos et savoure ses charmes.

CHANT DEUXIÈME

Réflexions philosophiques. — Veille de Toussaint. — Le génie de la liberté lui apparaît. — Dans un discours où se peint son amour pour les peuples d'Haïti, il dévoile les projets de la France. — Il annonce l'armement qui se prépare. — Trace le portrait de Napoléon et met au jour ses projets ambitieux. — Le génie de la liberté se perd au milieu de l'espace. — Toussaint agite son glaive et se prépare aux combats. — Cependant la flotte est réunie dans les ports de la France. — Elle attend les vents propices. — Dénombrement des vaisseaux. — Noms des guerriers qui les montent. — Portrait de la plupart de ces guerriers. — Départ de la flotte. — Sa navigation heureuse. — Chant français.

CHANT DEUXIÈME

TEL est le sort du peuple; on le verra toujours
Suivre de ses penchants l'inévitable cours.
Ingrat s'il est heureux, faible dans l'infortune,
Il adore ou méprise une gloire importune,
Et goûte incessamment, par un songe bercé,
L'espoir de l'avenir et l'oubli du passé.

Tel est le sort des grands, dont la gloire soudaine
A fixé des humains la faveur incertaine.
Esclaves désormais, pendant la longue nuit,
Le trouble les obsède et le sommeil les fuit.
Ainsi chargé des soins qu'impose un rang suprême,
Toussaint sur ses devoirs s'interrogeait lui-même;
Alors que d'Haïti les enfants valeureux
Perdaient le souvenir de leurs jours douloureux.
Toussaint veillait : déjà les brillantes étoiles
De la nuit ténébreuse avaient percé les voiles
Un silence profond rappelait aux échos
Ces temps où l'univers dormait dans le chaos.

A cette heure propice, un messager céleste
Découvrit au héros son front noble et modeste;
Une douce gaîté brillait dans ses regards;
L'or se mêlait aux flots de ses cheveux épars;
Il portait dans ses mains la corne d'abondance,
Présage du bonheur qui suit l'indépendance.
« Salut, fils d'Olaïb! d'un vol audacieux [1]
» J'ai franchi pour toi seul les espaces des Cieux.
» La force du Très-Haut à ta force est unie;
» Crois à la liberté, j'en suis l'heureux génie;
» J'accours pour accomplir les décrets souverains
» De ce Dieu qu'ont aigri les Colons inhumains;
» Ce Dieu qui de leurs fronts arracha la couronne.
» A la sécurité ton âme s'abandonne,
» Ta main sème de fleurs le champ de l'avenir,
» Quand la France menace et s'apprête à punir.
» Un soldat, un héros que la Corse a vu naître [2],
» S'arroge insolemment la puissance d'un maître;
» Habile à déguiser ses sentiments secrets,
» De son ambition il sert les intérêts.
» Sorti des rangs obscurs où dormait son courage,
» Des antiques vertus il offre l'assemblage.
» Ses desseins glorieux, de la foule ignorés,
» Par un pouvoir divin paraissent inspirés.
» Altier, présomptueux, mais à lui seul semblable,
» Il couvre son orgueil d'un voile impénétrable,
» Et d'un peuple jaloux, trompant le noble espoir,
» Marche à pas de géant au souverain pouvoir.

» Dans les plus grands périls, au trouble inaccessible,
» Il fixe l'avenir d'un coup d'œil impassible;
» Il mesure les temps, il en prévient le cours,
» Et, méprisant l'obstacle, en triomphe toujours.
» Les Français confiants, séduits par ses prestiges,
» De leurs grands jours de gloire effacent les vestiges;
» Pour la liberté sainte oubliant leur ferveur,
» D'un soldat, à genoux, ils briguent la faveur.
» Ainsi Napoléon voit grandir sa puissance,
» Et ployer ses égaux sous son obéissance.
» Consul inamovible, il dut se résigner
» A cacher pour un temps son ardeur de régner;
» Mais le jour n'est pas loin où, cessant toute feinte,
» Il se dépouillera d'un reste de contrainte;
» Et du sang de Henri, revendiquant les droits,
» Revêtira la pourpre et le bandeau des rois.
» Maintenant il sourit à l'Europe abusée.
» Des désastres publics la coupe est épuisée;
» Le Pontife de Rome, au nom d'un Dieu clément,
» De la guerre funeste a tari l'aliment.
» La paix vient d'enchaîner le bras de l'Angleterre,
» Et la douce concorde est rendue à la terre.
» Ennemi du repos, vers ces tranquilles bords,
» Le fier Napoléon va porter ses efforts;
» Il craint de ses soldats et la fougue et l'audace :
» Par leur nombre il vainquit : ce nombre l'embarrasse [3].
» Il veut porter au loin la fureur des combats,
» Et l'objet de ses vœux est l'or de vos climats.

» Les Français, à sa voix, exaltant leur courage,
» Se font les instruments du plus vil esclavage;
» Et de leur liberté comptent les derniers jours.....
» Le Dieu de l'Univers t'a promis son secours;
» Marche, fils d'Olaïb, marche avec sa justice,
» Et présente à ton peuple un cœur sans artifice. »

Il a dit, et soudain se dissipe dans l'air;
Le vent est moins rapide et moins prompt est l'éclair.

Le héros a pâli; d'ardentes étincelles
Ont jailli tout-à-coup de ses vives prunelles;
Il agite le glaive, et, par des cris perçants,
Fait présager la guerre aux Noirs obéissants.

Aux rivages français, trente vaisseaux rapides,
Formidables volcans, aux bouches homicides,
Remparts navigateurs, prêts à vomir la mort,
N'attendaient que les vents pour s'éloigner du port.
Les matelots, unis par la même espérance,
Adressaient leurs adieux au beau ciel de la France.
De l'onde alors paisible, une ráme à la main,
Dans leur impatience ils entr'ouvraient le sein.
Vains efforts, sur les mâts les voiles affaissées,
A longs plis inégaux s'agitaient délaissées,
Et leur balancement, monotone et plaintif,
Inspirait la douleur au pilote captif.

Muse, dis-moi le nom des cohortes vaillantes
Dont les glaives rivaux et les armes brillantes

Resplendissaient au loin de l'éclat du soleil?
Les soldats généreux qui surprirent Verceil,
Et dont le sang coula dans les marais d'Arcole,
Montaient avec orgueil le *Triton* et l'*Éole* (4).
Clauzel les commandait, moins en chef qu'en ami.
Formé par les leçons du héros de Valmi,
Enflammé, jeune encor, d'une valeur guerrière,
Clauzel, sous les drapeaux illustrait sa carrière :
Par l'amour des devoirs tour à tour combattus,
Le chef et les soldats disputaient de vertus.

L'*Annibal* et l'*Hercule*, aux mouvements rapides,
Portaient les vieux guerriers, vainqueurs des Pyramides;
Rochambeau les guidait: le nom de ses aïeux
S'alliait par la gloire à des noms glorieux;
Mais plus grand, en effet, que les preux de sa race,
Sur sa seule bravoure il fondait son audace.

L'*Amphytrite* et l'*Ida*, dans leurs flancs entr'ouverts,
Balançaient sur les flots le coursier des déserts :
Pressé par des liens dont sa fougue s'irrite,
Son pied cherche la terre, et la terre l'évite;
Il tressaille, il frémit; ses longs hennissements
Dans leur morne repos troublent les éléments.

Thouvenot et Boudet, favoris de Bellone,
Entraînaient les lanciers que portait l'*Hermione*.
Tous deux nobles rivaux, tous deux impérieux,
Ils marchaient réunis sous un joug glorieux,
Et l'un l'autre enflammmés d'une estime commune,

De leurs deux volontés n'en formaient jamais qu'une.
Le *Jean-Bart,* la *Thétis* accueillent sur leurs bords,
L'élite des guerriers dont les nobles efforts
Dans les champs de Fleurus sauvèrent la patrie.
Watrin marche avec eux : une raison mûrie,
Un courage éprouvé sur les rives du Rhin,
Un cœur vraiment français : voilà quel fut Watrin.

Fidèle au souvenir de ses anciens outrages,
Desfournaux d'Haïti cherchait encor les plages (5);
Il guidait ces soldats que l'Égypte avait vus
Affronter des dangers à l'Europe inconnus.
Ces soldats épuisés dans les champs de la guerre,
Versaient dans Aboukir le sang de l'Angleterre.
L'*Écho,* la *Jeanne-d'Arc* emportaient sur les flots
Ces restes précieux des vieux rangs de héros.

Les vainqueurs de Lodi, ces bandes plébéiennes,
Qui soumirent Trévise et défendirent Gênes,
Au bord du *Romulus,* nobles enfants de Mars,
Sous l'œil de Sarrasin accusaient les retards.
Sarrasin, ce nom seul fait tressaillir mon âme (6).
Dans ces rangs glorieux, que faisait-il l'infâme?
Son lâche cœur nourri dans des flots de poison,
Sans doute y méditait sa noire trahison.

Douze cents fantassins montent la *Néréide,*
La crainte a subjugué leur cœur encor timide.
Arrachés aux douceurs du foyer paternel,
Leurs esprits sont frappés d'un trouble universel.

Des pleurs baignent leurs yeux, et des plaintes amères,
A la nuit attentive annoncent leurs misères.
Claparède entendit leurs accents douloureux,
Et, cédant aux besoins de son cœur généreux,
Son indulgente voix éclaire leur jeunesse,
Et fait naître la force où régnait la faiblesse.

Le *Colosse* et l'*Ajax* portent les Polonais,
Dont la gloire se lie à celle des Français.
Intrépides guerriers, nobles auxiliaires,
Vos antiques vertus brillent héréditaires.
Le fier Jablonoski, par un juste ascendant,
De vos cœurs généreux contient le zèle ardent.

Les vélites légers occupent la *Vestale;*
Aux champs de Marengo, sous les yeux de Lassalle,
Leur valeur généreuse, au milieu des débris,
Ramena la victoire à ses drapeaux surpris.

La *Clorinde,* à son tour, se présente à ma vue,
Son riche pavillon semble affronter la nue;
Son bord majestueux sert de tente au héros
Qui des champs d'Haïti menace le repos.
Là siége le conseil, là se trouvent ensemble
Humbert et Dugua, qu'un même ordre rassemble (7).
Là s'offrent Dubarquier, Lavalette, Lacroix (8),
Debelle, Fressinet, Noailles et Darbois (9);
Tous soumis aux devoirs que l'orgueil appréhende,
Ont juré d'obéir au chef qui les commande;
Ce chef c'était Leclerc : soldat impétueux (10),

Enfant de la fortune et pourtant fastueux.
Il entra jeune encor dans ces bandes guerrières,
Qui pour la liberté vainquirent les premières.
La gloire lui sourit, et chacun de ses pas
Lui mérita l'estime et l'amour des soldats.
Après de longs efforts, sa juste renommée
L'éleva sans obstacle au plus haut de l'armée.
De toutes les vertus glorieux possesseur,
Du fier Napoléon il épousa la sœur;
Et maintenant, séduit, sa grande âme enivrée
Cède à l'ambition d'une épouse adorée.
Lui seul a voulu fuir, maître de ses projets,
Dans les Noirs asservis il a vu des sujets.
C'est au milieu des mers, sous les feux du tropique,
Qu'il veut s'asseoir un jour sur un trône héroïque.

Nouvelle Cléopâtre, affrontant les hasards,
Pauline, d'un époux suivait les étendards (11).
Elle montait l'*Esther*, à la poupe orgueilleuse :
Le lin éblouissant, la pourpre radieuse,
Confondus en losange et fixés dans les airs,
Retraçaient aux nochers la tente des déserts.
Telle on a peint Vénus à Paphos adorée,
De cent jeunes beautés Pauline est entourée;
Le brocard de Syrie est tendu sous ses pieds,
Les parfums du Nysam brûlent dans des trépieds;
Une douce langueur sur ses traits est empreinte,
Et son regard décèle une longue contrainte.

A sa suite, le *Sphinx*, la *Boussole*, l'*Ibis*,
Le *Zélé*, le *Vainqueur*, l'*Astrolabe* et l'*Iris*,
Balançaient dans le port leurs poupes arrondies,
Et livraient aux zéphyrs leurs voiles enhardies.
Quatre mille guerriers, sur leurs remparts mouvants.
Contemplaient le rivage et consultaient les vents.

L'un d'eux, que sa vaillance illustra jeune encore,
Comme le lis sacré qu'un ver rongeur dévore,
Laissait dans ses regards lire un chagrin cuisant.
Renonçant aux douceurs du sommeil bienfaisant,
Il soupirait la nuit, et de secrètes larmes
Flétrissaient chaque jour sa jeunesse et ses charmes.
Ce guerrier malheureux, sous un voile emprunté,
Cachait les traits charmants d'une fière beauté.
Léonide est son nom, la France est sa patrie (12);
Sous les yeux paternels, dans la vertu nourrie,
Elle n'ouvrit son cœur qu'à de purs sentiments;
Mais bientôt de l'amour les doux enchantements
Portèrent les désirs dans son âme ravie,
Et firent d'un héros l'arbitre de sa vie.
Leotgard, tout en proie à l'ardeur des combats,
Put voir, sans adorer, de si touchants appas;
Ennemi des plaisirs, farouche et solitaire,
Aux dangers de l'amour il voulait se soustraire;
Il endurcit son âme, embrassa les drapeaux,
Et consacra ses jours aux belliqueux travaux.

Par mille traits amers Léonide blessée,

Conçut d'un grand dessein la soudaine pensée :
On la vit dépouiller les pompeux ornements,
Revêtir d'un soldat les obscurs vêtements;
Et, dévouant sa vie au dur métier des armes,
Partager d'un ingrat la gloire et les alarmes.
Sous le nom de Fargel, elle a vu chaque jour
Le trop cher ennemi de son brûlant amour,
Et la douce amitié, trésor des grandes âmes,
Au cœur de Leotgard nourrit du moins ses flammes.
Digne ami de Fargel, attentif à son sort,
Il veille sur sa vie, il tremble pour sa mort.
Tous deux aux premiers rangs, leur généreuse audace
Au front de l'ennemi va porter la menace;
Tous deux le même jour cueillirent leurs lauriers,
Tous deux chargés d'honneurs guident mille guerriers;
Tous deux un même jour couchés sur la poussière,
De leur sang généreux rougirent la carrière;
Tous deux inanimés sur un lit de douleurs,
En mêlant leurs soupirs confondirent leurs pleurs;
Leurs bras entrelacés, par une douce étreinte,
Resserrèrent les nœuds d'une amitié si sainte,
Et leurs corps, rapprochés en ces trop courts instants,
Sentirent les transports de leurs cœurs palpitants.
Malheureux Leotgard, vierge trop malheureuse,
Quel regret vous attend dans la nuit ténébreuse!

Au bord de l'*Amiral*, rêveurs et soucieux,
Villaret et Latouche interrogeaient les Cieux (13).

Tous deux, nourris longtemps à l'école des sages,
Savent au sein des mers pressentir les orages.

Jérôme suit leurs pas : à peine à son printemps [14],
Ce guerrier généreux suppute les instants;
Du sang qui l'a produit justifiant l'audace,
Et d'un frère et d'un maître il veut suivre la trace.

Près de lui, de Toussaint les deux fils malheureux,
Otages de la France, osaient pleurer entr'eux;
Isaac et Telephe, aux beaux jours du jeune âge,
D'un destin rigoureux sentaient déjà l'outrage.
Pourquoi donc, étrangers à de sanglants débats,
Servaient-ils d'instrument aux plus noirs attentats?
Politique odieuse! effroyable vengeance!
Vous ne respectez rien, pas même l'innocence!

L'Orient, dégagé de son manteau d'azur,
Parsemait de saphirs la voûte d'un ciel pur,
Alors qu'un vent léger sorti du sein de l'onde,
De l'immense Océan troubla la paix profonde.
La brise pétulente a rafraîchi les airs,
La rame au sein des flots fait jaillir mille éclairs;
Par un choc imprévu les vagues indociles,
Fatiguent les vaisseaux sur leur ancre immobiles;
La voile a fait entendre un doux frémissement,
L'*Eurus* s'annonce au loin par un mugissement;
Du pavillon français les couleurs nuancées,
Flottent du haut des mâts par les airs balancées.

Un mouvement confus, suite d'un long repos,
Ramène l'espérance au cœur des matelots;
Les tendres sentiments font place au saint délire,
Que l'amour des lauriers à leur jeunesse inspire.
Déjà sont oubliés les frivoles serments:
Asservis à la gloire ils ne sont plus amants.
Ainsi, des vents rivaux l'impétueuse audace
Des pas du voyageur a dissipé la trace;
Ainsi fondra la cire aux rayons du soleil,
Ainsi fuit un doux songe au moment du réveil.

L'ancre cède aux efforts, et les poupes légères (15)
Vont se porter ensemble aux rives étrangères;
Le bronze avec fracas a donné le signal;
Déjà des bords français disparaît le fanal;
Le vent fraîchit dans l'air, et l'élément humide,
Voile ses profondeurs sous un chemin fluide.

Ils voguaient, et le Ciel, au gré de tous leurs vœux,
Sur l'abîme des eaux semblait veiller pour eux.

Un soir qu'au firmament la lune radieuse
Sur un char de rubis se montrait glorieuse,
Et qu'un vent doux et frais, sur l'aile des zéphyrs,
Livrait l'âme affaissée au besoin des plaisirs,
De prestiges flatteurs incessamment jalouse,
Pauline, des héros et la sœur et l'épouse,
Voulut qu'en ce jour même une touchante voix,
Des Français généreux célébrât les exploits.

Elle dit, et soudain la lyre harmonieuse
Accompagna d'Oscar la voix religieuse;
Et ses chants cadencés, redits par les échos,
Retentirent au loin sur l'espace des flots.

« Je vais chanter ta gloire, ô France! ô ma patrie!
» Noble asile des arts, berceau de l'industrie,
» Je vais chanter ta gloire, et, fixant l'avenir,
» Graver dans tous les cœurs un pieux souvenir.

» Vierges au Pinde consacrées,
» Filles du Ciel, Muses sacrées,
» Apollon, soutenez ma voix;
» Puisse ma cythare sonore
» Porter du couchant à l'aurore
» Des noms fameux par leurs exploits.

» Les temps étaient venus, les préjugés funestes
» Des vains droits de l'orgueil se disputaient les restes;
» La honte et les mépris, tristes enfants des cours,
» Du bonheur d'un grand peuple empoisonnaient le cours.

» Bientôt une grande journée (16)
» Changea sa triste destinée :
» La raison montra son flambeau,
» Les vains préjugés s'éclipsèrent,
» Les prestiges se dissipèrent,
» Et l'injustice eut son tombeau.

» Des potentats jaloux les hordes criminelles
» Virent armer leurs bras pour punir des rebelles;
» Leurs pas foulaient nos champs: moins soldats qu'assassins,
» Des discours mensongers déguisaient leurs desseins [17].

» Leur aspect éclairant la France,
» Elle mit sa seule espérance
» Dans la valeur de ses guerriers.
» Elle dit: et cent mille braves,
» Repoussant d'indignes entraves,
» Couvrirent leurs fronts de lauriers.

» Salut, jeune Marceau, qu'un noble amour enflamme! [18]
» Tes jours sont à la gloire et la mort les réclame;
» Vainqueur, l'injuste sort ne t'a point respecté,
» Quand tu venais d'atteindre à l'immortalité!

» Toujours la France généreuse
» Offre à la vertu malheureuse
» Le juste tribut de son deuil;
» Tu vis toujours dans sa mémoire,
» Toujours ton nom jeune de gloire
» Se lie à ses motifs d'orgueil.

» Le Rhin voit nos soldats campés sur ses rivages,
» L'étranger à son tour a pleuré ses outrages;
» Il cherchait la victoire, et cet espoir trompeur
» Dans ses esprits glacés fait place à la stupeur.

» Voyez-les fuir ces satellites;
» Entendez ces lâches Thersites
» Du Ciel implorer les secours.
» Plus de valeur impétueuse,
» Leur retraite tumultueuse
» A seule préservé leurs jours.

» A la voix d'un héros les Alpes sont franchies [19],
» Des peuples Cispadans les mains sont affranchies;
» La liberté triomphe, et nos fiers étendards
» Ont salué déjà la ville des Césars.

» L'aveugle audace est confondue,
» Des tyrans la foule éperdue
» A la bassesse ouvre son cœur;
» Et sans respect pour elle-même,
» Le front orné du diadème,
» Presse les genoux du vainqueur.

» Les déserts de l'Égypte où règnent les tempêtes,
» A la valeur française ont promis des conquêtes;
» Sur l'immense Océan d'innombrables vaisseaux
» Ont bravé l'inconstance et la fureur des eaux.

» Nos guerriers ont touché la rive,
» Et de la plage inattentive
» Troublé le silence profond.
» Là, bientôt le sceau de la guerre,
» Sur les armes de l'Angleterre
» Imprime un éternel affront [20] :

» Mais déjà le malheur, que le temps multiplie,
» Rappelle nos guerriers au sein de l'Italie;
» Des ennemis vaincus, par des cris de fureur,
» Sur les bords du Tésin ont semé la terreur.

» Une seconde fois lancées
» Du sommet des Alpes glacées,
» Nos phalanges domptent le sort;
» De leurs yeux jaillissaient des flammes,
» Un morne effroi saisit les âmes,
» Et l'ennemi trouve la mort.

» Pleurez, il en est temps, ô filles de mémoire!
» Le pur sang de Desaix attriste la victoire! (21)
» Desaix succombe; il meurt! Quel glaive criminel
» A déchiré le sein du plus noble mortel?

» Venez, généreux frères d'armes,
» Venez arroser de vos larmes
» Ce corps, hélas! inanimé.
» Dans votre marche triomphale,
» Honorez l'urne sépulcrale
» D'un héros par vous tant aimé. »

Ici la voix d'Oscar est à peine entendue,
Il rejette en tremblant sa lyre détendue;
Un soupir de son âme exprime les douleurs,
A sa paupière humide échappent quelques pleurs.

CHANT TROISIÈME

Description des Cieux. — Paix profonde qui règne au sein de la béatitude. — L'Éternel entend les chants patriotiques des Français. — Il pressent leurs desseins et les condamne à périr dans l'abîme des eaux. — Les vents mugissent à la voix du Tout-Puissant. — Les ondes se soulèvent et la tempête va couvrir de débris les flots de l'immense Océan. — Réflexions pieuses. — Éloa, le génie de la France, vient tomber aux pieds du Dieu des miséricordes. — Dans un discours touchant, il demande grâce pour les Français. — Il justifie leurs intentions, loue leur piété et leur justice. — Dieu se laisse attendrir. — Nouvel arrêt qu'il prononce. — La flotte abordera en Haïti; mais les Français trouveront un vaste tombeau sur la terre des Antilles, s'ils osent y apporter l'esclavage. — Satan, au fond des noirs abîmes, entend la parole sacrée et sent ranimer sa rage. — Il s'entoure de la cour infernale. — Il se détermine à fuir le séjour des morts pour venir exercer ses noires fureurs sur le sol d'Haïti. — Avant de quitter les sombres demeures, il veut contempler ses pâles sujets et jouir du spectacle affreux de leurs douleurs. — Portraits divers. — Peintures effrayantes. — Satan, précédé et suivi de la multitude des démons, s'élance dans l'air ténébreux, arrive au séjour de la lumière et souille les bords haïtiens.

CHANT TROISIÈME

DOMINATEUR des temps, le Dieu de l'Univers
Étendait ses regards sur les mondes divers,
Alors que des Français les chants patriotiques,
Exaltaient le courage et les vertus civiques.
Une balance d'or, dans ses augustes mains,
Pesait les dons flatteurs réservés aux humains;
Son trône s'élevait resplendissant de gloire,
Et comptait pour degrés les tables de mémoire,
Fastes sacrés du Ciel, miroir où sont tracés
Et nos malheurs présents et nos malheurs passés.

La paix régnait au sein de la béatitude,
Dans l'abîme profond dormait l'ingratitude;
Tout ployait les genoux, et de la vérité
Les fragiles humains recherchaient la clarté.
Une lutte sanglante avait troublé la terre,
L'homme s'était instruit aux leçons de la guerre;
Et les peuples nombreux, amis d'un doux repos,

Enchaînaient la Discorde en oubliant leurs maux;
L'Éternel, au milieu de cette paix profonde,
Embrassant d'un coup d'œil les cieux, la terre et l'onde,
Aperçut des Français les vaisseaux orgueilleux;
Il entendit leurs chants, précurseurs de leurs vœux,
Et sa voix, du sommet des voûtes étoilées,
Inspira l'épouvante aux cohortes ailées.

« Il est donc vrai, dit-il, qu'au mépris de mes lois
» Un peuple conquérant arme encore une fois?
» Où va-t-il? Que veut-il? A ces plages lointaines
» Qu'apporte sa fureur? Serait-ce aussi des chaînes?
» Ingrat, il gémissait sous un joug flétrissant,
» Il implora l'appui de mon bras tout puissant;
» Je servis ses desseins, et l'Europe, contrainte,
» De mon vaste pouvoir sentit bientôt l'atteinte.
» Mille rois conspiraient et marchaient tout armés :
» Des plus fiers combattants leurs rangs étaient formés.
» Je voulus, et la France écartant la tempête,
» De l'Europe à son tour fit l'immense conquête.
» Après dix ans de deuil, j'ai commandé la paix;
» Qui peut trahir mes vœux; sont-ce bien les Français?
» Libres, égaux en droits, auraient-ils, les barbares,
» A d'indignes désirs ouvert leurs cœurs avares?
» Voudraient-ils, d'Haïti, s'il leur était rendu,
» Faire un marché public où l'homme fût vendu?
» Oui, tels sont leurs desseins, j'ai pénétré leur âme,
» C'est à moi de punir leur criminelle trame.

» Dans ma juste fureur, que leurs nombreux vaisseaux
» Périssent engloutis sous l'abîme des eaux. »

Sa voix, comme un éclair, vole dans l'étendue,
Ses ordres éternels ont sillonné la nue.
D'un long voile d'airain le firmament couvert,
Sur des points différents se déchire entr'ouvert.
La foudre éclate au loin, les vents au loin mugissent,
L'Océan se soulève et les nochers frémissent;
Les navires flottants s'écartent dispersés,
Leur gouvernail gémit, leurs mâts sont fracassés.
Tout espoir de salut se perd au fond des âmes,
Où la foi vive et pure a rallumé ses flammes.
Adieu gloire, patrie, honneurs, prestiges vains,
Dont l'attrait suborneur attire les humains;
Projets longtemps mûris, jouissances frivoles,
D'un monde corrompu fantastiques idoles;
Qu'êtes-vous au moment ou propice ou fatal,
Qu'il nous faut apparaître au sacré tribunal?
C'est dans le sein de Dieu qu'était notre refuge,
Il est de notre cœur l'incorruptible juge.
Tremblez, mortels! tremblez, si vos égarements
Vous ont fait du baptême abjurer les serments!
Si votre cœur brûla d'une flamme adultère,
Du Ciel juste toujours redoutez la colère.....

Le péril accroissait, l'ouragan furieux
Répandait sur les mers son souffle injurieux;
Les flots pressés en masse et soulevés en trombe,

Découvraient dans l'abîme une éternelle tombe.
C'en était fait, hélas! l'inévitable mort
Des plus nobles guerriers allait finir le sort.
A ce terrible aspect, protecteur de la France,
Éloa, l'œil en pleurs, guidé par l'espérance,
Va presser les genoux du Moteur éternel;
Il a percé les rangs des phalanges du Ciel.
Les regards des élus cherchent sur son visage
La cause des regrets dont ses pleurs sont le gage;
Il arrive, et soudain, étouffant ses sanglots,
Se prosterne, soupire, et profère ces mots :

« Père, source de biens, Providence infinie,
» De la France à tes pieds vois tomber le génie;
» Écoute mes accents et te laisse attendrir :
» Sans l'appui de ton bras, quels guerriers vont périr?
» Ce sont eux qu'épargna le fer des représailles,
» Ce sont eux qui, vainqueurs, au milieu des batailles,
» N'imputaient qu'à toi seul leurs succès glorieux;
» Ce sont eux qui tournaient leurs regards vers les Cieux,
» Lorsqu'un peuple insensé s'abandonnait aux crimes.
» Soldats, ils ont gardé tes suprêmes maximes;
» Alors qu'un long délire entraînait les mortels,
» C'est au milieu des camps que fumaient tes autels.
» Une tourbe funeste, en ses arrêts sinistres,
» De la religion égorgea les ministres;
» Mais cette tourbe, enfin, lasse de ses forfaits,
» N'était qu'un vil ramas, étranger aux Français.

» Le culte est rétabli; des temples magnifiques
» Retentissent déjà de nos sacrés cantiques;
» Les autels relevés sont ornés de présents,
» L'espérance succède à des remords cuisants,
» Et la cité des rois, longtemps séditieuse,
» A mon œil attendri s'offre religieuse.
» Pardonne, ô Dieu puissant! et retiens ton courroux!
» Des plus nobles vertus les Français sont jaloux.
» Ils ne vont point armés aux rives étrangères,
» Répandre avec le fer des erreurs mensongères.
» Ils vont porter leurs arts à des peuples amis,
» Respectueux enfants, à leur mère soumis.
» Ils vont apprendre aux Noirs cette heureuse science,
» Fruit d'une longue étude et de l'expérience,
» Qui de la liberté modérant les transports,
» De l'affreuse licence enchaîne les efforts.
» Ils vont revendiquer des droits imprescriptibles,
» Ramener au devoir des citoyens paisibles,
» Rappeler à leurs chefs, que, libres désormais,
» Le sol qui les nourrit est le sol des Français;
» Que la reconnaissance à la vertu si chère
» Dut graver dans leurs cœurs que la France est leur mère. »

Éloa dit, s'arrête, et relevant son front,
Se condamne aux rigueurs d'un silence profond;
Son visage glacé, tout baigné de ses larmes,
Exprime éloquemment ses trop justes alarmes.

Les élus l'entouraient sur des trônes divers;

A la douce pitié leurs cœurs étaient ouverts.
Au séjour immortel, l'aveugle et basse envie
Des esprits fortunés ne trouble point la vie;
Ils priaient; leur ferveur, sur leurs traits embellis,
Mêlait des flots de pourpre à l'ivoire des lis.

Le Dieu de qui le souffle a fait naître les mondes,
Celui qui fit les cieux, qui concentra les ondes,
Par la miséricorde et la grâce pressé,
Fit paraître aux élus un front moins courroucé.
Sur sa bouche divine, un sourire ineffable
Fut l'heureux précurseur d'un arrêt favorable.

« Éloa, je suis maître et père des humains;
» Le soin de les régir est remis dans mes mains.
» Je connais des Français les projets téméraires:
» Ils reçoivent en vain des leçons salutaires.
» Maître, j'ai pu les perdre et non les éprouver;
» Père, je veux les plaindre et même les sauver.
» Qu'ils aillent, tes Français, dans ces brûlantes plages
» Où l'humanité sainte a reçu tant d'outrages.
» Que les vents, à ma voix, vers le Nord emportés,
» De leurs cachots profonds cherchent les cavités;
» Que les flots en fureur rentrent dans leurs limites;
» Que le jour soit fidèle à ses règles prescrites;
» Et que les matelots et charmés et surpris,
» A la voix de leurs chefs réparent leurs débris.
» Voilà mes volontés; mais je jure en moi-même,
» Par la terre, les cieux, ma puissance suprême,

» Je jure par mon fils, que si des cœurs pervers
» Aux peuples d'Haïti veulent donner des fers,
» Que si, n'écoutant rien qu'une injuste furie,
» Ils osaient insulter aux lois de leur patrie,
» Et ravir par la force à leurs nobles rivaux
» Le titre glorieux conquis par leurs travaux,
» Le sort en est jeté, par un juste salaire,
» On me verra confondre un orgueil sanguinaire;
» Les plaines d'Haïti, théâtre d'un long deuil,
» A des tyrans nouveaux serviront de cercueil. »
A ces mots, l'Éternel voile sa sainte face,
Et la splendeur des Cieux se dissipe et s'efface.

Éloa, dont le cœur est pénétré d'amour,
Franchit d'un vol aisé les limites du jour;
Il aperçoit au loin la mer audacieuse,
Sous l'empire des vents rouler silencieuse.
Les navires légers, en glissant sur les flots,
Voguaient sans le secours des joyeux matelots,
Et les guerriers français, échappés au naufrage,
Appelaient d'Haïti le fugitif rivage.

Au fond du noir abîme, où sur un lit de fer
Règne le souverain des princes de l'enfer,
Satan, le fier Satan, qu'une essence immortelle
Associait encore à la vie éternelle,
Recueillit du Très-Haut l'irrévocable arrêt.
Son cœur, que les remords dévorent en secret,

En proie aux sentiments d'une funeste ivresse,
Fit entendre aux enfers un long cri d'allégresse.

« Il est donc arrivé, dit-il, le jour heureux
» Qui livre à mes fureurs deux peuples valeureux;
» De mes affronts soufferts je dois venger le nombre,
» J'accroîtrai les sujets de ce royaume sombre;
» Et, trompant d'un rival l'espérance et l'orgueil,
» Dans les champs d'Haïti je porterai le deuil.
» Des fléaux destructeurs déchaînant la furie,
» J'imiterai des Cieux l'affreuse barbarie;
» Je séduirai les cœurs, j'embraserai les sens,
» Et je soumettrai l'homme aux maux que je ressens.
» L'effroi, la trahison, la vengeance et la haine,
» Vont des malheurs publics ourdir la longue chaîne.
» Les enfants de la France, odieux aux enfers,
» Pour la dernière fois ont traversé les mers;
» Pour la dernière fois ils ont vu leurs familles:
» Le trépas les attend sur le sol des Antilles.
» Là, couchés sans honneur, leurs tristes ossements
» Diront à l'avenir mes fiers ressentiments.
» Que de sang va couler! Quelle fureur barbare
» Va suivre les combats que ma haine prépare! »
Il se tait à ces mots, et l'abîme ébranlé
Connaît à ses terreurs que son maître a parlé.

Satan veut parcourir les funèbres demeures
Où l'effroi des tourments règle le cours des heures.
Avant de s'envoler au terrestre séjour,

Il veut s'environner de l'infernale cour,
Et, cédant au plaisir de venger ses injures,
Des esprits réprouvés contempler les tortures.
Le Despotisme affreux, l'Intérêt, le Remords,
L'atroce Fanatisme et l'Intrigue à deux corps,
Devancent de Satan la marche audacieuse;
Le Luxe, les Douleurs, l'Astuce insidieuse,
L'Orgueil couvert de fard, les Mépris insultants,
La Peste au front d'airain, la Vengeance et le Temps,
Suivent, humbles sujets, les traces de leur maître.

Bientôt à ses regards Satan voit apparaître
Les ombres des Ingrats: leurs yeux chargés de pleurs
Peignent le repentir, fruit amer des douleurs;
Des serpents venimeux portent leurs dents cruelles
Dans les derniers replis de leurs cœurs infidèles,
Et leurs fronts tout sanglants, livides et flétris,
S'abaissent accablés sous le sceau du mépris.

Dans leur nombre on comptait cent têtes couronnées,
Dont l'inflexible orgueil trahit les destinées;
Superbes, ils pensaient que servir leur pouvoir
C'était un sentiment et non pas un devoir.
Dans leurs fougueux désirs, ils osaient tout prétendre;
Mais d'un juste retour ils savaient se défendre.
Les services rendus, le sang pour eux versé,
N'offraient qu'un souvenir par un souffle effacé.
Les plaisirs fastueux environnaient leurs couches,
Les genoux fléchissaient à leurs ordres farouches.

Régner, c'était pour eux exercer des rigueurs,
Et livrer l'innocence à des bourreaux vengeurs.
La Mort les a frappés; un juge inexorable
Les soumet pour toujours au sort qui les accable,
Et, dans l'horreur de nuits qui ne finissent pas,
L'écho redit cent fois : Vous fûtes des ingrats!

Enchaînés l'un à l'autre au fond d'un vaste abîme,
Sont d'horribles suppôts, fiers partisans du crime,
Transfuges de l'honneur, cruels à leur pays,
Persécuteurs des rois que leur bras a trahis,
Esclaves orgueilleux de leurs chaînes dorées,
A quels tourments, hélas! leurs âmes sont livrées!
Un feu lent les consume, et leur palais, en vain,
Appelle un filet d'eau qui tarit sous leur main;
Leurs pieds sont dévorés par la flamme rapide,
Leurs flancs sont entr'ouverts par un serpent avide,
Et leurs bras épuisés, en agitant les airs,
Y rencontrent un feu qui s'échappe en éclairs.
Ah! s'il était permis de rentrer dans la vie,
Cette masse de jours à la vertu ravie
S'écoulerait sans doute à l'ombre des vertus;
Mais des coups de la mort les humains abattus,
De revoir le soleil ont perdu l'espérance!
Rien ne peut du remords apaiser la souffrance.

L'Enfer voit étendus sur des lits dévorants
Ces flatteurs avilis, subalternes tyrans;

Ces amis d'un seul jour, ces conseillers sinistres
Des plus noires fureurs méprisables ministres.
On peut les reconnaître à leur sombre regard,
A leur morgue insolente, à leur souris hagard.
Ils portent sur leur front l'éternelle sentence
Qui les livre, éperdus, à l'effroi du silence.
Seuls, dans les profondeurs d'un cachot ténébreux,
Aspirant le venin de reptiles affreux,
Ils doivent, chaque jour, sans plainte et sans murmure,
Offrir à mille aspics leurs membres en pâture.
Leur sang épais et noir, qui coule avec langueur,
D'un vampire altéré doit nourrir la vigueur;
Et ce sang odieux, que le temps renouvelle,
Prolonge le supplice et toujours le rappelle.
Là, sont tous attendus ces ministres rivaux,
De l'humanité sainte effroyables bourreaux,
Ces vils Caméléons, cauteleux politiques,
Ennemis éternels des libertés publiques,
Dont l'âme criminelle appelle incessamment
Sur l'innocent proscrit un nouveau châtiment;
Sybarites cruels, lâches Thuriféraires (1),
D'un pouvoir despotique esclaves mercenaires.
Ces oppresseurs du peuple, engraissés de trésors,
Doivent s'unir un jour à la masse des morts;
Ils viendront, dépouillés de leurs grandeurs impures,
Dans ces lieux de douleur subir mille tortures.
Sur ce trépied ardent est déjà préparé
Le siége où doit monter un ministre abhorré (2).

Ce monstre dans Lutèce, en des jours déplorables,
Trahit avec orgueil les droits de ses semblables;
Odieux instrument d'un odieux pouvoir,
Il brisa de ses mains les règles du devoir;
Il ouvrit les cachots, et sa rage cruelle
Y plaça l'innocence et la honte avec elle;
Il compta les soupirs des familles en pleurs,
Et contempla, ravi, leurs mortelles douleurs;
Il sema les poisons de sa haine jalouse;
Il enchaîna l'époux, calomnia l'épouse,
Et détourna les fils de ce respect pieux
Qu'on doit à ses auteurs, sainte image des Cieux.
Quel supplice t'attend! que de larmes sanglantes
Verseront désormais tes paupières tremblantes!
Que de cris échappés à ta sombre fureur,
Aux échos des enfers inspireront l'horreur!
Sans doute, alors, pleurant tes vengeances passées,
Un souvenir amer troublera tes pensées.
Les remords te diront qu'il existe un mortel
Que ta haine a frappé d'un malheur éternel!
Ils te rappelleront son cachot, ses souffrances,
Ce jour qui lui ravit toutes ses espérances;
Ce jour où, violant la sainteté des lois,
Ta main le dépouilla des plus augustes droits.
Pleure, pleure cruel, telle est la loi divine!
Un Dieu juste a marqué l'heure de ta ruine.

Dans un lac méphytique, ouvert aux noirs torrents,

Se jouaient sur les flots mille monstres errants;
Unis par leurs désirs aux âmes adultères,
Ils versaient dans leur sein le venin des vipères,
Et des monstres nouveaux, fruits d'un indigne amour,
De l'abîme éternel peuplaient l'affreux séjour.

Non loin de ces tableaux, de ces hideux mélanges,
S'offraient d'un sexe aimé les nombreuses phalanges:
Ici, l'Hypocrisie, avec la Trahison,
Sur l'Orgueil indigné distillaient leur poison;
Là, jalouse et rebelle, à la honte livrée,
La Coquette, à l'oubli s'offrait désespérée;
La Prude, sans attraits, comme sans vêtements,
Redemandait en vain d'infidèles amants.
Cette pâle beauté, cette épouse exigeante,
Toujours impérieuse et jamais indulgente,
Appelait, sans espoir, les biens qu'elle a perdus:
Les cris de sa douleur ne sont point entendus.
Plus heureux, son époux, dans le séjour céleste
Perd l'affreux souvenir de son hymen funeste,
Et la béatitude embellit tous ses jours.

Satan a parcouru les immenses détours
De l'empire abhorré que son sceptre maîtrise:
Il a vu les bourreaux condamnés par l'Église;
Il a vu ce Clément, assassin de Valois,
Robespierre et Couthon, derniers fléaux des rois;
Il a vu ces tyrans qui, pour trouver la gloire,
Versaient le sang humain dans les flots de la Loire.

Il a fixé les rangs des juges corrompus,
Prodigues de serments par le crime rompus;
Des courtisans flétris il a vu les cohortes,
Les sectaires jaloux du grand nom d'âmes fortes,
Et Frédégonde, enfin, dont le sacré couteau
Se plongea dans le cœur de ses rois au berceau.

Le prince des enfers, de ses ailes rapides,
Du ténébreux séjour fuit les vapeurs humides;
Il touche au plus haut point des voûtes du chaos,
De ses pâles sujets il disperse les flots;
Il entre dans le vide et franchit les espaces,
Où d'une masse inerte on trouve encor les traces;
Il fixe le soleil, et des larmes de sang
Attestent ses regrets et rappellent son rang;
A ses fiers compagnons il déguise ses peines,
Il étouffe en son cœur des plaintes toujours vaines,
Et d'un vol orgueilleux plane au-dessus des mers:
Comme un obscur nuage il roule dans les airs.
Ainsi fuit la tempête aux vents abandonnée;
Ainsi glisse la lave au désastre entraînée.

Mais déjà d'Haïti se découvrent les bords,
Il y vole et s'apprête à de nouveaux efforts.

CHANT QUATRIÈME

Toussaint, instruit des desseins de la France, compte les jours en se préparant à la guerre. — Après une longue attente, il aperçoit sur l'étendue des mers les pavillons français. — Les vaisseaux vont entrer dans le port, alors qu'une décharge d'artillerie fait présager une lutte terrible. — Le signe de la paix est déployé dans les airs. — Coisnon, gouverneur des deux fils de Toussaint, Isaac et Télèphe, paraît en parlementaire devant le chef des Noirs. — Scène touchante. — Discours perfide de Coisnon. — Noble réponse de Toussaint. — Ses enfants sont renvoyés aux vaisseaux. — La guerre s'allume. — Faits d'armes mémorables. — Débarquement. — Position des différents corps d'armée. — Épisode. — Engagements partiels. — Trahison de Dommage. — Hésitations de Christophe et de Dessalines. — Résolution généreuse de Toussaint. — Il se retire sur le morne aux treize mamelons. — Belles dispositions pour la défense de ce dernier asile de la liberté. — Attaque hardie de ce poste redoutable. — Énergie des troupes françaises. — La crête est emportée, malgré le feu roulant de la mitraille. — Traité de paix. — Soumission de Toussaint. — Sa réunion avec ses enfants dans la retraite qu'il s'est choisie.

CHANT QUATRIÈME

TOUSSAINT comptait les jours; son âme ardente et fière
Voyait avec orgueil s'agrandir la carrière,
Et, digne d'elle-même, en ces périls nouveaux,
Se montrait préparée aux plus rudes travaux.
Du haut d'un morne aride, il cherchait sur les ondes
Le signe précurseur des voiles vagabondes,
Alors que, dans les airs, les zéphirs inconstants
Offrirent à ses yeux cent pavillons flottants,
Et firent pressentir que, cité populeuse,
Venise s'avançait sur la mer orageuse [1].

Le héros étonné, mais non pas interdit,
Des dangers qu'il attend en secret s'applaudit,
Et, ralliant bientôt les enfants de l'Afrique,
A ses fiers ennemis montre un front héroïque.

Ils arrivent : le Cap a compté leurs vaisseaux;
Orgueilleux de leur nombre, ils glissent sur les eaux;

Ils entrent dans le port.... Mille bouches brûlantes
Font éclater la foudre et résonnent, tonnantes.
Du haut des mâts alors déployé dans les airs,
Un signe de concorde a salué les mers :
Sur un esquif léger, Coisnon, ami perfide [2] !
Que Toussaint à ses fils avait donné pour guide,
Les entraîne l'un l'autre, et, porté sur les flots,
Va s'offrir plein d'audace aux regards du héros.

Chers Télèphe, Isaac! quels moments pour un père [3] !
Disparaissez douleurs, fuyez vengeance amère;
Objets tant regrettés qu'enchaîne un sort cruel,
Versez vos derniers pleurs sur le sein paternel.
Doux instants accordés aux droits de la nature,
Coulez plus lentement....., hélas! l'orgueil murmure,
Il s'indigne en secret; superbe ambassadeur,
Coisnon, d'un noble élan ose blâmer l'ardeur.
On l'entend s'écrier :

« Toussaint, ferme ton âme
» Au désir qui la presse, au transport qui l'enflamme;
» Le premier des consuls dont la France a fait choix,
» Veut qu'ici mes discours t'éclairent sur ses droits.
» Connais-tu ce héros que l'Europe renomme,
» Qui réunit la gloire aux vertus d'un grand homme,
» Et qui, vainqueur des rois par son glaive soumis,
» N'aspira qu'à l'honneur d'en faire des amis?
» Après avoir rendu la paix à sa patrie,
» Relevé les autels, flétri l'idolâtrie,

» Fait fleurir le commerce et ranimé les arts,
» Sur ces bords glorieux il porte ses regards.
» Vous êtes tous Français, la France République
» Adopte pour toujours les enfants de l'Afrique;
» De l'esclavage impie elle rompt les liens,
» Et les Noirs à ses yeux sont tous des citoyens.
» Qu'à la voix d'un héros, par un retour sincère,
» Dans chacun des Français le Noir retrouve un frère;
» Qu'il rejette à l'oubli des souvenirs cruels :
» Ses maux pour être grands ne sont pas éternels.
» Écoute-moi! Toussaint, je rends à ta tendresse
» Tes deux fils, noble appui de ta noble vieillesse;
» Ils sont riches des dons qu'ils tiennent du savoir,
» Et pourront te montrer les chemins du devoir.
» Qu'à l'intérêt commun ton âme se rallie,
» L'impérieux honneur à la France te lie :
» Garde-toi d'affaiblir ses généreux efforts,
» En repoussant le chef qui vient régir ces bords.
» Méconnaître ses droits, c'est trahir la patrie;
» C'est offenser le Ciel qui te presse et te crie:
» Malheur au citoyen qui, sourd à cette voix,
» De sa volonté seule ose faire des lois!
» Les bambous desséchés que la flamme dévore,
» Ont vécu plus d'instants que son orgueil encore! »
Il a dit et se taît :

Le héros indigné,
Dans sa sombre fureur, montre un cœur résigné;

Il recueille ses sens, compose son visage,
Et sa parole austère exprime un saint langage :

« Envoyé des Français, mes fils me sont bien chers,
» Je m'arrache à leurs bras, qu'ils reprennent leurs fers ;
» A mon peuple, à mon Dieu, je veux être fidèle,
» Je sais tous mes devoirs, mon cœur me les rappelle ;
» Je les remplirai tous, ils flattent mon orgueil ;
» Qu'importe à nos tyrans cette terre de deuil ?
» Le sang des Africains l'a seul fertilisée ;
» Aux droits qu'elle prétend la France est abusée :
» Son empire est détruit, et ces brûlants climats
» Ne seront plus témoins de ses noirs attentats.
» Dans le guerrier, consul, que l'Europe renomme,
» Je vois trop l'oppresseur, pas assez le grand homme.
» Que nous demande-t-il? Nos biens, nos droits acquis?
» Jamais!.... Plutôt la mort. Nous les avons conquis
» Ces droits, noble attribut de la nature humaine.
» Que la France choisisse : ou l'estime ou la haine :
» L'estime, si soumise aux droits de l'équité,
» Elle sourit aux jours de notre liberté ;
» La haine, si, s'armant d'une injuste furie,
» Elle porte la guerre au sein de ma patrie!
» J'ai dit, tu peux partir. »

A ces mots, toute en pleurs,
L'épouse d'un héros déplore ses malheurs.
Toussaint reste inflexible, et, mère infortunée,
Mopsa, loin de ses fils, doit vivre abandonnée (4)!

Trop pénibles adieux, déchirements cruels!.....
Ils ont quitté déjà les foyers paternels,
Et déjà des vaisseaux les poupes glorieuses
A leurs tristes regards s'offrent plus odieuses.

De toutes parts, alors, s'élèvent mille cris,
Les enfants de l'Afrique en masse sont proscrits;
Le signal des combats retentit dans l'espace.
Déjà le feu pétille et le bronze menace.
Le bitume allumé, fuit, éclate, et les airs
Roulent des flots de pourpre où brillent mille éclairs.
Les cieux sont obscurcis, un torrent de fumée
Voile l'éclat du jour à la flotte alarmée.
L'ancre cède au retrait, le port est envahi,
Et Toussaint non vaincu, mais lâchement trahi (5),
Apprend que les Français ont forcé le rivage
Où des dangers sans nombre attendent leur courage.

Descendus à la fois sur des points différents,
Les guerriers de la France ont vu former leurs rangs;
Mais loin de s'applaudir, ils déplorent leurs pertes;
Aux plus justes regrets leurs âmes sont ouvertes;
Et la grève, perdant ses reflets azurés,
Ne boit plus que des flots par le sang colorés!

Boudet va menacer les murs du Port-au-Prince (6),
Kerverseau de l'Espagne occupe la province (7),
Rochambeau se dirige au pied du Fort-Dauphin (8),
Desfournaux du Limbé va franchir le chemin (9),

Hardi s'est emparé des champs de Marmelade [10],
Fressinet, du Borsphen a tenté l'escalade [11],
Debelle, avec Humbert, observent Port-de-Paix [12],
Et Leclerc de la guerre envenime les traits.

De sa garde Toussaint dirigeait les manœuvres,
Il campait avec elle au ravin des Couleuvres [13];
Sur la Croix-des-Bouquets, Dessaline arrêté [14],
Illustrait son courage et sa témérité.

Christophe, avec les siens, poussait aux Gonaïves [15]
Des Français affaiblis les bandes fugitives.
Romain, de Léogane incendiait les murs [16];
Maurepas triomphait par des moyens plus sûrs [17],
Et Moïse, embusqué dans la forêt de l'Anse [18],
Menaçait Desfournaux qui défendait Plaisance [19].

Le moment est venu : par un concours d'efforts,
Deux peuples généreux se battent corps à corps.
Le bronze meurtrier, de sa bouche enflammée,
Vomit en noirs torrents une épaisse fumée;
Comme un sombre nuage elle cache en ses flancs
Et l'horrible tempête et les foudres brûlants;
Elle porte la mort, et l'arène altérée
Boit un sang glorieux dont elle est enivrée.

Toussaint, de Rochambeau cherche les bataillons :
De la haine funeste il sent les aiguillons.
Il marche, et son courage altier, opiniâtre,

D'un combat désastreux a fixé le théâtre [20].
Ses soldats, à sa voix, s'élancent furieux;
On lit dans leurs regards l'orgueil impérieux.
Le soufre que comprime un tube sanguinaire,
Glisse, et de la vengeance apporte le salaire.
Bientôt de mille feux les airs sont embrasés:
On s'irrite, on s'approche, et les fers sont croisés;
Les cris de la douleur, de la rage terrible,
Se confondent dans l'air avec un bruit horrible;
Tour à tour incertain, tour à tour disputé,
Le succès du combat par les Noirs acheté,
Laisse couvert de morts le champ de la victoire,
Et teint d'un noble sang les palmes de la gloire.

Moïse, en d'autres lieux, combattait vaillamment [21].
Nourri dans le silence et le recueillement,
Ses généreux efforts, dictés par la sagesse,
Étonnaient des Français la chaleureuse ivresse;
Dans un piége funeste il sut les attirer,
Et de leurs étendards parvint à s'emparer.
Muse, raconte-moi ce glorieux fait d'armes:
Vains lauriers achetés au prix de tant de larmes,
Vous croissez sur la tombe où, pour l'éternité,
Repose l'innocence unie à la beauté!

Par la ruse entraînés dans le fond des ravines [22],
Les vélites légers ont vu mille héroïnes,
Dans les rangs dispersés lancer leur traits amers;

Leurs panaches flottants s'agitent dans les airs,
Leurs flancs sont cuirassés, et leur âme indocile
N'a reconnu qu'un chef: ce chef c'est Tellésile.

Avec mille guerriers Moïse suit leurs pas,
Et soutient leurs efforts au milieu des combats :
Tellésile a conçu la plus noble espérance,
D'un chef audacieux elle a vu l'assurance,
Et, brûlant de l'abattre, elle lance son dard,
Le trait fuit, glisse, vole et frappe Léotgard.
Il s'avance aussitôt; dans ses mains le fer brille,
Dans ses regards mourants un feu secret pétille.
Trois fois son glaive échappe à son bras affaissé,
Trois fois il est repris, et trois fois repoussé.
Léotgard chancelant, fléchit, soupire, tombe,
Et la gloire et l'honneur le suivent dans la tombe.
Fargel a vu de loin ce combat dangereux;
Il frissonne et son cœur pousse un cri douloureux :
Telle au sein du désert la lionne outragée,
De la mort d'un époux brûle d'être vengée.
Elle agite ses crins, roule ses yeux sanglants.
On la voit s'élancer, rugir, battre ses flancs:
De son ongle d'airain fouler le sable aride.....
Tel on a vu Fargel ou plutôt Léonide
Fondre sur l'ennemi, dont le fer acéré
Déchira mille fois son cœur désespéré.
Que de sang répandu! dans les combats nourrie,
Léonide un moment cède à la barbarie;

Il faut que mille morts vengent un seul trépas;
Au sein de Tellésile elle plonge son bras :
Elle entr'ouvre ce cœur, qui palpitait encore,
Au nom cher et sacré de l'époux qu'elle adore.
Ses mains vont se baigner dans le sang précieux,
Qui bouillonne, s'écoule et se glace à ses yeux;
C'est là que Léonide, aux regards de Moïse,
Sur un amas de morts va se montrer assise :
C'est là que, découvrant son front ensanglanté,
Elle étale au grand jour son sexe et sa beauté,
Appelle la vengeance, et, dédaignant la vie,
Attend avec ardeur qu'elle lui soit ravie :
Elle tombe!... ainsi meurt sous de sacrés couteaux,
La génisse fidèle aux pieds de ses bourreaux.

Moïse a ressenti sa perte douloureuse;
Il comprime sa rage, et sa voix généreuse
A ses fiers compagnons donne un signal de mort.
Enflammés à la fois d'un généreux transport,
Les Noirs ont dispersé des bandes aguerries
Sur ce vaste théâtre où règnent les furies :
On ne voit que du sang où se mêlent des pleurs,
Et Moïse y conquiert le signe aux trois couleurs.

Les armes des Français, plus loin victorieuses,
Annonçaient à Leclerc des palmes glorieuses :
Boudet, du Port-au-Prince occupait les remparts [23],
Le Fort-Dauphin s'ouvrait à des débris épars [24].

Le Nord était soumis, quelques hommes coupables
Y tramaient en secret des projets formidables:
Le Sud tenait encore, et dans l'Ouest ravagé,
Des plus fiers citoyens l'esprit était changé.
Mille divisions, par le crime excitées,
Inspiraient la révolte aux âmes exaltées:
On accusait Toussaint: par de lâches discours,
D'une si belle vie on flétrissait le cours;
Et, dans ces grands débats, l'horrible ingratitude
Marchait d'intelligence avec la multitude.
Dans les rangs des guerriers l'or était répandu,
A de fiers ennemis Dommage était vendu (25).
Christophe chancelait; son âme ambitieuse
Cherchait des vains honneurs la trace glorieuse;
Dessalines, séduit, oubliait ses serments,
Et, trahissant Toussaint sans trahir la patrie,
Dissimulait sa haine au fond d'une âme aigrie.
Pétion, toujours juste et toujours généreux,
Gémissait en lui-même, incertain dans ses vœux;
Mais fidèle au devoir, plus fidèle aux promesses,
Il avait su du crime éviter les largesses;
Et ne pouvant servir ni sauver son pays,
Il s'éloignait des rangs par la honte trahis.
Affermi pour toujours dans de saintes maximes,
Boyer déguisait mal ses regrets magnanimes;
Il brûlait de combattre, et sa fière vertu
Suivait encor les pas d'un guerrier abattu.
Comme on voit dans l'arène un taureau redoutable,

Compter ses ennemis en glissant sur le sable;
Ses yeux ont vainement cherché des défenseurs;
Entouré de bourreaux, de lâches oppresseurs,
Il élève dans l'air une tête orgueilleuse,
Il parcourt fièrement la carrière poudreuse;
Et d'un croissant superbe essayant les efforts,
Ensanglante l'arène et marche sur les morts.
Tel délaissé, trahi par la France cruelle,
Toussaint trouve en lui seul une force nouvelle;
Seul il peut de la guerre animer la fureur,
Des maux qu'il sut prévoir multiplier l'horreur;
Et, s'il doit succomber, le front chargé de gloire,
Il vendra cher du moins l'honneur de la victoire.

Sur un morne flanqué de treize mamelons (26),
L'inflexible Toussaint, loin de guerriers félons,
Va préparer la foudre et braver la tempête.
Du rocher sourcilleux il domine la crête.
Il s'entoure des chefs, qui, rangés sous sa loi,
Du rigoureux honneur gardent encore la foi.
Là, se montrent Rigaud, que rien ne peut abattre,
Boyer, Panayotti, toujours prêts à combattre;
Romain, Bonnet, Éloi, Maurepas, Gédéon,
Inginac, Borgella, Moïse et Marion;
Tous ont juré de vaincre ou de mourir en frères.

Toussaint a pressenti des destins plus prospères,
A l'aspect des guerriers accourus à sa voix;

Il connaît leur bravoure, il compte leurs exploits.
Vétérans de l'honneur, à la vertu fidèles,
Pouvaient-ils se trouver dans les rangs des rebelles?

Sur la crête du morne, un prodige de l'art [27],
Dans les triples contours d'un éternel rempart,
Renfermait de l'airain ces bouches vomissantes,
Aux accents de la mort toujours obéissantes.
Ainsi, du haut des airs où se plaît son orgueil,
L'aigle étend sur la terre un sinistre coup-d'œil;
De ses fiers ennemis il comprime la rage,
Et sa seule attitude a glacé leur courage.

Avec précision les ordres sont donnés;
Tous les cas sont prévus, les rangs déterminés;
Chacun connaît la place où le devoir l'appelle,
Chacun veut acquérir une gloire nouvelle:
C'est le dernier effort d'une mâle vertu,
C'est le noble réveil du courage abattu,
C'est le tribut sacré que doit à sa patrie,
Le guerrier généreux dont la gloire est flétrie.

Mais déjà des Français j'entends les cris perçants;
Ils ravissent mon âme, ils embrasent mes sens;
Ils marchent résolus, ils s'avancent en masse,
Et leur cœur magnanime est ouvert à l'audace.
Tels géants de la terre, outrageant l'Éternel,
Les peuples de Sennar escaladaient le Ciel:
Tels on voit les Français gravir le roc stérile,

Et fixer le sommet d'un visage tranquille;
Pourtant la foudre y gronde, et mille feux croisés
Y vomissent la mort sur leurs rangs écrasés.

L'absolu dévouement naît de la résistance :
Avec cent Polonais que Jérôme devance,
Lacroix a pu couvrir les premiers mamelons (28);
Sa cohorte le suit qu'il place en échelons.
Après ces grands efforts, la défense est possible,
Et le rempart déjà n'est plus inaccessible!
O prodige! ô succès jusqu'alors inouï!
Le bastion du nord par Watrin envahi,
Fait présager aux uns la gloire qu'ils attendent,
Aux autres le revers que leurs cœurs appréhendent:
Le sang ruisselle à flots, les yeux indifférents
Jusques aux pieds du morne en suivent les torrents.
Le triomphe est le but auquel l'orgueil aspire,
La valeur s'exaspère et n'est plus qu'un délire:
Chacun prête l'oreille à la voix de Hardi (29).
« N'êtes-vous plus, dit-il, les soldats de Lodi?
» Marchons, et que ce jour, fixant vos destinées,
» Ajoute un jour de gloire à nos grandes journées! »

Les assiégés, surpris, ont vu de toutes parts,
Gravir le roc stérile et franchir les remparts:
Une retraite, hélas! leur reste seule ouverte;
Ils ont fui, mais la fuite accroît encor leur perte,
Et la valeur française insulte à leur valeur.

Jour de honte et d'opprobre, abîme de douleur!
Toussaint doit-il survivre à sa gloire passée?
Ses lauriers sont flétris : trop funeste pensée;
Trop coupables rivaux, vous qui l'avez trahi,
Au devoir, à l'honneur, avez vous obéi?
Rien ne vous fut sacré; rampez au rangs des traîtres,
Vous de qui la bassesse a reconnu des maîtres.

Haïti n'est plus libre, et ses fiers conquérants
Au jour de ses revers s'en montrent les tyrans:
Un acte politique, illusoire espérance,
Simulacre de paix rend ses droits à la France.
Ce pacte impérieux, juré sur les autels,
Est bientôt salué de cris universels.

Toussaint a dû souscrire à ce traité funeste:
Il perd tout en un jour, mais sa vertu lui reste.
Cette vertu sans tache, idole des héros,
Doit embellir du moins les jours de son repos;
Et ses fils désormais, réunis à leur mère,
Des malheurs du guerrier consoleront le père.

CHANT CINQUIÈME

Luxe de la cour de Pauline. — Mollesse de Leclerc. — Ambition de ces deux époux. — Peintures gracieuses. — Portrait des vierges d'Haïti. — Séduction de l'amour. — Description des jardins de Trianon. — Portrait particulier d'Elma. — Satan, dans un tableau magique, fait briller aux regards de Pauline tout l'éclat de la puissance souveraine. — Réveil de Pauline. — Elle va prendre place au lit de l'hyménée; elle séduit et subjugue son époux. — Leclerc a oublié tous ses devoirs; il veut braver les foudres vengeresses. — Au mépris de la plus sacrée des lois, il fait enlever Toussaint pendant son sommeil; il le fait charger de chaînes et le fait conduire en France, courbé sous le poids d'une odieuse accusation. — Bientôt l'esclavage est rétabli dans Haïti. — Ainsi l'enfer triomphe. — L'Éternel a marqué l'heure de la vengeance. — L'ange exterminateur franchit les voûtes étoilées. — Il vient pour punir et exciter les fureurs de l'enfer déchaîné. — Satan se réjouit. — Il appelle la Mort et veut que chaque vierge mêle un poison funeste aux sources de la vie des guerriers français. — Un mal contagieux se déclare, et la tombe engloutit chaque jour les plus nobles victimes. — Mort de Leclerc, Rochambeau lui succède. — Mais que pourra-t-il contre les décrets immuables du maître du Ciel et de la terre?

CHANT CINQUIÈME

AUX langueurs du repos Pauline condamnée,
De la pompe des rois s'était environnée (1).
Un palais fastueux avait reçu sa cour,
Et les plaisirs bruyants y fixaient leur séjour.
On ne la voyait plus, épouse citoyenne,
Partager d'un héros l'ardeur républicaine,
Des peuples affranchis exalter les hauts faits,
Et de la liberté célébrer les bienfaits.
Nouvelle Brunehaut, aux passions livrée,
De la soif du pouvoir elle était dévorée.
Le trône était l'objet de ses vœux les plus chers,
Et sa main sous des fleurs cachait d'indignes fers.
Les plus vaillants guerriers, oubliant leur courage,
S'honoraient à sa cour du plus honteux servage,
Et, croyant n'encenser que la seule beauté,
Ils ployaient les genoux devant la royauté.
Bientôt, imprévoyants, dépouillés de leurs armes,

Des vierges d'Haïti, riches de tant de charmes,
L'un de l'autre rivaux, ils briguèrent le choix,
Et reçurent des fers, eux qui donnaient des lois.
Ici, des traits charmants, embellis par l'ébène,
Révélaient la fierté de la noire Africaine;
Là, d'un corail plus vif, l'éclatante fraîcheur,
Faisait d'un double émail ressortir la blancheur.
On admirait auprès la timide créole:
Sémillante française et jalouse espagnole;
Plus loin, mille beautés dont les vives couleurs,
Offraient à l'œil ravi l'éclat de mille fleurs.
Leur sourire exprimait une brûlante ivresse;
Dans leurs regards mourants se peignait la tendresse:
Sous des voiles légers, aux gracieux contours,
Se dessinait un corps formé par les amours.
Deux globes s'élevaient, et sur un sein pudique,
Agitaient mollement leur couronne élastique.
Parmi l'essaim nombreux de ces jeunes beautés,
S'offraient des cœurs séduits et des cœurs indomptés;
Les uns, d'un amour pur avaient senti les charmes,
Et de l'hymen, hélas! n'avaient eu que les larmes;
Les autres, agités par d'innocents désirs,
Du printemps de leurs jours savouraient les plaisirs.

Dans leurs rangs paraissait Elma l'enchanteresse:
Telle et moins belle encor Diane chasseresse,
S'offrait dans tout l'éclat de l'immortalité,
Aux yeux d'Endymion par l'amour transporté.

Elma, jeune et sans fard, respirait la décence;
La rose dans sa fleur offre moins d'innocence.
Le parfum que l'Arabe a cueilli pour ses dieux
Est moins doux que son souffle emporté vers les cieux.
Son regard expressif dit toute sa pensée;
Elle soupire en vain quand son âme est blessée;
Son front majestueux reste calme toujours;
C'est l'image du Ciel où sont purs tous les jours.
Sa démarche imposante annonce la noblesse,
Son maintien, la candeur; sa pose, la souplesse;
Sa bouche est le bouton qui va s'épanouir,
Son sourire console, et la voir, c'est jouir.
Son teint, qu'un voile ondule, offre le pur mélange
Des peuples de l'Europe et des peuples du Gange.
Le berger de l'Ida, par la fable vanté,
Eût placé dans ses mains le prix de la beauté.
Elma reçut le jour dans ces plaines fécondes,
Où de l'Artibonite on voit rouler les ondes;
Orpheline au berceau, d'un père malheureux
Elle n'a conservé qu'un souvenir affreux.
Il périt sous les coups d'une horde barbare;
D'une mère aujourd'hui le destin la sépare;
Elle ressent l'effet des maux qu'elle a soufferts,
Et croît comme une fleur au milieu des déserts.
Une invisible main la soutient et la guide,
Un glorieux espoir nourrit son cœur timide.
Hélas! ils sont venus les funestes moments;
Elma doit de l'amour connaître les tourments :

Encore un jour paisible, et son âme tremblante
Servira d'aliment à sa flamme brûlante.

Aux pieds d'un morne aride, à la voix des enfers,
Des flots tumultueux jaillissent dans les airs :
Mille tubes d'airain les compriment à peine;
En saphirs scintillants ils tombent sur l'arène;
Et, d'une blanche écume, entraînant les bouillons,
Ils vont désaltérer et nourrir les sillons.
Sous un ombrage épais, inaccessible asile,
Ils forment dans leur course un lac pur et tranquille,
Où les balancements des flexibles roseaux
Se peignent, incertains, sur le cristal des eaux.
Bientôt de Trianon, les jardins magnifiques (2)
Étalent leurs richesses et leurs sites magiques :
Un palais se dessine, et le luxe des arts
Des Français éblouis attire les regards.
Un temple est élevé, c'est celui du Mystère :
On y brûle l'encens qui fuma dans Cythère.
Un saint parvis l'entoure, et des bosquets sacrés
S'offrent silencieux aux mortels enivrés.

C'est là que chaque jour, épouse enorgueillie,
Pauline d'un époux flattait l'âme amollie :
Là, sur un lit de pourpre, aux plaisirs entraîné,
Leclerc à la mollesse était abandonné;
Un poison séducteur se glissait dans ses veines,
Et son bras glorieux portait de faibles chaînes.

Tel on a peint Renaud, flétrissant ses lauriers,
Dans un violent amour, indigne des guerriers.

Satan, qui des Français appelait la ruine,
Sous des traits empruntés apparut à Pauline.
La nuit, d'un voile épais déployant les lambeaux,
Couvrait d'un sombre azur l'asile des tombeaux;
Des cris lents et plaintifs attristaient la nature,
Et les flots étonnés suspendaient leur murmure.
C'était l'heure propice où le corps, affaibli,
Cherche dans le sommeil un bienfaisant oubli.
Tout dormait : les esprits, égarés par des songes,
S'abandonnaient en paix à de riants mensonges.
Pauline, en soupirant, avait fermé les yeux,
Et suspendu l'essor d'un cœur ambitieux;
Un enfant tout à coup se présente à sa vue;
Son sourire est touchant, sa parole ingénue;
Il porte dans les mains ses flèches, son carquois :
C'est l'amour, ce tyran des peuples et des rois.
Aveugle, il est conduit par l'amitié fidèle,
Et, d'un pas incertain, il hésite et chancelle.

Dans un tableau magique, il fait paraître aux yeux
Le spectacle enchanteur d'un concours glorieux :
Au trône d'Haïti Pauline est appelée;
Déjà de ses sujets la foule est assemblée;
Un héros, son époux, des grands environné,
La conduit à l'autel, par l'amour entraîné.

On invoque des Cieux la puissance suprême,
On place sur son front le sacré diadème;
Et la pourpre éclatante, unie à l'or rival,
A longs plis détachés couvre son sein royal.
Sous un dais fastueux, où, confondus ensemble,
Brillent mille saphirs qu'un même nœud rassemble,
Cent ministres des Cieux, l'encensoir à la main,
Rendent un saint hommage au pouvoir souverain.
Orné de franges d'or, le trône magnifique
S'élève, radieux, sous un large portique.
Pauline avec transport en monte les degrés,
S'assied et jette au loin ses regards enivrés :
Elle est reine! A sa voix, mille genoux fléchissent;
A ses moindres désirs les peuples obéissent.
Ineffable bonheur, inestimable prix
Qu'accorde la victoire à ses seuls favoris!

Le songe est dissipé, Pauline se réveille,
Aux acclamations elle prête l'oreille.
Tout se tait; et du jour la première clarté
Désabuse l'orgueil par un songe exalté.

Pauline a fui déjà sa couche solitaire,
Elle cherche un époux, son appui tutélaire;
Il dormait, et la gloire, honorant son repos,
De ses brillantes mains lui versait des pavots.
Pauline a pris sa place au lit de l'hyménée,
A la morne tristesse elle est abandonnée;

Ses regards, presque éteints, signalent ses douleurs,
Et le sein d'un époux a recueilli ses pleurs.
Il s'éveille, il tressaille, il sourit de tendresse;
Dans ses bras triomphants il l'attire, il la presse,
Et jure d'accomplir les vœux qu'elle a formés :
Amour, tyran des cœurs, à tes poisons fermés,
Des plus grands souvenirs effaçant la mémoire,
Tu flétris, en un jour, un long siècle de gloire.
Le sort est résolu : maître d'un vain effroi,
Leclerc va se parer du saint titre de roi.
Il a tout oublié, ses devoirs, ses promesses,
Il veut braver du Ciel les foudres vengeresses;
L'aveuglement l'entraîne, et, lassé d'obéir,
Il insulte au pays qu'il s'apprête à trahir.

Déjà tout est prévu : Toussaint doit disparaître
Du sol où sa valeur conquit les droits d'un maître.
Dans un lâche complot on peut l'envelopper;
Mais quel bras téméraire oserait le frapper?
Qu'il conserve ses jours, chargé d'indignes chaînes;
Qu'il aille au loin porter le fardeau de ses peines;
Qu'il paraisse en coupable aux rivages français;
Du destin rigoureux qu'il épuise les traits;
Qu'il dévore ses pleurs, que son âme flétrie
Perde à jamais l'espoir de revoir sa patrie.

Les ordres sont donnés : surpris dans son sommeil,
Toussaint se trouve esclave au moment du réveil (3).

O fureurs! ô regrets! ô nuit trop désastreuse!
Inutiles transports d'une âme généreuse;
Il n'est donc plus de foi, d'honneur chez les humains?
Quoi, le sort des Français reposait dans ses mains?
Il avait pardonné, quand il posa les armes!
D'un glorieux repos il savourait les charmes.
Étranger au pouvoir dont il fut enivré,
Du fardeau des grandeurs pour toujours délivré,
Il coulait doucement les restes de sa vie,
Et laissait sans vengeur sa patrie asservie.
Et c'est lui qu'on accuse et qu'on charge de fers?
Détestable forfait d'un cœur lâche et pervers!
Le héros malheureux qu'un sort funeste accable,
Oppose à ses rigueurs une âme inébranlable.
Il n'est plus cet asile où mille cris plaintifs
Vont demander un père aux vents inattentifs!
Un vaisseau dans le port le reçoit en silence,
Et, comme un trait léger, sur les ondes il s'élance.
Adieu, bords adorés; adieu, séjour de paix,
Fallait-il qu'un héros vous quittât pour jamais!
Quel réveil! Quels accents de fureur et de rage
Du guerrier malheureux troublent le toit sauvage?
D'une famille en pleurs entendez les sanglots!
Son désespoir affreux l'emporte sur les flots.
Elle monte un esquif, sa dernière espérance,
Et vogue en soupirant vers les rives de France (4).
Ces bords, muets témoins de longs gémissements,
Rendront-ils la victime à ses embrassements?

Le crime est accompli; le frein de l'esclavage
Des enfants de l'Afrique est l'odieux partage;
Destinés à nourrir ceux qu'ils ont combattus,
Sous un joug flétrissant leurs fronts sont abattus;
Leurs bras qu'armait le glaive, au milieu des batailles,
D'un sol toujours ingrat déchirent les entrailles,
Voués aux durs travaux, réprouvés et flétris,
Chargés d'un long opprobre et couverts de mépris,
Tel est l'indigne état où le destin les livre.
Aux jours de leur triomphe ils ne pourront survivre;
Dans la fuite, les uns ont mis leur sûreté;
Les autres, dans la mort, trouvent la liberté!

L'enfer se réjouit; un délire funeste
Lance contre les Noirs un sanglant manifeste.
La guerre se rallume, et ses feux dévorants
Menacent à la fois l'esclave et les tyrans.

C'était l'heure où du Ciel la justice suprême
Devait s'appesantir sur un chef anathème.
Éloa, suppliant, au pied du Roi des rois,
N'osait dans ses douleurs faire entendre sa voix.
Il priait vainement; la sentence éternelle
Retentissait déjà dans la sphère immortelle.
A l'ordre du Très-Haut, l'ange exterminateur,
De la voûte des Cieux mesurant la hauteur,
Au milieu des soleils qui dominent les mondes,
Dissipe au loin des airs les masses vagabondes.

Un glaive flamboyant s'agite dans ses mains,
Et ce glaive terrible est l'effroi des humains.
Il touche le rivage où le bruit de la foudre
Épouvante des cœurs que rien ne peut absoudre.
Le sang qu'on a versé réclame un autre sang;
La première rigueur atteint le premier rang.
Dieu veut, et ses décrets toujours impénétrables,
Alors qu'il a parlé, confondent les coupables.
L'ange exterminateur a fixé le séjour
Où soupire un héros, esclave de l'amour.
Invisible, il pénètre au fond du réduit sombre
Où la discrète nuit vient d'étendre son ombre;
Il a vu des époux les transports ravissants;
Il entend leurs soupirs, mêlés à leurs accents;
Ses regards attentifs contemplent la couronne
Où, sur l'or éclatant, le pur saphir rayonne.
Là sont les ornements, hochets de la grandeur,
Le glaive des combats nuirait à leur splendeur.
Où donc est ce guerrier que l'Europe révère,
Du grand Napoléon et l'émule et le frère?
Ce n'est plus qu'un mortel au vulgaire rendu,
Livrant aux passions son esprit éperdu;
C'est Achille pleurant sur le sein d'une femme,
C'est Thersite aux plaisirs abandonnant son âme.

Le glaive menaçant brille aux yeux du héros;
Il s'arrache, interdit, aux douceurs du repos.
Hélas! il n'en est plus auquel puisse prétendre

Celui qui de l'orgueil ne sut pas se défendre.
Sa mort est résolue, un mal contagieux
Va traîner dans la tombe un chef ambitieux.
Encore quelques jours, et Pauline éplorée,
Reverra son pays, seule et désespérée.
Coupable, elle doit vivre, en arrosant de pleurs
La cendre du héros objet de ses douleurs.

Le messager des Cieux a fui dans la carrière;
Des rayons du soleil il ternit la lumière;
Il répand dans les airs un souffle empoisonné,
Excite les fureurs de l'enfer déchaîné,
Voue au sombre trépas tous les fils de la France,
Et des fils d'Haïti prescrit la délivrance.
Il a dit; et déjà, d'un vol audacieux,
Touche au parvis sacré de la porte des Cieux.

Satan, fier de l'appui des hordes infernales,
Fait entendre à la Mort ces paroles fatales :

« Le moment est venu d'accomplir nos destins;
» Que l'enfer à ta voix seconde mes desseins!
» Je veux que les Français abandonnent leurs âmes
» Aux plus fougueux désirs, aux plus brûlantes flammes;
» Qu'un amour insensé s'empare de leurs cœurs;
» Que, subjugués, enfin, par des charmes vainqueurs,
» Chaque vierge à son tour par mes lois asservie,
» Mêle un poison funeste aux sources de la vie ».

A ces mots, que l'abîme entend avec transport,

Les fléaux de l'enfer, compagnons de la Mort,
S'élancent dans les airs, et, déployant leurs ailes,
Livrent de nobles cœurs à leurs flèches cruelles.
Les Français attendris cherchent la volupté :
Un charme irrésistible enchaîne leur fierté;
De la molle indolence ils adorent les charmes,
Et, perdus pour la gloire, ils rejettent les armes.
Au milieu des forêts, sur les mornes déserts,
A la vierge timide ils demandent des fers.
Heureux, toujours heureux, on les entend encore
Exprimer des désirs dont l'ardeur les dévore.
La terre est embellie, et le Ciel tout d'azur
A leurs yeux fascinés offre un soleil plus pur;
Les zéphirs délicats caressent le feuillage,
Les flots plus amoureux meurent sur le rivage.
Les gazons, qu'un vent frais effleure en murmurant,
S'offrent tout brillantés d'un cristal transparent,
Juste tribut des pleurs qu'a répandus l'aurore,
En tressant de ses mains la couronne de Flore;
Un air suave et doux ranime les désirs,
Et livre tous les sens à l'ardeur des plaisirs.

La jeune Elma, bientôt à ses devoirs ravie,
Par mille adorateurs se montra poursuivie.
Telle on a peint Armide, aux tentes de Bouillon,
D'un sentiment jaloux excitant l'aiguillon,
Et sans aimer encore, essayer ce langage
Qui, s'il n'est pas l'amour, en offre au moins l'image.

Cependant, égarée à l'ombre des forêts,
Elma, du noble Oscar a distingué les traits :
Il accordait son luth; sa voix douce et sonore
Saluait par des chants le retour de l'aurore.
D'un sentiment nouveau son cœur fut pénétré;
Tout son corps tressaillit, son teint fut altéré.
Depuis ce jour, hélas! s'ignorant elle-même,
Elle sait trop aimer, et ne sait pas qu'elle aime.
Dans ces moments de trouble, Oscar tombe à ses pieds;
Par un double serment leurs deux cœurs sont liés,
Et l'amour, préparant un trône de feuillage,
Couvrit ce couple heureux d'un modeste nuage.
Combien ils furent courts ces moments de bonheur,
Ces moments précieux où le pudique honneur
S'abandonne en tremblant à l'objet de sa flamme!
Plaisirs purs, plaisirs vrais, jouissances de l'âme,
Heureux qui vous connut pour la première fois!
Déjà, du jeune Oscar on n'entend plus la voix,
Et l'écho dans les airs, trahissant la décence,
Redit les derniers cris de la douce innocence.
Dormez, jeunes amants; dormez, jeunes époux!
Le moment qui s'écoule est déjà loin de vous.
Prolongez, Dieu puissant, leur sommeil si paisible :
Malheur à leur réveil, il doit être terrible!

Le temps vole et s'enfuit; de funestes douleurs
Aux Français amollis vont coûter bien des pleurs.
Un mal secret les ronge, un feu lent les consume,

Le nectar le plus doux se change en amertume;
La santé disparaît, le sommeil fuit leurs yeux;
C'est vainement, hélas! qu'ils implorent les Cieux.
Abattus sur leur couche, avec un œil d'envie,
Ils fixent d'un regard ces beaux jours de la vie,
Qu'embellissaient la gloire et de nobles loisirs.
Beaux jours du premier âge, heureux temps des plaisirs,
Êtes-vous donc perdus, perdus sans espérance?
Saint asile des arts, rivages de la France,
Entendez, entendez leurs regrets superflus,
Recevez leurs adieux, ils ne vous verront plus!

Leclerc succombe et meurt : sa perte inattendue
Des maux qu'il a causés découvre l'étendue.
Maudit de ses soldats, il descend au tombeau (5);
Le pouvoir est remis aux mains de Rochambeau.
Mais que peut la sagesse, alors qu'un Dieu terrible
A la clémence enfin se montre inaccessible?
Les enfants du désert, par un dernier effort,
Laissent leurs ennemis, seuls, en proie à la mort;
Et, traînant avec eux leurs vierges abusées,
Raniment, par degrés, leurs forces épuisées.
De la nature ainsi tempérant les fléaux,
Le Ciel offre un remède au plus affreux des maux (6).

Oscar espère en vain auprès de son amante;
Il cède aux feux brûlants que l'enfer alimente :
Il expire; et leurs bras, l'un dans l'autre enlacés,

Réunissent deux cœurs d'un même trait blessés.
Elma survit à peine à l'époux qu'elle adore:
Ainsi la fleur des champs tombe et se décolore.

Comme aux jours de l'hiver, un vent impétueux
Découronne le front des sapins onctueux;
Comme du moissonneur la faulx aventurière
Abat au jour naissant la gerbe nourricière;
Ainsi le temps cruel, redoublant sa fureur,
Fait d'une plage immense un théâtre d'horreur.
Ils meurent les Français, privés de funérailles,
Eux qu'épargna le glaive au milieu des batailles;
Ils meurent sans défense, et trahis par le sort,
Se plaignent de leur vie autant que de leur mort!

CHANT SIXIÈME

Toussaint, exilé de sa patrie, vogue douloureusement sur les ondes; il arrive en France, où sa famille l'a bientôt rejoint. — Seule et dernière entrevue qu'il a avec elle. — Le héros est conduit au château de Joux, où il est enseveli vivant par l'ordre de Bonaparte. — Il y rencontre le général Mallet. — L'amitié rapproche ces deux infortunés. — Mallet sollicite le récit des malheurs d'Haïti. — Toussaint souscrit à ce vœu. — Récit détaillé des événements politiques qui ont amené l'indépendance haïtienne. — Tableau de genre qui comprend tout l'espace écoulé depuis 1790 jusqu'à l'insurrection générale des Noirs.

CHANT SIXIÈME

EXILÉ pour toujours d'une plage homicide,
Entraîné sur les flots par un vaisseau rapide,
Toussaint, chargé de fers, dévorait ses douleurs;
Sur sa triste famille il répandait des pleurs;
Mais ce juste tribut offert à la nature
N'avait d'autres témoins que sa prison obscure.
Il avait vu le crime à ses bras triomphants
Arracher son épouse et ses faibles enfants [1];
Et, loin des soins pieux que le malheur réclame,
Sa vertu seule, hélas! fortifiait son âme.

Le temps avec lenteur précipitait son cours,
Et la longueur des nuits semblait grandir les jours :
La mer, la vaste mer, en naufrages fertile,
Roulait en paix les flots de son cristal mobile;
Les vents impétueux, par l'obstacle irrités,
Sous un sceptre d'airain se sentaient arrêtés;
Et le zéphir, lui seul, se jouant sur les ondes,

Agitait doucement les voiles vagabondes.
Bientôt au sein des airs éclatent mille cris;
La terre vient s'offrir aux matelots surpris :
Ce sont les bords français : soleil de la patrie,
Annonce la clémence et non la barbarie!
Soleil, que tes rayons, de leur douce chaleur,
Dans le cœur d'un héros raniment la valeur!
Hélas! il foule en vain ce glorieux rivage,
Où chacun de ses pas doit trouver un outrage.
C'en est fait; il a vu pour la dernière fois
Son épouse et ses fils trahis dans tous leurs droits (2).
Dans leurs sombres regards il a lu ses disgrâces,
Et jugé des effets par l'orgueil des menaces;
Il maîtrise ses sens, il détourne les yeux,
Fuit, et ses longs soupirs sont d'éternels adieux.

Un char inaccessible aux traits de la lumière,
Chargé de la victime, affronte la carrière;
Dans un sentier aride il roule avec effort:
Symbole du cercueil, ses flancs portent la mort.
L'espace est parcouru; près d'un rocher stérile (3),
L'essieu gémit trois fois et s'arrête immobile.
Là, de Napoléon les ordres solennels
Font inhumer vivant le plus grand des mortels.
Ce fut là que languit, couvert d'ignominie,
L'éloquent Mirabeau qu'illustra son génie (4);
C'est là qu'aujourd'hui même, un guerrier généreux,
Compte ses tristes jours par des tourments affreux :

Martyr de sa vertu, Mallet, pleurant sa gloire [5],
Y prépare en silence une page à l'histoire.

Du rocher sourcilleux, le sommet est gravi,
Les cachots sont ouverts : le héros asservi
Pénètre avec horreur dans ces sombres abîmes,
Où dort le souvenir des fureurs et des crimes.
Une clarté funèbre éclaire ces tombeaux,
Et le seul bruit des fers y trouble les échos.
Vaincu par le malheur, de son humide couche [6]
Toussaint sur ses bourreaux jette un regard farouche;
Et ses souris amers, mieux encor que sa voix,
Se montrent éloquents pour accuser les lois.
Ils ont fui ces pervers que le remords dévore :
Le héros resté seul reverra-t-il l'aurore?...
Tout se tait; du trépas la morne et sainte horreur
Glace jusqu'au silence, enfant de la terreur.
Juste Ciel! d'Haïti le héros magnanime
N'est-il donc à tes yeux qu'une obscure victime?
Et ta foudre repose, et le sceptre des lis
D'un soldat inhumain va devenir le prix [7]!

Présent du Roi des Cieux, la timide espérance
Des plus vives douleurs amortit la souffrance :
Toussaint dut l'éprouver; à son pouvoir vainqueur
Le temps, maître de l'homme, ouvrit bientôt son cœur.
Compagnon de ses fers, Mallet inconsolable,
Près d'un héros captif se croit moins misérable :

Des sombres profondeurs il put toucher le seuil,
Et sa voix généreuse en écarta le deuil.
Nobles infortunés, en confondant vos larmes,
De la sainte amitié goûtez du moins les charmes!

Les jours chargés d'ennuis fuyaient moins rigoureux;
Déjà la confiance, appui des malheureux,
Des doux épanchements bannissait la contrainte,
Et d'un lien sacré serrait la vive étreinte!

Une nuit que tous deux, avides de repos,
Du sommeil vainement attendaient les pavots,
Mallet, las d'accuser l'inconstante fortune,
Interrompit le cours d'une veille importune.
Il voulut qu'un héros, pour tromper ses douleurs,
Des peuples d'Haïti racontât les malheurs;
Il voulut, et soudain, d'une voix attendrie,
Toussaint redit les maux de sa triste patrie :

« Dieu puissant, Dieu vengeur, source de vérité!
» Imprime à mes accents une noble fierté;
» En disant nos malheurs, je dirai notre gloire :
» Ce double souvenir appartient à l'histoire.

» Je ne remonte point à ces jours désastreux
» Où l'Espagne asservit un peuple généreux;
» Où le fer d'une main et la flamme de l'autre,
» D'un funeste pouvoir Colomb se fit l'apôtre (8).

» J'aurais trop à gémir, et mon esprit troublé
» Jette un voile de deuil sur ce temps reculé.
» Je reviens à ces jours où la France orageuse
» Dissipa les vapeurs d'une nuit ténébreuse;
» S'élança vers la gloire et l'immortalité,
» Et sur de fiers tyrans conquit sa liberté (9).
» Comptés par l'Éternel, ces grands jours de clémence
» Préparaient d'Haïti la juste indépendance...

» Tout dormait sur ces bords où les feux du soleil
» Des mortels épuisés devancent le réveil,
» Quand des hauteurs des Cieux, franchissant la barrière,
» Apparut dans sa gloire un ange de lumière :
» Superbe, radieux, brillant de majesté,
» Balancé mollement dans des flots de clarté,
» Il a fui dans l'espace et touche au sol fertile
» Qu'arrose incessamment une larme inutile.
» Il a vu l'humble esclave, accablé de douleurs,
» Dans les bras du repos oublier ses malheurs;
» Il a vu ses tyrans, qu'empoisonnent les vices,
» Rêver dans leur sommeil de nouvelles délices;
» Et, jaloux d'accomplir les volontés du Ciel,
» Il emprunte la forme et les traits d'un mortel.
» Son front, d'un Africain porte le caractère,
» Son regard est altier, sa parole est austère;
» Il marche avec audace, et de son bras puissant
» Agite, dans les airs, un sceptre éblouissant.
« Compagnons, a-t-il dit, levez-vous, plus de chaînes!

» Bravez de vos tyrans les fureurs inhumaines;
» Ce guerrier généreux, si longtemps attendu,
» Par un secours divin, Ogé vous est rendu.
» Ogé, vous l'allez voir, armé par la vengeance,
» Hâter l'heureux moment de votre délivrance.
» Levez-vous, secondez un glorieux effort:
» Le vaisseau qui l'apporte est déjà dans le port ».

» Il dit, et disparaît comme un léger nuage
» Que dissipe, en grondant, la tempête sauvage.
» Ces mots ont retenti : les fidèles échos
» Arrachent la faiblesse aux douceurs du repos.
» Tout s'émeut à la fois; les enfants de l'Afrique
» Interprètent ensemble un songe prophétique;
» Un sentiment divin enflamme leurs esprits,
» L'espoir, l'espoir flatteur remplit leurs cœurs aigris.
» Ils s'assemblent en foule, et, par des cris de joie,
» Appellent le secours que le Ciel leur envoie.

» Cependant, caressé par les vents et les flots,
» Voguait l'esquif léger que montait le héros (10).
» Ogé, le cœur en proie à la douce espérance,
» Venait d'abandonner les rives de la France;
» Il avait entendu ce cri de liberté
» Par un peuple orgueilleux mille fois répété (11).
» Témoin de ses transports, de son noble délire,
» Du plus saint des devoirs il avait pu s'instruire,
» Et, fier de sa vertu, fort de ses grands desseins,
» A l'esclavage en pleurs Ogé tendait les mains!

» Il aperçoit déjà le sol de sa patrie,
» Lieux où des préjugés règne la barbarie;
» Lieux où la force est tout, où les lois sans vigueur
» Entretiennent le vice en sa molle langueur;
» Lieux où l'homme endurci, par son orgueil coupable,
» Dans l'homme, enfant de Dieu, méconnaît son semblable;
» Et juge, à la couleur qui décore son front,
» Qu'il est né pour la honte et l'éternel affront.

» Ogé sent tressaillir sa jeune âme ulcérée.
» On l'a vu saluer une terre sacrée,
» Sourire aux feux du jour, fléaux de ses climats,
» Et dévorer le sol qu'il presse de ses pas.
» Le sang européen se mêlait dans ses veines
« Au sang plus chaleureux des races africaines;
» Ses yeux étincelants annonçaient la fierté,
» Ses traits marquaient la force et l'intrépidité.
» Le signe aux trois couleurs, immortelle conquête,
» En nœuds rivaux unis, rayonnait sur sa tête;
» Il portait dans ses mains la table de ces lois,
» Où l'homme, après mille ans, a retrouvé ses droits (12):
» Tel paraissait Ogé, dans ces jours de la vie,
» Où, par de vains désirs, notre âme est asservie.

» Il s'avance, et bientôt un peuple infortuné
» A suivre tous ses vœux se montre résigné;
» On l'entoure, on le presse, et chacun lui défère
» Les titres révérés de vengeur et de père.

» Des rangs tumultueux Ogé perce les flots,
» Il agite son glaive et s'exprime en ces mots :

« Trop généreux amis, déplorables victimes,
» Ce jour verra briser des fers illégitimes;
» Vos tyrans ont pâli, l'Éternel a parlé,
» D'un odieux pouvoir l'astuce est dévoilé.
» On a vu, trop longtemps, le crime et l'imposture
» Outrager à la fois le Ciel et la nature :
» Le moment est venu d'apprendre à l'Univers
» Qu'il est quelques vertus au fond de vos déserts.
» Quel droit autorisa vos oppresseurs avides,
» Quand, pour prix de leur or, de leurs vœux homicides,
» Comme de vils troupeaux l'un à l'autre enchaînés,
» Sur ces bords inconnus vous fûtes entraînés?
» Quel pouvoir, tout divin, leur soumit vos ancêtres?
» Quels glorieux combats les ont rendus vos maîtres?
» D'où provient cet orgueil qui, trompant leurs esprits,
» Les porte à vous charger du poids de leurs mépris?
» Doivent-ils plus que vous à la bonté divine?
» Tous les faibles mortels ont la même origine :
» Tous sont assujettis à d'immuables lois,
» Et s'ils ont des devoirs ils ont aussi des droits!
» Souffrirez-vous encor cette lente agonie
» Qu'impose à vos enfants l'affreuse tyrannie?
» Couchés sur des lits d'or, vos lâches oppresseurs
» Des fruits de votre amour se font les ravisseurs;
» Et souvent de l'hymen, souillant le sanctuaire,

» Offrent au désespoir la honte pour salaire.
» Liberté! liberté! que ces mots, désormais,
» Réveillent le courage endormi dans la paix.
» Est-il quelque lien qui nous unisse encore
» A ces usurpateurs que la haine dévore?
» Qu'ils abdiquent l'empire et portent loin de nous
» Leurs vices, leurs trésors et leur orgueil jaloux!
» S'ils osaient opposer la force à la justice,
» Au Dieu de la nature offrons un sacrifice;
» De nos affronts soufferts vengeons l'iniquité,
» La mort sera le prix de leur témérité ».

» Il se tait à ces mots, et la foule attendrie
» Sent brûler dans son cœur l'amour de la patrie.
» Des peuples d'Haïti l'étendard est levé,
» De l'affranchissement le jour est arrivé;
» Mille cris répétés sur les mornes sauvages,
» Font retentir l'écho muet sur ces rivages;
» L'instrument du travail en glaive transformé,
» Brille aux mains du vieillard pour son pays armé.
» Les femmes, les enfants, dans leurs transports sublimes,
» Du fond de leurs tombeaux évoquent les victimes;
» Tout rappelle à la fois un sanglant souvenir;
» Tout parle de forfaits, tout invite à punir.
» Les rangs sont disposés; soumis à la sagesse,
» Ogé déjà, sans doute, a connu leur faiblesse;
» Mais il est des instants que la guerre a comptés,
» Des instants de triomphe ou de calamités;

332957B

» Heureux qui sait juger de ces instants propices,
» Et du sort ennemi pressentir les caprices!

» Du souverain pouvoir les agents fastueux [13],
» Qui, d'un sage monarque avaient trompé les vœux,
» Au fond de leurs palais, où languissait leur zèle,
» De la rébellion apprenaient la nouvelle :
» A leurs ordres soumis, quelques lâches Français [14],
» Rebut de la patrie et vieillis dans la paix,
» Appelés pour soumettre un vil troupeau d'esclaves,
» Se montrèrent armés d'odieuses entraves;
» Et, dans leur fol espoir, osèrent insulter
» Ceux que pour avilir il eût fallu dompter.

» A leur tête marchait, le cœur plein d'assurance,
» Un descendant des preux que révéra la France :
» Indigne rejeton dégradé dans les cours,
» La volupté funeste avait usé ses jours;
» Enorgueilli d'un nom dont il souillait la gloire,
» D'Hespel insolemment comptait sur la victoire [15].

» Le trajet est franchi, le signal est donné,
» L'étincelle pétille et le bronze a tonné.
» Dans les rangs ennemis, alors des cris de rage
» Du sang qui va couler sont le triste présage.
» Avec précaution Ogé s'est avancé,
» Et dès le premier choc d'Hespel est repoussé.
» Ses soldats fugitifs abandonnent leurs armes;

» Ils tombent, et leurs yeux versent d'indignes larmes;
» Le triomphe est aux Noirs; les vainqueurs, à la fois,
» De la douce pitié méconnaissent la voix;
» Le Dieu de la vengeance excitant leur furie,
» Des bourreaux inhumains vante la barbarie.
» Le sol est tout couvert de membres dispersés,
» Aux mains des assaillants les traits sont émoussés.
» L'audacieux d'Hespel, précipitant sa fuite,
» Livre ses compagnons à la mort qu'il évite;
» Et seul, pâle, tremblant, en proie à ses mépris,
» Va conter sa défaite à ses rivaux surpris.

» De la nuit, cependant, les ombres épaissies
» Rendent un calme heureux aux âmes radoucies,
» Et d'un voile de deuil couvrent d'affreux exploits;
» L'humanité déjà reprend ses justes droits.
» Du magnanime Ogé la parole entendue,
» Dans le vague des airs ne sera plus perdue.
» Il ordonne, et soudain des feux sont allumés;
» On accorde la vie aux vaincus désarmés,
» Et, retranchés bientôt sous un morne sauvage,
» Les vainqueurs épuisés, loin des champs du carnage,
» En attendant le jour et les feux du soleil,
» Sur un sol ombragé goûtent un doux sommeil.

» Ils dorment, et l'effroi se répand dans les villes :
» Le monstre instigateur des discordes civiles,
» Une torche à la main, appelle les combats;
» Le Meurtre, tout couvert des voiles du trépas,

» Paraît dans le conseil, où sa jalouse rage
» Aux Colons interdits adresse ce langage :

» Quoi! nous sommes vaincus, et vous délibérez
» De la mère patrie, enfants dénaturés?
» Vous cédez à la crainte en ces jours déplorables?
» Vous semblez applaudir à des fureurs coupables?
» Quoi! de vils Africains, à vos ordres soumis,
» Ont pu tourner vers vous leurs glaives ennemis?
» Et l'airain, dans les airs, annonçant la vengeance,
» N'a pas dans tous les cœurs étouffé l'indulgence?
» Qu'attendez-vous, enfin? cessez de vains discours,
» Et que le désespoir vous devienne un secours.
» Armez-vous, armons-nous, il en est temps encore;
» Soyons prêts à marcher au retour de l'aurore.
» Qu'un indigne guerrier soit banni de vos rangs;
» Confions nos destins à des chefs différents :
» Qu'une garde civique, à la hâte formée,
» Soit pour les factieux une imposante armée ».

» Il dit, et les esprits entraînés à la fois,
» Dans un même dessein s'unissent à sa voix.
» L'airain sonne et mugit; divinité sanglante,
» Bellone se découvre à la foule tremblante;
» Le cupide intérêt, exaltant la tiédeur,
» Fait briller sur les fronts une nouvelle ardeur :
» Des ordres absolus, fruit de la vigilance,
» Dans son lit fastueux vont troubler l'indolence;

» Et l'effroi dans les airs, dardant ses aiguillons,
» Sur les plaines du Cap compte cent bataillons.

» Azémar doit guider cette troupe docile (16),
» Azémar, consultant une prudence utile,
» Appelle autour de lui l'élite des guerriers (17),
» Dont la mâle vertu présage des lauriers;
» On marche avec transport, et des cris d'allégresse
» Des esprits ténébreux manifestent l'ivresse.

» A cette heure, invoquant l'arbitre des combats,
» Ogé, pressé de vaincre, haranguait ses soldats;
» Il excitait en eux cette fierté farouche
» Qui rend l'être insensible à tout ce qui le touche,
» Et l'élève au-dessus des plus nobles héros.
» Tout à coup de la guerre il a vu les signaux.
» Dans l'espace des airs, l'oriflamme élancée (18)
» D'un antique pouvoir retrace la pensée;
» Et son aspect réveille au cœur des Africains
» L'odieux souvenir de leurs affreux destins.
» Leurs glaives sont levés, le carnage commence,
» Et des cris de douleur succèdent au silence.
» Trois fois d'un choc terrible, enchaînant les efforts,
» Ogé, suivi des siens, venge d'illustres morts;
» A ce premier succès son courage intrépide,
» Et de gloire et d'honneur se montre plus avide;
» Il s'élance au milieu de ses fiers ennemis,
» Il y cherche la gloire, et ses coups affermis

» Abattent ces Colons dont la rage cruelle
» Appesantit sur l'homme une main criminelle (19).
» Comme un lion féroce, au carnage exercé,
» Au milieu d'un troupeau par l'effroi dispersé,
» Avec un noble orgueil foule la chair meurtrie
» Du pâtre audacieux qui brava sa furie;
» Tel le héros, armé d'un généreux courroux,
» Veut marquer ce grand jour par de terribles coups.

» Les Français interdits, jaloux de la victoire,
» Raniment leur courage et volent à la gloire.
» Le Fanatisme impie, une croix à la main,
» A revêtu les traits du pontife romain;
» Il s'avance, et sa voix proférant le blasphème,
» Sur la race africaine a lancé l'anathème.
» Le sol est ébranlé, l'abîme est entr'ouvert,
» A l'ordre de Satan, les suppôts de l'enfer
» Obscurcissent les cieux, et dans la nue errante
» Promènent en grondant la flamme dévorante.
» Tous les cœurs sont glacés, pâles et confondus;
» Du malheureux Ogé, les soldats éperdus
» S'expliquent un présage à leur gloire funeste,
» Et cèdent sans murmure à la haine céleste.
» Tout fuit, tout se disperse, et, pour sauver ses jours,
» Chacun de sa vitesse emprunte le secours.

» Abandonné des siens, en ce moment terrible,
» A ses propres périls Ogé reste insensible;

» Il voudrait seul combattre un superbe vainqueur :
» Le sombre désespoir se glisse dans son cœur.
» Fuyons, dit-il, fuyons, puisque mon Dieu m'accable,
» Et cédons aux décrets de ce maître immuable!
» Il fuit, et dans sa course il dévore ses pleurs...
» A ses yeux de l'Espagne ont brillé les couleurs (20).
» De ses fiers ennemis évitant la poursuite,
» Ogé, du sol français va franchir la limite :
» Aux guerriers castillans il livre ses destins.

» Azémar, d'un Dieu juste adorant les desseins,
» Reconnaît qu'à lui seul il a dû la victoire,
» Et refuse à son cœur les plaisirs de la gloire.
» Cet exemple est suivi par les soldats français,
» Jaloux de s'illustrer par de nobles succès;
» Mais l'orgueil des Colons par des cris se signale;
» On lit dans leurs regards une fierté brutale;
» Ils contemplent, ravis, ce sol où les mourants
» Sollicitent en vain les soins de leurs tyrans.
» Ils foulent à leurs pieds ces victimes humaines
» Qui portèrent longtemps d'avilissantes chaînes;
» Et, dans l'affreux transport qu'ils ne peuvent céler,
» Ils regrettent le sang qu'ils n'ont pu voir couler.

» Les peuples de l'Europe à leurs chefs infidèles,
» Vainqueurs sont des héros, vaincus sont des rebelles :
» Tel fut aussi le sort des compagnons d'Ogé.
» Un tribunal de sang, de formes dégagé,

» Par un arrêt de mort punit leur fière audace [21].
» Les Colons, cependant, d'Ogé cherchaient la trace.
» Ils apprirent bientôt, qu'échappant à leurs coups,
» Du fond d'un noble asile il bravait leurs courroux;
» Ce fut alors qu'au gré de leur impatience
» L'Espagnol du malheur trahit la confiance [22].

» Sous les coups du destin le héros abattu,
» Raffermit sa grande âme et garde sa vertu;
» Ses regards généreux ont porté l'épouvante
» Au cœur des Castillans à la foi décevante;
» Et sa voix attestant le Dieu de l'Univers,
» Pour prix d'un tel forfait leur présage des fers [23].
» Il est parti; déjà ses fougueux satellites
» Des lieux qui l'ont vu naître ont passé les limites.
» Déjà dans le conseil des juges prévenus,
» Comptant sur des aveux, par la force obtenus,
» Ordonnent les apprêts de l'horrible torture [24].
» Les bourreaux accourus, outrageant la nature,
» Saisissent la victime, et de longues douleurs
» Même à ses yeux flétris n'arrachent point de pleurs.
» Quels funèbres accents ont frappé mon oreille!
» La terre s'en émeut et la foudre sommeille!
» Quels signes précurseurs m'annoncent le trépas?
» Contre un sang généreux quel monstre arme son bras?
» Dieux! sauvez le héros que des vœux implacables
» Ont poussé dans l'abîme ouvert aux seuls coupables!
» Tout est sourd à ma voix, le Ciel inattentif,

» En proie à ses tyrans livre un guerrier captif;
» Toute espérance est vaine, un arrêt sanguinaire
» Accorde à la vertu l'échafaud pour salaire.
» Quel funeste avenir! hélas! couvert de deuil,
» Le temps inexorable a marqué son cercueil!
» Comme un fier étalon frappé dans la carrière
» Tombe, soupire et meurt le front dans la poussière:
» Ainsi meurt un héros dont la postérité
» Consacrera les droits à l'immortalité (25)!
» L'airain retentissant sonne sa dernière heure;
» Ses aïeux ont frémi dans leur sombre demeure:
» C'en est fait, et déjà les Cieux lui sont ouverts;
» Déjà son âme assiste aux célestes concerts.

» Des Colons inhumains l'espérance est comblée;
» Déjà se réunit leur farouche assemblée (26);
» Volmade la préside, et sa coupable voix (27)
» Y prêche l'anarchie et le mépris des lois.
« Soyons libres, dit-il; assez longtemps la France
» De ses nobles enfants a trahi l'espérance.
» Qu'étions-nous à ses yeux? des sujets, des vassaux;
» Affranchis de ses fers, montrons-nous ses rivaux!
» L'exemple est près de nous; de la fière Amérique
» Imitons, s'il se peut, l'élan patriotique;
» Soyons les fondateurs d'un état souverain,
» Abjurons un pouvoir qu'on sollicite en vain (28)!
» A la face des Cieux et de l'Europe entière,
» De notre indépendance élevons la bannière!

» Que ces fiers gouverneurs, subalternes tyrans,
» D'une cour dégradée aillent grossir les rangs:
» De la France, Haïti ne fut point la conquête;
» Trop longtemps devant elle elle a courbé la tête.
» Pour des maîtres ingrats épuisant nos trésors,
» Ils ont tout envahi, sans compter nos efforts.
» C'en est assez! formons une ligue puissante,
» Soumettons à nos lois la foule obéissante;
» De l'esclave timide enchaînons le courroux,
» Comprimons la fureur du sang-mêlé jaloux;
» Qu'ils rampent en sujets: ainsi le Ciel l'ordonne,
» Lui seul juge des biens ou des maux qu'il nous donne».

» Il cesse de parler: un murmure flatteur
» Applaudit aux accents du fougueux orateur.
» L'orgueil sur tous les fronts éclate avec ivresse:
» La basse obscurité prétend à la noblesse;
» Quelques hommes pervers, pour leurs crimes flétris,
» De titres de grandeurs nouvellement épris,
» Veulent l'heureux retour de ces droits sacriléges,
» Des règnes féodaux, odieux priviléges.
» Ils ont dit à la France: « Il est temps d'oublier
» Les vœux et les serments qui durent nous lier;
» Mieux instruits de nos droits, un éclatant divorce
» Nous soustrait, pour toujours, au règne de la force.
» Ils ont dit à l'esclave, à l'homme de couleur:
» Le pouvoir est pour nous le prix de la valeur;
» C'est à vous d'obéir, le Ciel nous fit vos maîtres,

» Du sceau de sa colère il flétrit vos ancêtres,
» Et votre malheur même a trop longtemps prouvé
» Que le sang de l'Afrique est un sang réprouvé ».
» Ils ont dit; et soudain les éclats du tonnerre
» Sur ses vieux fondements ont ébranlé la terre.
» L'Enfer en a mugi dans ses antres profonds;
» Satan, le fier Satan a compté ses affronts;
» Et, jaloux d'exciter un horrible incendie,
» Donne un nouvel essor à sa rage attiédie:
» Il appelle Astaroth, archange foudroyé,
» Inexorable Dieu du Jalafe effrayé:

« J'ai compté sur tes soins, dit le roi de l'abîme,
» Viens unir ton courroux au courroux qui m'anime;
» Accomplis, dès ce jour, mes ordres solennels,
» Sur le sol d'Haïti relève mes autels.
» Là, vivent accablés du poids de leurs misères,
» Des mortels généreux, méconnus de leurs frères;
» Quelques-uns arrachés au sein de leurs déserts,
» Offrent leurs vœux encore au maître que tu sers.
» Quelques autres séduits, au nom du Dieu suprême,
» Furent régénérés par les eaux du baptême;
» Mais, lassés d'un long joug, leurs cœurs audacieux
» S'indignent de leurs fers en accusant les Cieux.
» Entraîne sur tes pas la discorde inhumaine,
» Le désespoir, la mort, la vengeance et la haine.
» Du sanglant despotisme emprunte les faisceaux,
» Et de l'intolérance allume les flambeaux ».

» Il se tait; et sa voix retentit dans l'espace.
» Dans les yeux d'Astaroth on voit briller l'audace.
» Une torche à la main, poussant des cris affreux,
» Comme l'oiseau rapide il fend l'air ténébreux.
» Il fuit environné d'innombrables cohortes,
» Et déjà de l'abîme il a franchi les portes.

» Son œil, en mesurant l'immensité des mers,
» A fixé le soleil, flambeau de l'univers.
» Son éclat, du passé lui rappelle les charmes,
» Et sa triste paupière a versé quelques larmes.
» Heureux temps où du Ciel, orgueilleux favori,
» Du pain de vérité, par la grâce nourri,
» D'une touchante voix il offrait des hommages
» Au Moteur Tout-Puissant qui domine les âges!
» Ce temps n'est plus, hélas! un arrêt mérité
» Le condamne à gémir pendant l'éternité.

» Mais l'aspect d'Haïti lui rend toute sa rage;
» Il foule avec transport ce fortuné rivage
» Où la guerre civile, aiguisant ses poignards,
» Va d'un sang généreux rougir ses étendards.

» Dans les flancs d'un nuage, Astaroth invisible,
» A fixé de Grégor le toit simple et paisible (29);
» Grégor, fils d'un héros sur le trône élevé,
» Grégor, par un forfait à l'Afrique enlevé,
» A promis à ses dieux de briser ses entraves.
» Le plus fier, le plus noble entre tous les esclaves,

» Son aspect leur impose, et, toujours ses projets
» Dans ses égaux soumis ont trouvé des sujets.

» Grégor versait des pleurs quand l'esprit des ténèbres
» Fit retentir les airs de ses accents funèbres :
« Fils d'Iolof, dit-il, lève un front abattu (30);
» Où donc est ton courage, où donc est ta vertu ? »
» Il a dit; et cédant au plus fougueux délire,
» Grégor, de la raison ne connaît plus l'empire.
» Le glaive est dans ses mains, la rage est dans ses yeux :
» Tel le tigre au combat s'élance furieux;
» Tout s'empresse à sa voix : l'Enfer, d'intelligence,
» Grave dans tous les cœurs l'espoir de la vengeance.
» Les enfants de l'Afrique, à leurs chaînes rendus,
» Au-devant de Grégor se portent éperdus;
» Ils s'enflamment l'un l'autre, et leur âme ravie
» Préfère un beau trépas à leur indigne vie.

» Grégor avec orgueil sourit à ses soldats,
» Et vers le morne rouge il dirige leurs pas :
» Là, des dieux infernaux implorant l'assistance,
» Il veut de la fortune enchaîner l'inconstance.
» Le sommet est gravi, le gazon desséché
» Par de pieuses mains à la terre arraché,
» Éclaire de ses feux l'autel du sacrifice;
» Un noir bélier soustrait à la dure avarice,
» Par un glaive sacré voit déchirer son flanc,
» Et tombe sur l'autel qu'il couvre de son sang.

» Une colombe, alors, aux ailes étendues,
» Sur l'autel tout fumant s'abat du haut des nues.
» Elle expire et présage aux plus impétueux
» Que les dieux de l'Afrique ont exaucé leurs vœux.
» Sur un brasier ardent la victime est placée,
» Sa chair s'offre en hostie à la foule empressée;
» Et les pâles lueurs de l'astre de la nuit,
» Par degrés inégaux marquent le temps qui fuit;
» Dans le vague des airs, une voix éclatante,
» De l'Obis imposteur remplit l'affreuse attente (31).
» Astaroth, balancé sur un trône de feux,
» Paraît comme un éclair sous un ciel nébuleux;
» Il va parler; déjà la faiblesse craintive
» Prête à ses fiers accents une oreille attentive :
» Nobles enfants de l'homme, à vos dieux protecteurs
» Vous apportez enfin l'hommage de vos cœurs!
» Du dieu de vos tyrans, vous abjurez l'empire,
» Et vous fuyez son temple où le vice respire.
» De ces dignes efforts vous recevrez le prix :
» Vos maîtres à leur tour subiront vos mépris.
» L'Enfer marche avec vous, l'Enfer a mis sa gloire
» A préparer pour vous la plus noble victoire.
» Quand vous fûtes ingrats, Satan, juste toujours,
» Au plus dur esclavage abandonna vos jours.
» Dégagés maintenant des liens du baptême,
» Contre vos oppresseurs il lance l'anathème.
» Vous vaincrez; pour garant, j'engage ici ma foi :
» Vous conduire au triomphe est ma plus chère loi. »

» Il dit; et saluant l'horizon qu'il colore,
» Fait place au char d'azur de la naissante aurore.

» Au signal attendu, l'écho retentissant
» Jusqu'aux murs de Saint-Marc porte un cri menaçant (32);
» Grégor, suivi des siens, se répand dans la plaine :
» Ainsi fond l'aigle altier sur la sanglante arène.
» On se porte à la fois sur des points différents;
» Et ces toits fastueux qu'habitaient les tyrans
» Sont tous abandonnés à la fureur des flammes :
» Un sentiment d'effroi remplit toutes les âmes.
» Les Noirs veulent du sang; et leurs glaives rivaux
» Vont se plonger ensemble au cœur de leurs bourreaux (33):
» Tels au fond des déserts de la zone torride,
» Deux lions affamés roulant un œil humide,
» Sur un pâtre abattu se jettent hâletants,
» Et foulent de ses chairs les lambeaux palpitants ».

CHANT SEPTIÈME

Continuation du récit. — Tableau de genre qui comprend l'espace de temps écoulé depuis 1794 jusqu'au mois de Février 1802. — Développements du caractère de Mallet. — Ses motifs de haine contre Napoléon. — Ses projets de vengeance. — Mort de Toussaint.

CHANT SEPTIÈME

LA Discorde funeste, en sa marche enhardie,
» Sur le sol d'Haïti promène l'incendie;
» Le carnage et le deuil s'étendent à la fois
» Sur les autels sacrés, sur le temple des lois.
» La vengeance est partout, partout un cri féroce
» A la triste faiblesse annonce un crime atroce.
» Loin des yeux maternels, la vierge tout en pleurs
» Succombe défaillante et cède à ses douleurs.
» Cette fière beauté dont la rougeur modeste,
» De la rose entr'ouverte offre l'éclat céleste;
» Cette épouse d'un jour, dont le teint ravissant
» Dispute sa blancheur au lis éblouissant;
» Déplorables objets d'une brutale joie,
» D'un farouche Africain vont devenir la proie.
» Ici, la mère en deuil, pleurant son premier-né,
» Veut racheter les jours d'un père infortuné;
» Là, de faibles enfants, par des larmes amères,

» Veulent fléchir l'orgueil des bourreaux de leurs mères.
» Tous les cœurs sont fermés à la douce amitié;
» Entre un maître et l'esclave il n'est point de pitié :
» L'un abusa de tout aux jours de sa puissance,
» L'autre en abuse aussi dans ses jours de vengeance.
» En ce moment terrible un vieillard malheureux,
» Prêt à subir la mort, au Ciel portait ses vœux.
» D'un barbare soldat, le bras inexorable,
» Pour déchirer ses flancs levait un fer coupable.

» Un cri se fait entendre : « Arrêtez, arrêtez,
» Et ménagez des jours par vos chefs respectés! »
» A ces mots, interdit, le soldat considère
» L'audacieux guerrier qui retient sa colère;
» C'était Grégor; ses yeux, où se peint la douleur,
» D'une larme touchante honorent le malheur.

» Levez-vous, a-t-il dit, je vous donne la vie,
» Et venge ainsi sur vous ma liberté ravie! »
» Le vieillard, confondu, jette un œil effrayé
» Sur un libérateur par le Ciel envoyé.
» O prodige! A ces traits, qu'ennoblit la clémence,
» Il reconnaît celui dont il trahit l'enfance,
» Le généreux Grégor, que des bras criminels
» Ravirent autrefois à ses champs paternels.
» Il presse ses genoux : le héros le relève,
» Arrache la victime à la fureur du glaive,
» Se perd dans la mêlée et poursuit ses exploits (1).

» Sur de vains préjugés établissant leurs droits,
» Les Colons, en secret, mais avec diligence,
» Dans les remparts du Cap préparaient leur vengeance.
» Une rage cruelle égarant leurs esprits,
» Créait mille héros dans les rangs des proscrits.
» Des hommes de couleur ils accusaient l'audace,
» Et leur bouche à l'injure ajoutait la menace.
» Leur mort est résolue : au nom d'un Dieu de paix,
» L'orgueil intolérant se prépare aux forfaits.
» On s'arme, on attend l'heure où la terre épuisée,
» De la nuit libérale aspire la rosée,
» Pour ouvrir dans son sein un immense tombeau.
» Déjà l'astre du jour retirait son flambeau,
» Le nautonnier déjà sentait fraîchir ses voiles,
» Le Ciel aux champs d'azur se parsemait d'étoiles,
» Et les corps fatigués, faibles et languissants,
» Appelaient du sommeil les charmes tout puissants,
» Alors que de l'airain les sons lents et sinistres
» De l'affreuse Discorde armèrent les ministres.
» Bientôt un cri féroce éclate dans les airs;
» Une horde homicide en ses desseins pervers,
» Jure de massacrer la vieillesse et l'enfance :
» Chacun chargé du glaive en ce moment s'élance.
» L'asile que les lois couvraient de leur appui,
» Que la faiblesse habite et que la crainte a fui,
» S'ouvre aux cris menaçants de ces lâches Thersites,
» Qui du crime toujours se font les satellites.
» Le vieillard de ses flancs écarte un fer cruel,

» L'épouse avec l'époux reçoit le coup mortel.
» Près d'un père expirant, les vierges défaillantes,
» Au fer des assassins s'abandonnent tremblantes.
» Tout périt, tout succombe, et le sceau du malheur
» Pour marquer la victime a cherché la couleur.
» Une voix formidable excitant au carnage,
» Des bourreaux épuisés vient redoubler la rage.
» Frappez, frappez, dit-elle, il en est temps encor;
» A vos justes fureurs donnez un libre essor;
» Votre intérêt l'ordonne; exterminez la race
» Qui du coupable Ogé suit la funeste trace;
» Que le sol d'Haïti n'offre plus à vos yeux
» Ces mélanges impurs qui font outrage aux Cieux! »

» A ces mots, les Colons encouragés au crime,
» Cèdent avec transport au feu qui les anime;
» Chacun porte aux mourants des coups mieux affermis,
» Et livre aux flots amers leurs membres ennemis.

» Bientôt à l'Orient une pâle lumière
» Annonce du soleil l'active avant-courrière.
» D'une écharpe de pourpre embrassant l'horizon,
» Elle étend sur la terre un mobile rayon,
» Et découvre aux regards un spectacle funeste
» De l'horrible vengeance éclatant manifeste.
» Les bourreaux, l'œil hagard, les cheveux hérissés,
» Jettent avec effroi leurs glaives émoussés.
» Les mains teintes de sang, dans les flots d'une eau pure

» C'est en vain que du crime ils lavent la souillure;
» Dans tous les traits s'empreint la sauvage fureur,
» Et leur aspect sinistre inspire la terreur.
» Le deuïl sur la nature étend son voile sombre,
» Immobile d'effroi la nuit garde son ombre;
» L'oiseau ne chante plus, les échos sont muets,
» Et le vent qui murmure exprime des regrets.
» Mais déjà dans les airs, par sa rage animée,
» D'une aile infatigable a fui la renommée;
» Vers le camp de Grégor elle a porté ses pas,
» Et des Européens redit les attentats.

» Aussi prompt pour agir que prompt à se résoudre,
» Le héros dans ses mains a balancé la foudre;
» Son front majestueux prend d'un juge irrité
» L'aspect grave, imposant et plein d'austérité.
» C'en est fait, a-t-il dit, plus de paix, plus de trêve;
» Il faut vaincre ou mourir, telle est la loi du glaive.
» Nos tyrans ont vécu; marchons, et que ces bords
» Soient libres désormais pour prix de nos efforts.
» Ce sol, il est à nous, fécondé par nos larmes;
» Qu'il soit à nous aussi par la force des armes.
» Compagnons, à la gloire abandonnez vos cœurs,
» Vos Dieux vous ont promis la palme des vainqueurs. »
» Il se tait et sourit à la foule opprimée;
» Déjà brille en ses mains une torche enflammée.
» Il marche avec audace, et, d'un morne coup d'œil,
» Annonce la vengeance et présage le deuil.

» Les habitants du Cap, du haut de leurs murailles,
» N'ont attendu qu'un jour, le jour des représailles;
» Mille feux dans les airs s'élancent à la fois;
» Le crime en a pâli, la faiblesse est sans voix;
» La cendre en tourbillon vole au sein de la nue,
» La flamme dévorante embrase l'étendue;
» La terreur est au comble, et l'affreux désespoir
» Succède au fond des cœurs à l'orgueil du pouvoir.
» Entendez-vous les cris des vieillards et des femmes;
» Voyez-vous ces enfants engloutis par les flammes,
» Dans ce temple en débris, ces juges consumés,
» Ces ministres du Ciel tombant inanimés?
» Juste retour du sort! Ceux dont l'aveugle haine
» Méconnut tous les droits de la nature humaine;
» Ceux qui des préjugés, esclaves malheureux,
» Soumirent leur semblable à leur joug rigoureux;
» Ceux qui donnaient des lois à la terre asservie,
» Perdent dans les tourments une coupable vie.

» Que sont-ils devenus ces prestiges flatteurs,
» Ces titres mendiés, ces trésors corrupteurs,
» Ces plaisirs délicats, ces brillantes demeures,
» Où les vices oisifs marquaient le cours des heures?
» C'en est fait, à la terre adressant leurs adieux,
» Renonçant pour toujours à la clarté des cieux,
» Dans l'abîme funeste ouvert à l'anathème,
» Ils vont justifier la vengeance suprême.

» Le Cap n'existe plus!... Par les vents agités,

» Des nuages de feu dans l'air sont emportés;
» Ce n'est plus qu'un volcan, dont la lave brûlante
» S'échappe avec effort et fuit étincelante;
» C'est l'Hékla vomissant la foudre et les éclairs [2],
» L'Etna dont la fureur trouble le sein des mers [3],
» Le Vésuve insultant à la reine des villes [4],
» Et le noir Stromboli, fléau des Deux-Siciles [5].

» La place où fut le Cap n'offrait plus aux regards
» Que des débris fumants et des tombeaux épars,
» Lorsqu'un vaisseau, parti des rives de la France,
» Conduisit sur ces bords la douce Tolérance.
» Choisis par les États, Santhonax et Polvrel [6]
» Y venaient proclamer cet acte solennel
» Qui, de leurs droits ravis dotant les fiers esclaves,
» Les rendait citoyens et brisait leurs entraves.

» Il était tard, hélas! Ce bienfait généreux
» Aurait dû prévenir et non combler des vœux.
» Des Colons cependant les larmes mensongères
» Imploraient les secours des bandes étrangères.

» Au sein de l'Océan, sous un ciel nuageux,
» Indocile à ses rois, vit un peuple ombrageux;
» Superbe, enorgueilli de sa gloire passée,
» De subjuguer la terre il nourrit la pensée :
» Le trident de Neptune est placé dans ses mains,
» Et des mondes nouveaux il cherche les chemins.
» Devant ses léopards, les deux Indes fléchissent;

» A ses nombreux vaisseaux les deux mers obéissent;
» Tout cède à sa fortune et paraît souhaiter
» Le joug avilissant qu'il daigne présenter.

» Dans son île amassés, les trésors de la terre
» Enflent d'un vain orgueil l'opulente Angleterre.
» Sa politique habile, armant les passions,
» Sème en tous lieux la ruse et les divisions.
» Fière des attentats qu'enfantent ses richesses,
» Elle sait avec art prodiguer les largesses;
» Mais, du sang de son peuple, avare avec excès,
» Elle allume la guerre, et, seule, vit en paix.

» Des Colons de Saint-Marc la haine astucieuse (7)
» A recherché l'appui de cette île orgueilleuse.
» Sur un vaisseau rapide ils ont franchi les mers.
» Parjures à la France, ils vont briguer des fers;
» Aux mains de l'étranger, leur aveugle furie
» Va livrer sans rougir le sol de la patrie!
» Secondés par les vents, leurs farouches regards
» De Londres fastueuse ont fixé les remparts.
» Admis dans le conseil qu'un vœu cupide enflamme,
» Darfour de ses noirceurs a dévoilé la trame (8).

» A cette heure, l'Europe unissant ses efforts,
» A la France agitée avait fermé ses ports.
» Les rois s'étaient ligués pour confondre l'audace
» D'un peuple qui de Rome osait suivre la trace;

» Et l'affreuse Discorde, agitant ses flambeaux,
» En cent combats divers moissonnait des héros.

» Un traité solennel accorde à l'Angleterre
» Le privilége affreux d'ensanglanter la terre.
» Les Colons de Saint-Marc, par le crime éblouis,
» Aux vainqueurs du Misaure ont vendu leur pays (9).
» Vassaux respectueux, abjurant toute honte,
» Ils s'attachent au char où la vengeance monte,
» Et des vaisseaux nombreux, hérissés de soldats,
» Sur les bords d'Haïti vont chercher les combats.

» Les fers sont préparés : déjà des mains cruelles
» Inventent pour les Noirs des tortures nouvelles.
» La haine impatiente, en accusant les flots,
» Excite en frémissant l'ardeur des matelots.
» Des regards inquiets cherchent au loin la plage
» Où l'orgueil s'engraissa des pleurs de l'esclavage;
» Et d'horribles serments, dans les airs proférés,
» Expriment des Colons les vœux dénaturés.

» Un point brillant paraît : la terre blanchissante
» Oppose un roc stérile à la vague impuissante :
» C'est Haïti; déjà la noire trahison
» Dans les États du Nord a versé son poison.
» Au Môle, à la Grande-Anse, aux murs de Jérémie (10)
» On voit dans l'Angleterre une puissance amie,
» Et dans ses fiers soldats, jaloux dominateurs,

» Des guerriers généreux et des libérateurs.
» Ils ont foulé la plage, où des cris d'allégresse
» Se mêlent aux accents d'une farouche ivresse.
» Matkland, faible guerrier, par les ans abattu (11),
» Dont une cour impie amollit la vertu,
» Mais qui, vieilli dans l'art de farder son visage,
» Aux regards abusés offrait les traits d'un sage,
» Des Anglais ombrageux guidait les bataillons;
» Sur le sol d'Haïti flottent ses pavillons.
» Déjà d'un prince altier proclamant la puissance,
» Il soumet tous les cœurs à son obéissance;
» Et, d'un fier conquérant s'arrogeant tous les droits,
» Remplace par ses vœux la sainteté des lois.
» Le voile est déchiré : tel est le sort des traîtres,
» Ils cherchent des vengeurs et rencontrent des maîtres.
» Déçus dans leur espoir, les Colons furieux
» Sentent bientôt le poids d'un joug impérieux;
» Ils connaissent déjà l'énormité du crime
» Qui, sous leurs pas tremblants, ouvre un immense abîme;
» La noire politique enchaîne leurs efforts,
» Et leur âme s'éveille à de cuisants remords.

» Matkland, en ses desseins toujours impénétrable,
» Veut affranchir son cœur d'un doute qui l'accable,
» Et des Colons soumis trompant les intérêts,
» Interroger des Noirs les sentiments secrets.
» Il a choisi Dobson; Dobson dont la bassesse (12)
» A toutes les noirceurs se prête avec adresse.

» Caché sous des habits au malheur empruntés,
» Il a fui Jérémie à pas précipités;
» Il va chercher au loin, à la faveur de l'ombre,
» Les destructeurs du Cap dont s'est grossi le nombre.

» Dobson gravit longtemps des mornes sourcilleux;
» Il franchit des ravins les torrents périlleux.
» Tantôt du haut des airs la lune étincelante
» Lui verse en doux rayons sa clarté vacillante;
» Tantôt un ver propice au front éblouissant,
» A ses regards craintifs montre un sentier glissant.
» Bientôt l'onde rapide arrêtant son courage,
» Sur l'écorce fragile il tente un court passage:
» La liane flexible, attachée aux deux bords,
» Du noir torrent qui roule amortit les efforts;
» Le torrent est franchi: le jour déjà rayonne,
» Et du soleil au loin resplendit la couronne.
» Dobson a vu Grégor au milieu des guerriers,
» Dont le front généreux est couvert de lauriers.
» Il s'approche et soudain :

« Ton intérêt m'amène.
» Contre mon roi, Grégor, abjure toute haine.
» Des bords de la Tamise appelés en ces lieux,
» Nous portons au malheur des secours glorieux.
» Garde-toi de penser qu'à ses serments fidèle,
» Mon roi, des fiers Colons épouse la querelle:
» Il connaît leur fureur et leur manque de foi;
» Ses mépris sont pour eux, son estime est pour toi.

» Apprends tous les périls qui menacent vos têtes:
» La France vainement consacre vos conquêtes.
» Repentante aujourd'hui, rendue aux préjugés,
» Elle reprend des droits par le fer dégagés;
» La voix de la raison, la voix de la justice
» Ont dû céder aux cris de l'infâme avarice.
» Le sang européen, seul libre en ces climats,
» Doit vous soumettre encor à ses noirs attentats.
» Tel est l'arrêt cruel que la France hautaine
» Fait peser à la fois sur la race africaine.
» D'un trafic odieux revendiquant le cours,
» Elle a fixé le prix qu'elle attache à vos jours.
» Aux murs du Port-au-Prince, assemblés par le crime,
» Les Colons de leurs maux ont pu sonder l'abîme.
» Santhonax les seconde, et, transfuge éhonté,
» Apôtre renégat, proscrit la liberté.
» L'Angleterre a frémi, jalouse de sa gloire,
» Et de vos longs malheurs conservant la mémoire,
» Elle offre de s'unir pour venger vos affronts;
» Acceptés par Grégor, ses secours seront prompts.
» Quatre mille guerriers que la valeur commande,
» Pour voler aux combats vont suivre sa demande. »
» Il se tait à ces mots, et son œil scrutateur,
» D'un perfide langage attend le prix flatteur.

» Grégor, trop généreux, trop grand, trop magnanime,
» Pour ne voir en Dobson que l'artisan d'un crime,
» Recueille ses esprits, et répond :

« Si ton roi,
» D'être juste toujours s'est fait la douce loi;
» Si d'un vaste pouvoir il n'est dépositaire
» Que pour servir en roi la cause populaire,
» Anglais, je te rends grâce, et sans plus discourir,
» J'accepte le secours que tu daignes m'offrir.
» Mais qu'attends-tu de nous? Parle sans défiance;
» Vois quels sont nos trésors : le fer, la patience,
» Un orgueil indompté qui se change en fureur,
» Au souvenir cruel d'une longue terreur.
» Voilà quels sont nos biens, telles sont nos richesses,
» Ton roi ne peut ainsi compter sur nos largesses;
» Notre reconnaissance est le seul prix, hélas!
» Que nous puissions offrir à qui ne nous hait pas. »

« L'envoyé de Matkland, à ce noble langage,
» Sent palpiter son cœur et rougir son visage;
» Il triomphe en secret d'un remords imprévu,
» Et sur son front le trouble est à peine entrevu.
« Connais mon roi, dit-il; son âme généreuse
» Sert de l'humanité la cause glorieuse;
» Il ne veut rien de vous; mais, en brisant vos fers,
» Il veut bien mériter du Dieu de l'univers;
» Des oppresseurs de l'homme il veut purger la terre,
» Et par ce grand triomphe illustrer l'Angleterre. »

» Il parlait, et l'Enfer, secondant ses desseins,
» Portait la confiance au cœur des Africains.

» Signe de la Concorde, au fils d'Énoc jurée,
» L'arc-en-ciel déploya son écharpe azurée,
» Et de mille couleurs nuançant l'horizon,
» Éclipsa du soleil le mobile rayon.
» Dans les airs étonnés, une odeur d'ambroisie,
» Rappela les parfums de la brûlante Asie.
» La nature, empruntant ses plus riches attraits,
» Offrit aux yeux ravis de magiques portraits.
» Le ruisseau murmura sur la rive ombragée,
» La fleur s'épanouit d'un doux ciel protégée,
» Sous les mangles touffus, les gazons verdoyants
» Livrèrent aux zéphyrs leurs festons ondoyants;
» Un séduisant espoir remplit toutes les âmes;
» Tout d'un transport divin sentit les douces flammes.

» Matkland a triomphé : les Noirs irrésolus,
» Abusés par Dobson, ne délibèrent plus;
» Ils sont armés; déjà leur phalange guerrière,
» Des dangers glorieux voit s'ouvrir la carrière.

» Au fond de son palais, Santhonax retiré,
» Aux plus nobles efforts se montre préparé;
» Il sait que des Anglais la barbare furie
» Fixe d'un œil jaloux le sol de la patrie.
» Il sait que d'Haïti, convoitant les trésors,
» Leurs vaisseaux orgueilleux ont envahi les ports.
» Républicain ardent, son âme se refuse
» A croire à la bassesse, à soupçonner la ruse,

» Et, plein de confiance, attend ses ennemis.
» A son ordre absolu Desfourneaux est soumis.
» Ce guerrier dans les camps, honorant son courage,
» De toutes les vertus a fait l'apprentissage;
» Il commande aux soldats, dont la mâle fierté
» Brave la tyrannie et sert la liberté.
» Peu nombreux, mais toujours fidèles à la gloire,
» Aux murs du Port-au-Prince ils cherchent la victoire.
» Là, vivent rassemblés les Colons fugitifs,
» Là, pleurent des vieillards sur leurs trésors captifs;
» Là, des veuves en deuil et des vierges timides
» Ont fui des Africains les armes homicides;
» Là, bientôt, des combats le signal redouté,
» Va d'un jour d'espérance obscurcir la clarté.

» Matkland a tout prévu; sa politique atroce
» Se dévoile aux regards par un souris féroce;
» Il a pressé sa marche, et son orgueil jaloux,
» Du crime qu'il médite a préparé les coups.
» Sur le bras de Grégor sa haine se repose,
» Et des jours des Colons en secret il dispose.
» Sous des dehors trompeurs déguisant ses desseins,
» Des soldats valeureux il fait des assassins.

» A la voix de Grégor, mille Noirs pleins d'audace,
» Ennemis suppliants, pénètrent dans la place.
» Repentants et soumis, ils confessent des torts
» Qu'ils brûlent d'expier par de nobles efforts.

» Santhonax, abusé, sourit à leur vaillance,
» Desfourneaux, moins facile, accroît sa surveillance.
» Mais que peut le pasteur, par ses cris impuissants,
» Lorsqu'au sein du bercail sont les loups ravissants?

» Un moment a suffi, pendant la nuit profonde,
» Pour armer mille bras que le meurtre seconde.
» Le tumulte s'accroît : de moments en moments
» L'air retentit au loin d'affreux gémissements.
» Livrée au doux sommeil, l'opulente faiblesse,
» Comptant sur l'avenir, sourit à la mollesse:
» Elle rêvait des jours de gloire et de splendeur;
» L'ambition funeste enflammait son ardeur.
» La tombe s'ouvre, hélas! et tout meurt avec elle,
» L'âme seule survit, seule elle est immortelle:
» Dans l'espace des temps, au séjour des esprits,
» Et des biens et des maux elle reçoit le prix.
» Des feux sont allumés; la flamme pétillante
» S'élance au sein des airs et roule étincelante:
» C'est un signal de mort trop longtemps attendu,
» Sur le front des vieillards le fer est suspendu.
» La pitié dans les cœurs n'a plus d'accès possible,
» Tout succombe aux efforts de la haine inflexible.
» Grégor, suivi des siens, a franchi les remparts;
» Sur le lieu du carnage il fixe ses regards.
» Il appelle Matkland qui, sûr de sa conquête,
» Au-delà des glacis en ce moment s'arrête;
» Il blasphème et s'écrie : « Anglais! que faites-vous?

» De nos fiers oppresseurs osez braver les coups!
» Le moment est venu de prouver aux deux mondes
» Que vous savez combattre ailleurs que sur les ondes. »
» Il a dit, et les vents, touchés de son courroux,
» Font redire aux échos: « Anglais! que faites-vous? »
» Desfourneaux éperdu rassemble ses cohortes;
» Santhonax du palais a fait ouvrir les portes:
» Tous deux armés du glaive, enflamment les soldats,
» Et cherchent à leur tête un glorieux trépas.
» Tous deux ils sont trahis; les Noirs d'intelligence
» Sur des corps expirants proclament la vengeance.
» Le sang européen ruisselle à gros bouillons;
» Déjà des vétérans ont fui les bataillons.
» Les enfants du désert, qu'un feu sacré dévore,
» Ont frappé les tyrans et menacent encore.
» Les vainqueurs de Jemmape, interdits et muets,
» Vont chercher un refuge au milieu des forêts.
» Le grand nombre y périt: accessible à la honte,
» Il cède au désespoir que Santhonax surmonte.

» Il n'est plus d'ennemis; les Noirs victorieux
» Terminent par des chants un combat glorieux;
» Mais, pendant qu'au plaisir leur âme s'abandonne,
» Matkland de leurs lauriers vient ravir la couronne.
» Il s'avance en vainqueur, et ses fiers étendards,
» D'une cité déserte attristent les remparts.
» Bientôt de ses soldats, le zèle opiniâtre,
» De la guerre civile occupe le théâtre,

» Et, sans aucun danger pour les siens et pour lui,
» Il subjugue les Noirs qui furent son appui.
» Grégor en expirant a déposé les armes [13];
» Ses compagnons trahis ont dévoré leurs larmes.
» Le sombre désespoir remplit des cœurs blessés;
» Mais, malheur aux félons qui les ont offensés!
» Ils doivent tous, hélas! payer d'un sang coupable,
» De leur premier revers la honte ineffaçable.
» Le moment n'est pas loin; une secrète horreur,
» Après un temps de calme, éclate avec fureur.
» Ainsi grossit la foudre au-dessus de nos têtes;
» Ainsi la vaste mer se prépare aux tempêtes.

» La liberté pleurait sur un sol ravagé!
» L'astucieux Matkland, dans le crime engagé,
» Aux peuples d'Haïti prêchait la servitude.
» Étranger à la gloire, étranger à l'étude,
» A cette heure inconnu de mes frères proscrits,
» J'osais d'un noble espoir enflammer mes esprits;
» J'osais penser qu'un bras endurci sous des chaînes,
» Pouvait prêter sa force aux bandes africaines.
» Raynal avait prédit que, jaloux de ses droits,
» Un Jalafe orgueilleux ferait trembler les rois.
» Un sentiment secret, à cette heure suprême,
» Sembla dire à mon cœur: ce héros, c'est toi-même.
» Je parus dans les rangs des esclaves trahis;
» Je leur parlai des maux soufferts pour leur pays;
» Je ranimai la rage éteinte dans leurs âmes;

» De l'amour des combats je rallumai les flammes.
» Par de justes égards honorant mes rivaux,
» Je marchai sans orgueil sous les mêmes drapeaux.
» Je voulais obéir; un héros jeune encore,
» Espoir de l'avenir, mais grand dès son aurore,
» Rigaud, dont chaque jour signala les exploits,
» Rigaud du rang suprême abdiqua tous les droits;
» Et, par un noble effort d'une vertu si pure,
» Étouffa de l'orgueil jusqu'au moindre murmure.
» Rassemblés à sa voix, Dessalines, Faubert (14),
» Christophe, Pétion, Boyer, Villate, Aubert,
» Me nommèrent leur chef. Les âmes bien placées
» S'élèvent au-dessus des vulgaires pensées (15)!
» Ce jour me vit grandir, et mes vœux les plus chers
» Briguèrent les périls à ma grande âme offerts.
» Mon esprit médita sur les causes funestes
» Qui, d'un peuple abattu, dispersèrent les restes.
» J'aperçus le danger de nos divisions,
» Je fis taire la haine avec les factions;
» Je donnai le signal, et semant les alarmes,
» Pour venger nos affronts, chacun courut aux armes.

» Bientôt le sol désert où je portais mes pas,
» S'offrit à mes regards hérissé de soldats:
» Tous, pressés de combattre, et de vengeance avides,
» Agitaient dans les airs leurs glaives homicides,
» Et de gloire et de sang se montraient enivrés.
» Dirai-je les combats que nous avons livrés,

» Nos efforts généreux, nos revers, nos fatigues,
» Des perfides Colons les complots et les brigues?
» Parlerai-je du sang que nous avons versé,
» De ce sang odieux par nos fils encensé?
» Ah! plutôt célébrons des exploits mémorables;
» Gravons des noms fameux sur d'immortelles tables.
» Comme un vaste incendie excité par les vents,
» Comme un fleuve grossi roule ses flots mouvants,
» Comme au plus haut des airs le tonnerre qui gronde,
» Sur ces vieux fondements fait chanceler le monde,
» Ainsi mes compagnons, rivaux toujours amis,
» Portèrent le trépas dans les rangs ennemis.
» Là, triomphe aux Platons le bras de Dessalines (16),
» Ici, combat Moïse avec mille héroïnes;
» Dans les plaines du Sud, Rigaud fixant le sort (17),
» Enchaîne la victoire et commande à la mort.
» Aux remparts de Jacmel, Boyer s'immortalise (18),
» Christophe a dispersé les soldats de Soubise (19);
» Plus loin, c'est Pétion, l'émule de Vauban,
» Qui, de tous nos succès, fut l'heureux artisan.
» Son coup d'œil est certain; sa longue expérience
» De lire au fond des cœurs lui donna la science.

» O jours trois fois heureux, témoins de nos hauts faits!
» J'ai vu fuir, dispersés, les bataillons anglais;
» J'ai vu pâlir d'effroi ces hordes insulaires,
» Ces soldats avilis par d'indignes salaires;
» J'ai vu les Noirs vainqueurs, assis sur des tombeaux,

» Rendre grâce à la guerre en contemplant ses maux.
» C'en est fait, des Colons la race furibonde
» Ne souille plus déjà le sol du Nouveau-Monde:
» L'Anglais sur ses vaisseaux a reçu leurs débris,
» Et l'un l'autre en fuyant emportent nos mépris.

» La France ambitieuse, en ces moments d'ivresse,
» Partageait des Colons la haine vengeresse.
» Elle voyait en nous de coupables sujets,
» Et sous de faux dehors déguisait ses projets.
» Hédouville parut au sein de nos phalanges (20);
» Sa main prodigua l'or, sa bouche les louanges;
» Il marchait précédé d'un cortége nombreux
» Et suivi d'un essaim de guerriers valeureux.
» Dans leurs rangs s'élevait, plein d'un noble courage,
» Roche, encor tout brillant des grâces du jeune âge (21).
» Le pur sang de l'Afrique, où l'orgueil est empreint,
» Coulait avec sa vie et colorait son teint.
» Sous des climats brûlants si le Ciel le fit naître,
» D'une vierge d'Europe il avait reçu l'être,
» Et la blancheur des lis au front de la valeur
» Du bronze originaire altérait la couleur.
» Entraîné, jeune encore, aux rives de la France,
» Il rechercha l'étude avec persévérance,
» Et son cœur généreux ne connut de plaisirs
» Que ceux dont la sagesse avouait les désirs.
» Maintenant à la gloire, à ses devoirs docile,
» Roche a joint sa fortune à celle d'Hédouville.

» Il touche avec transport ces rivages sacrés,
» Il presse dans ses bras les Noirs régénérés;
» Il sourit à leurs vœux, et, plaignant leurs misères,
» Les appelle en pleurant du tendre nom de frères.
» J'en atteste le Ciel! si les Français vainqueurs,
» A ce pieux exemple avaient ouvert leurs cœurs,
» La France pour toujours retrouvait sa conquête.
» Mais déjà leurs fureurs annonçaient la tempête;
» Des agents maladroits, sous mes yeux clairvoyants,
» Enseignaient la révolte aux Noirs imprévoyants;
» On osait soupçonner ma foi qu'on a trahie :
» Ma voix dans les cités n'était plus obéie;
» De nos divisions recommençant le cours,
» L'affreuse défiance empoisonnait mes jours.
» Un feu séditieux exerçait ses ravages;
» La terreur enchaînait les plus nobles courages.
» Tout offrait à mes yeux un abîme entr'ouvert;
» Ma voix se fit entendre aux enfants du désert.
» Je levai l'étendard, et la guerre funeste
» Des Français orgueilleux anéantit le reste.
» Hédouville, vaincu par mes constants efforts,
» Sans lauriers et sans gloire abandonna nos ports;
» Roche suivit ses pas; maître encor de lui-même,
» Il interdit la plainte à sa douleur extrême,
» Et, plein du sentiment d'une mâle vertu,
» Consola dans sa fuite Hédouville abattu.
» Roche, ami de nos cœurs, en quittant nos rivages,
» Des enfants d'Haïti recueille les hommages!

» Trop généreux guerrier que réclamaient nos rangs,
» Tu chérissais les Noirs et servais leurs tyrans.

» Haïti respira libre de ses entraves :
» Un peuple généreux ne compta plus d'esclaves.
» Je lui donnai des lois. Sauveur de mon pays,
» Le droit de commander m'était sans doute acquis.
» Je régnai, non en roi, mais comme règne un père :
» Tous mes concitoyens goûtaient un sort prospère.
» Déjà la fière Europe apprenait que nos bras
» Pouvaient à la fois vaincre et fonder des états.
» Le Ciel voulut alors trahir mon espérance :
» J'ai vu flétrir ma gloire et suis captif en France... »
Il se tut à ces mots, et ses mains sur son front,
D'un destin rigoureux semblaient cacher l'affront.

Toussaint ne parlait plus; mais sa voix fugitive
Retentissait encor sous la voûte plaintive;
Mallet avec transport saisit les nobles mains
D'un héros comme lui séparé des humains :
« Trop malheureux guerrier, dit-il, un Dieu propice
» De vos persécuteurs confondra l'injustice.
» J'ai connu le tyran qui vous donne des fers;
» Je ressens tous les maux que vous avez soufferts.
» Si de ma liberté je recouvre l'usage,
» Des serments que j'ai faits ma haine me dégage;
» Et ce lâche oppresseur, sous mes coups accablé,
» Vengera par sa mort l'Univers ébranlé (22).

Affaiblissement progressif de l'armée européenne en Haïti. — Cruautés que les Français exercent contre les Noirs. — Rochambeau a réclamé des secours. — Départ de Pauline et de Jérôme. — Fureur concentrée de Napoléon. — Situation politique de la France. — Envoi de nouvelles bandes en Haïti. — Leur débarquement. — Nouveaux combats. — Pétion, Dessalines, Christophe, Rigaud et Boyer font des prodiges de valeur. — Succès des armes françaises. — Apparition nocturne de l'ombre de Toussaint. — Récit qu'il fait à Pétion des grands événements qui doivent suivre. — Il annonce que la famine et la peste vont se réunir pour anéantir tout ce qui reste de Français en Haïti. — Il prédit l'usurpation et la mort de Dessalines. — L'usurpation et la mort de Christophe. — L'avénement successif de Pétion et de Boyer à la présidence de la République haïtienne. — La réunion successive de la partie du Nord à l'Ouest et au Sud, et de la partie de l'Est aux trois autres parties. — Il prédit enfin la chute et la mort de Napoléon. — La restauration de la maison de Bourbon au trône de France. — La reconnaissance prochaine de la République d'Haïti. — Réveil de Pétion. — Justification de plusieurs des promesses qui lui ont été faites. — La peste se déclare. — Les Français succombent. — Les vaisseaux de l'Angleterre apparaissent sur les rivages d'Haïti. — La paix d'Amiens a été rompue. — Les Français, pressés dans leur dernier refuge, sont réduits à capituler. — Ainsi les Noirs sont libres. — Ainsi aucun ennemi ne souille plus leurs bords. — La Constitution établie par Toussaint reprend son empire. — Conclusion. — Hymne à la liberté.

CHANT HUITIÈME

LE malheur rend cruel en aigrissant nos âmes,
Des plus douces vertus il amortit les flammes;
De la haine funeste il aiguise les traits,
Et par le désespoir pousse l'homme aux forfaits.
Ainsi dans Haïti, s'exerçant au blasphème,
Les Français outrageaient la justice suprême;
Et, dans ces courts moments où leurs maux suspendus
Rendaient à la raison leurs esprits éperdus,
On les voyait en proie à leur rage cruelle,
Porter sur l'innocence une main criminelle;
Dévouer à la mort des vieillards désarmés,
Et livrer des enfants aux dogues affamés.
Ces animaux cruels, ces monstres sanguinaires,
De Pizare autrefois jaloux auxiliaires,
Conservés dans Cuba par de barbares mains,
Se montraient altérés du sang des Africains[1].

Dans ce siècle funeste où la triste faiblesse,
Des flots de sa sueur nourrissait la mollesse,

L'esclave fugitif qui, pour briser ses fers,
Allait s'ensevelir dans les mornes déserts,
Et rentrait ainsi libre au sein de la nature,
S'était soustrait en vain à la honte, à l'injure.
Guidés par un instinct que rien ne peut trahir,
Mille chiens dévorants, empressés d'obéir,
Signalaient aux Colons son rapide passage,
Et, déchiré, tremblant, l'exposaient à leur rage.
Maintenant reproduit, cet exemple odieux,
Épouvante la terre et fait gémir les cieux :
Les familles en pleurs ont fui leurs toits paisibles,
Elles cherchent au loin des lieux inaccessibles.
Au centre des forêts, monuments éternels,
Restés vierges encore aux traces des mortels,
Elles vont implorer la vengeance céleste.
Bientôt par mille cris une meute funeste
Annonce les bourreaux à leur proie acharnés;
C'est en vain qu'en leurs bras pressant leurs premiers nés,
Les mères à genoux et se traînant dans l'ombre,
Dans les flancs d'un rocher cherchent un jour plus sombre;
C'est en vain qu'échappés au fer de leurs tyrans,
Les vieillards affaiblis ont franchi les torrents;
C'est en vain que la vierge à la honte arrachée,
Sous les yeux paternels vit modeste et cachée.
L'heure a sonné, la mort a prescrit leurs tourments;
Déjà l'air retentit d'odieux hurlements :
Les monstres déchaînés que la soif brûle et presse,
L'un l'autre avec orgueil excitent leur vitesse.

Leur regard peint la haine et la férocité;
On les voit s'élancer avec agilité,
Gravir les monts déserts, ouvrir le sein des ondes,
Précipiter leurs pas dans les forêts profondes,
Parcourir leurs détours à tous les yeux cachés,
Et franchir sans effort les ravins desséchés.
Leur langue est pantelante, et leur bouche empourprée
Semble porter la mort assise à son entrée.
Hélas! malgré les cris, les soupirs, les douleurs,
Ils se sont abreuvés et de sang et de pleurs!
Quels horribles débris! quels ossements funèbres
M'apparaissent sanglants au milieu des ténèbres!
Ces restes palpitants, ces membres dispersés,
Ont jeté la terreur dans mes esprits glacés!
Mortels audacieux, répondez : à quels titres
Entre l'homme et la brute étiez-vous donc arbitres?
Muse, qu'un saint courroux se montre dans mes vers:
Honte éternelle au crime, anathème aux pervers[2]!

Rochambeau, qu'animait un reste d'espérance,
Réclamait à hauts cris les secours de la France.
Pauline avec Jérôme avaient fui des climats
Où languissaient encor quelques faibles soldats :
Tous deux voguaient sur l'onde, et des pompes humaines
Sous le ciel de l'Europe allaient briguer les chaînes.

A cette heure, occupé des soins de sa grandeur,
D'un héros magnanime affectant la candeur,

Napoléon, trahi, dissimulait sa rage:
L'Europe était en paix, mais un peuple sauvage,
Pour qui, toujours, la guerre eut des charmes flatteurs,
Répandait dans les cours ses poisons corrupteurs.
Il excitait les rois à venger leur injure,
Et donnait sans pudeur l'exemple du parjure[3].
De sauver Haïti, Napoléon jaloux,
D'une guerre infaillible a pressenti les coups;
Il fait passer les mers à ces bandes guerrières
Qui, de la liberté trahissant les bannières,
Ne servaient plus qu'un maître en servant leur pays[4].
Les nautonniers déjà par les vents obéis
Ont fixé le rivage où la mort les appelle.
Dans leurs regards déjà l'espérance étincelle:
Ils abordent en foule, ils marchent triomphants,
Et de la France en vain appellent les enfants.
Quel effroyable aspect, quel ténébreux silence!
Ainsi des vieux guerriers s'endort la vigilance.
La vérité bientôt se montre à leurs regards:
Des bataillons français les saints débris épars,
Aux cuisantes douleurs abandonnés en proie,
Sur leurs fronts abattus laissent lire leur joie.
Ce ne sont plus, hélas! ces généreux transports,
Cette fougueuse ivresse et ces brillants accords
Qui précédaient les jours marqués par la victoire;
C'est un dernier adieu qui s'adresse à la gloire.

Fier d'un secours puissant, Rochambeau s'est promis

De subjuguer enfin un reste d'ennemis.
Il perd le souvenir de sa longue disgrâce;
Sa voix dans tous les rangs a réveillé l'audace;
Il a séduit des cœurs qu'il brûlait d'entraîner,
La foudre se balance et l'airain va tonner.

Dessaline a compté les voiles blanchissantes
Qui souillent d'Haïti les rives gémissantes;
Il s'entoure des chefs dont les conseils prudents,
Peuvent seuls tempérer ses désirs trop ardents.
Christophe et Pétion courent d'eux-mêmes aux armes,
Rigaud dans Léogane a semé les alarmes;
Boyer marche enhardi par ses nobles succès,
Le premier il a vu les bataillons français;
Le premier il s'élance au milieu du carnage,
Et bientôt la victoire illustre son courage (5).
Tel un jeune lion nourri dans les dangers,
Dédaigne des plaisirs à la gloire étrangers,
Et maître du désert, au pâtre qui l'offense
Par des coups redoublés fait sentir sa puissance.
Moïse inconsolable, invoquant le trépas,
Au sein de la mêlée avait porté ses pas :
Comme un tigre en fureur il renverse, il déchire,
Il boit le sang humain avec l'air qu'il aspire.
Ses cheveux hérissés se dressent sur son front.
Ses funestes pensers retracent son affront;
Le nom de Tellésile est sorti de sa bouche;
Il roule en frémissant un œil sombre et farouche,

De son coursier superbe il a pressé les flancs,
Et menace les jours des chefs les plus vaillants :
De son glaive terrible il a frappé Debelle;
Le fer porte, bondit et le casque étincelle.
Hélas! à cet aspect mille guerriers jaloux,
L'étendent à leurs pieds percé de mille coups :
Moïse ne vit plus! O sort digne d'envie!
Il a trouvé la mort en illustrant sa vie.

Dans les rangs des Français, Lacroix et Desfourneaux
Poursuivaient, aux Platons, les soldats de Clerveaux :
De mourants et de morts, victimes de la guerre,
Le bronze fulminant couvrait déjà la terre.
Christophe était vaincu : pour la première fois,
Au milieu des combats il demeure sans voix;
Dessaline et Rigaud, armés d'un saint courage,
Contre Jablonowski combattaient avec rage.
Le sang des Polonais avait rougi leurs mains,
La mort avait conduit leurs glaives inhumains,
Et mille cris, déjà, proclamaient la victoire.
Rochambeau se présente, et fidèle à la gloire,
Guide ses bataillons dans les rangs ennemis.
O Noirs! ils sont perdus ces lauriers tant promis;
Une sombre terreur de votre âme s'empare,
Recevrez-vous les fers que l'orgueil vous prépare?
Le jour allait finir, le couchant brillanté
Jetait à peine encore une faible clarté,
Alors que des Français la cohorte aguerrie,

En suspendant ses coups connut la barbarie.
Le sol ensanglanté n'offrait, de toutes parts,
Que des corps palpitants et des débris épars;
Ici, désespéré, trahi dans la carrière,
Un favori de Mars a mordu la poussière;
Mais en tombant lui-même il déchira le cœur
Du Français glorieux qui se dit son vainqueur;
Là, gisent étendus cent guerriers magnanimes;
Plus loin sont les bourreaux morts près de leurs victimes!
Où donc est le triomphe? où donc sont les lauriers?
La guerre est un abîme ouvert pour les guerriers;
Ils y sont confondus, et la terre étonnée
Honore à peine un jour ceux qui l'ont dominée.

La nuit d'un voile sombre avait couvert les cieux,
Le sage Pétion veillait silencieux,
Et déplorait les maux de sa triste patrie.
Le sommeil vint fermer sa paupière flétrie;
Un charme tout puissant enchaîna ses esprits,
Et Toussaint vint s'offrir à ses regards surpris.

Ce n'est plus ce héros dont le bouillant courage
Fit tomber à ses pieds les fers de l'esclavage :
Son front n'est plus orné du panache flottant,
Qui guidait aux combats le Jalafe inconstant.
Un long voile de lin couvre son corps débile,
Son regard est perçant et sa pose immobile :
Une couronne d'or, sur ses cheveux blanchis,

Rappelle ces élus de tous maux affranchis.
La palme est dans ses mains, c'est celle du martyre,
Et sur sa bouche éclate un glorieux sourire.

« Cesse de t'alarmer, dit-il, un Dieu puissant
» Étend son bras divin sur ce peuple naissant;
» Il permet qu'en ce jour, mon ombre consolée
» Contemple d'Haïti la rive désolée :
» Il veut que je t'éclaire et qu'en ton souvenir
» Je grave en traits de feu les faits de l'avenir.
» Écoute : un crime horrible a terminé ma vie,
» Apprends de quels malheurs ma mort sera suivie :
» L'arrêt est prononcé dans les hauteurs des cieux,
» Le superbe ennemi qui souille encor ces lieux
» Contre un trépas cruel doit en vain se débattre,
» L'abîme est sous ses pas, cesse de le combattre.
» Encor quelques jours, et fléaux dévorants,
» La peste et la famine éclairciront ses rangs :
» Tous ils doivent périr, et, sur ces tristes plages,
» Expier leurs fureurs et leurs sanglants ravages;
» A peine quelques chefs fugitifs sur les mers,
» Iront à leurs pays raconter leurs revers.

» Haïti resté libre attend un sort prospère;
» Ces temps sont éloignés, les jours de la colère
» Précéderont les jours où la gloire et la paix,
» Sur un peuple affranchi verseront leurs bienfaits.
» L'affreuse ambition, l'orgueil de la puissance,

» Enchaîneront les bras de la reconnaissance :
» Les Noirs retrouveront dans leurs libérateurs
» Des bourreaux, des tyrans et des usurpateurs.
» Qu'ai-je aperçu, grand Dieu! dans son fougueux délire
» Un traître a pu saisir les rênes de l'empire!
» Dessaline, orgueilleux des maux qu'il a causés,
» A séduit ses soldats bientôt désabusés.
» Il monte sur le trône, il ceint le diadème,
» Exerce insolemment l'autorité suprême,
» Marche l'égal des rois, et, par des flots de sang,
» Signale sa justice et les droits de son rang.
» Son âme chaque jour, de soupçons assiégée,
» Par des forfaits nouveaux brûle d'être vengée.
» Le remords déchirant s'attache à tous ses pas,
» Partout un Dieu vengeur lui montre le trépas :
» Comme un vil assassin il se traîne dans l'ombre,
» De ses fiers ennemis il compte en vain le nombre,
» L'heure sonne, et le fer de ses propres guerriers
» A frappé le tyran qui flétrit leurs lauriers (6).

» Le moment est venu, déjà la République
» Dépose entre tes mains l'autorité publique :
» O Pétion! rends grâce à ce Dieu de bonté
» Qui, par toi, sur ces bords fixe la liberté.
» Remplis les saints devoirs que t'impose un Dieu juste,
» Ton pouvoir est sacré, ton ministère auguste;
» Ordonne, et qu'à ta voix les arts réparateurs
» Des enfants d'Haïti soient les consolateurs.

» Fais régner la justice où régna la licence;
» Fais respecter les mœurs, honorer la décence;
» Donne l'exemple à tous, et par de sages lois
» Préviens les coups d'Etat si commun chez les rois.

» A des revers nouveaux prépare ton courage,
» Christophe a recueilli le sanglant héritage
» Du tyran furieux que le glaive a puni;
» Du rang des citoyens, lui-même s'est banni.
» Il lève l'étendard de la guerre civile,
» Et dans les murs du Cap va chercher un asile.
» C'est là qu'un prêtre impur, de son Dieu réprouvé (7),
» Lui prodigue l'encens aux rois seuls réservé.
» Là, resplendit le trône où sa coupable audace
» Sous l'œil de ses égaux a pu fixer sa place.
» Christophe va régner sur le Nord d'Haïti :
» Au fer de ses soldats le peuple assujetti,
» Va regretter ces temps où le Colon sauvage
» Rendait si douloureux les fers de l'esclavage.
» Peuple, console-toi, tes malheurs finiront,
» De la prospérité les grands jours surviendront!
» C'en est fait, des fléaux la coupe est épuisée,
» La colère des Cieux enfin s'est apaisée!
» C'est l'heure, ô Pétion! que fixa l'Éternel
» Lorsqu'il forma ton corps périssable et mortel :
» C'est l'heure où l'âme humaine à la terre arrachée,
» Des biens matériels pour toujours détachée,
» Vient se mêler au rang des célestes esprits,

» Et des douces vertus goûter les heureux fruits.
» Ce moment expiré, tu quitteras la vie,
» Et les Cieux s'ouvriront à ton âme ravie.

» De l'immortalité savourant la douceur,
» Tu verras chaque jour grandir ton successeur;
» Ce généreux Boyer, dont la tendre jeunesse (8)
» S'instruisit aux leçons de ta haute sagesse.
» Tu le verras soumis aux règles du devoir,
» Exercer sans obstacle un paternel pouvoir;
» Tu le verras dompter l'inconstance orageuse,
» Humilier l'orgueil et la crainte ombrageuse;
» Sur un peuple paisible étendre ses bienfaits,
» Et le glaive à la main entretenir la paix.
» Mais quoi! j'ai vu déjà la chute épouvantable
» Du despote odieux qui lève un front coupable;
» Christophe a contre lui soulevé tous les cœurs,
» Du Dieu qui l'abandonne il sent les traits vainqueurs.
» Délaissé par les siens, palpitant sur sa couche,
» Sur sa triste famille il jette un œil farouche;
» Il saisit dans ses mains un instrument de mort,
» En presse sans pâlir le mobile ressort;
» Calcule ses douleurs, se frappe, expire et tombe :
» Ainsi finit le crime, ainsi l'orgueil succombe (9).

» Deux peuples divisés se rapprochent unis;
» A la voix d'un héros les traîtres sont punis;
» Haïti n'offre plus qu'une même famille,

» L'Espagnol a brisé les fers de la Castille[10].
» Un seul peuple, animé des mêmes sentiments,
» De n'avoir qu'un seul chef, répète les serments,
» Ce héros, c'est Boyer, le fils de ta tendresse:
» L'univers attentif admire sa sagesse.
» L'Europe a vu tomber ce fier dominateur[11],
» Du trône de ses rois heureux usurpateur.
» Napoléon, déchu de sa vaste puissance,
» Au milieu des déserts de l'Océan immense,
» A trouvé le trépas, objet de tant de vœux :
» La France a pu revoir ce prince vertueux[12]
» Qui languit dans l'exil sans dégrader son âme;
» Un sentiment pieux et l'embrase et l'enflamme.
» Il n'est pas loin le jour où ce doyen des rois
» Des peuples d'Haïti consacrera les droits;
» Et consultant sa gloire autant que sa prudence,
» Applaudira lui-même à votre indépendance.
» Jour d'ivresse et d'honneur, monuments solennels
» Puissiez-vous d'âge en âge éclairer les mortels »!
Il se tait, il s'éclipse, et le jour qui rayonne
Rappelle à Pétion un songe qui l'étonne.

Le doute s'éclaircit, les malheureux Français,
D'un mal contagieux ressentent les accès.
Une fièvre cruelle en secret les dévore,
Leur force s'affaiblit, leur teint se décolore;
Les mortelles douleurs s'attachent à leurs pas,
Leurs yeux sont obscurcis des voiles du trépas;

L'air, poison destructeur, se glisse dans leurs veines;
L'écho jadis muet redit leurs plaintes vaines;
La peste se déclare, et l'art s'applique en vain
A détourner le cours d'un funeste levain;
La famine cruelle, active auxiliaire,
Le poignard dans les mains réclame son salaire.
Tout cède à ses fureurs, tout cède à ses efforts,
Et chaque instant accroît l'affluence des morts.
Ainsi les pins altiers que le vent déracine,
Roulent avec fracas au fond de la ravine;
Ainsi tombent les fruits que la grêle a frappés
Et les riches épis que la faulx a coupés.
Ceux qu'on vit triomphants aux plaines d'Ausonie,
Ceux qui d'un morne effroi glaçaient la Germanie,
A cette heure abattus sur un lit de douleurs,
Descendaient dans la tombe en dévorant leurs pleurs.
Tout espoir est perdu, maux affreux de la guerre,
Au milieu de la vie il faut quitter la terre!
Il faut mourir, hélas! sans revoir ces beaux lieux
Où reposent, obscurs, une suite d'aïeux.

Ainsi s'accomplissaient les volontés célestes;
Des guerriers malheureux les déplorables restes
Demandaient à hauts cris ou la mort ou la paix.
La paix! En était-il que l'on dût aux Français?
Ils avaient tout trahi, l'honneur et la nature.

Dans ces cruels moments, l'Angleterre parjure,

Rompait tous les liens par la foi consacrés (13).
Aux yeux de l'intérêt, quels pactes sont sacrés ?
Elle tira le glaive, et bientôt sur les ondes
Déploya fièrement ses voiles vagabondes.
On les vit apparaître aux rives d'Haïti.
De ce nouveau danger en secret averti,
Rochambeau vainement veut recourir aux armes;
Un trépas généreux aurait pour lui des charmes;
Mais tout à ses devoirs, il ose les remplir;
Le jour est arrivé, le sort doit s'accomplir;
Il faut quitter ces bords, glorieux héritage
Dont la France toujours disputa le partage.
Ils ont fui, les Français, ils ont fui; malheureux!
Ne pouvaient-ils mourir sous un ciel rigoureux?

Il n'est plus d'ennemis : l'Éternel secourable
A délivré les Noirs d'un joug intolérable;
L'Enfer est satisfait, ses gouffres dévorants
De la masse des morts ont vu grossir leurs rangs.
Du souverain des Cieux la justice éternelle
A fait peser son bras sur un peuple infidèle,
Et d'immenses débris, par le temps révérés,
Attesteront sa gloire aux Noirs régénérés.

Le soleil dégagé de ténébreux nuages,
Éclaire d'Haïti les funèbres rivages;
Un jour plus pur reluit, et les fils du désert
Pour l'immortaliser forment un doux concert :

Salut, fille du Ciel! Salut, liberté sainte!
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

Messagère de paix, défends à nos esprits
L'odieux souvenir d'un funeste mépris :
Ton aspect glorieux répand sur la nature
L'éclat éblouissant d'une lumière pure;
Il agrandit notre âme, et sur ces tristes bords
De la reconnaissance excite les transports.
Telle aux regards flattés, l'aurore matinale
Sème de pourpre et d'or la rive orientale,
Et du vaste horizon nuançant les couleurs,
Prodigue la rosée au calice des fleurs;
Telle une jeune vierge à l'amour asservie,
D'un époux adoré charme l'heureuse vie :
Sa douce voix l'éveille au bruit de ses concerts,
Et ses regards confus s'échappent en éclairs.

Salut, fille du Ciel! Salut, liberté sainte!
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

Après des temps de deuil, le siècle est arrivé,
Les tyrans sont connus et leur masque est levé;
L'Europe en proclamant des vérités sublimes,
Rendit tous les humains à leurs droits légitimes;
Elle brisa le joug qu'un insolent pouvoir
Imposait par la force au nom d'un saint devoir.
L'égalité des droits, si longtemps méconnue,

Aux regards des mortels se montra toute nue;
Une voix protectrice apprit à l'univers
Que pour le crime seul Dieu prépare des fers.

Salut, fille du Ciel! Salut, liberté sainte!
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

Doux champs de la patrie où dorment nos aïeux,
Soleil dont les rayons brillaient plus radieux;
Ténébreuses forêts dont les retraites sombres
A la faiblesse en pleurs refusèrent leurs ombres;
Cabane hospitalière où l'ineffable paix
Berça nos premiers ans perdus dans les souhaits;
Lieux chéris, toit paisible où notre âme entraînée
Serra du doux hymen la chaîne fortunée;
Sol brûlant de l'Afrique accueille nos adieux,
Nos cœurs ont triomphé d'un sort injurieux:
Libres d'un joug cruel sur la terre où nous sommes,
Le fer nous a placés au rang des autres hommes.
Nos bras ne servent plus à d'ignobles travaux,
Et, lassés d'obéir, nous marchons tous égaux.

Salut, fille du Ciel! Salut, liberté sainte!
Du malheur sur nos fronts viens effacer l'empreinte.

NOTES DU CHANT PREMIER

(1) *Depuis ces jours de gloire, où d'immortels exploits.*

L'époque indiquée par ce vers et les suivants est celle de 1790 et 1791. Ainsi, l'action du poème commence en juillet 1802.

(2) *Ce guerrier généreux trahi dès sa naissance.*

Toussaint-Bréda, dit *Louverture,* ce héros qu'on appelait en Europe *le premier des Noirs,* n'est point originaire de l'Afrique, comme l'ont enseigné un grand nombre d'écrivains. Il naquit de parents esclaves, en 1746, au Haut-du-Cap, dans la plantation du comte de Noé (1), à peu de distance du Cap-Français.

Le père de Toussaint s'appelait Gaou-*Guinou* (2), et était fils du roi des Aradas (3), tribu puissante sur la Côte des Esclaves.

Toussaint apprit à lire et à écrire auprès de M. Bayon de Libertat, intendant du comte de Noé. Un noir libre, Pierre-Baptiste-Simon, son parrain, prit un soin particulier de son enfance et de son éducation.

---

(1) Aïeul du célèbre *Cham* du *Charivari.*

(2) *Gaou,* dans la langue *Djedji,* parlée sur la côte de Guinée, signifie *bon.*

(3) On doit dire Alladas en français; Aradas est le mot créole.

Appelé d'abord Toussaint-*Breda*, parce qu'il était esclave dans une habitation ainsi dénommée, il reçut, plus tard, de la victoire, le surnom de *L'Ouverture*.

(Voir la vie de cet homme extraordinaire dans l'ouvrage intitulé : *Toussaint-Louverture*, vol. in-8°. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 9, rue Cujas, 1877.)

(3) *Déjà le jour a lui*, etc.

Cet événement doit être fixé aux premiers jours de janvier 1802.

(4) *Du lambi tout à coup*, etc.

C'est un coquillage de la plus grande forme ; on l'emploie dans les colonies à la place du clairon ou de la corne. Le bruit qu'il produit est effroyable, surtout dans le silence de la nuit.

(5) *Un panache flexible*, etc.

Il le reçut, comme un trophée de gloire, des mains du général Lavèaux, alors gouverneur de Saint-Domingue. Ce panache, resté légendaire comme le chapeau dont il était l'ornement, se composait de trois plumes blanches, du milieu desquelles pointait un plumet de grenadier. Il servait de signe de ralliement dans les jours de combat, et subit, plus d'une fois, les atteintes de la mitraille.

(6) *Christophe les conduit*, etc.

Christophe, général noir, né dans l'île de Saint-Christophe, a toujours pensé qu'il devait le jour à de nobles aïeux ; il était sans éducation, mais son âme impétueuse appelait les dangers ; dès l'année 1800, il s'était acquis une grande réputation parmi ses compatriotes, et, plus d'une fois, il

avait donné des témoignages éclatants de sa valeur. Il se fit sacrer roi d'Haïti sous le nom de Henri Ier, le 2 juin 1814, et finit misérablement.

(7) *Et suivent en tremblant les pas de Dessalines.*

Dessalines, général noir, connu par sa férocité autant que par sa bravoure; il fut sacré empereur d'Haïti, sous le nom de Jacques Ier, par le capucin Brelle, qui s'était attribué lui-même les fonctions pontificales. Cette cérémonie eut lieu le 8 octobre 1804, et il périt au Pont-Rouge le 17 octobre 1806, après deux ans et neuf jours de règne; il fut assassiné par ses propres soldats.

(8) *A la voix de Clerveaux,* etc.

Général de couleur, plein de noblesse et de bravoure, qui a trouvé une mort honorable dans les combats.

(9) *Gédéon vient après,* etc.

Général noir, le plus noble et le plus généreux des hommes. Élu président de la République après la mort de Pétion, il s'écria, au milieu du Sénat : « Haïtiens, je ne » suis qu'un soldat, et c'est un sage administrateur qu'il » vous faut. Boyer seul doit fixer vos suffrages ». Ce brave général commanda une division militaire dans un pays que ses vertus honoraient.

(10) *Moïse avec orgueil,* etc.

Ce général passait pour le propre neveu de Toussaint: il n'en avait été que le protégé; il était doué du plus beau physique, et ses vertus guerrières lui méritaient l'estime des siens. Dans la vérité historique, Moïse combattit avec sa femme; mais il s'attira l'indignation de Toussaint, à

cause de sa cruauté envers ses ennemis de toutes couleurs; il fut livré à un conseil de guerre et fusillé.

(11) *Télémaque, suivi de mille fantassins.*

Ce général noir a combattu vaillamment; il était maire de la ville du Cap au moment du débarquement des troupes françaises, en 1802, et fit preuve d'une grande fermeté. Son nom est resté vénéré.

(12) *Beauvais marche après lui,* etc.

Général de couleur, distingué par la noblesse de son caractère, ses mœurs douces, son courage, sa loyauté et ses connaissances. Il périt dans un naufrage célèbre. Il avait été élevé en France.

(13) *Inginac est son nom,* etc.

Le général de division Inginac a été l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produit Haïti; il fit longtemps partie du gouvernement du président Boyer, et fut même son conseiller intime. Ses compatriotes ne rendirent pas toujours justice aux services rendus. Le général Inginac professa une grande estime pour Isaac Louverture [1], fils aîné du général en chef; sa correspondance avec ce dernier est aussi curieuse que touchante.

(14) *Marion, noble fils d'une mère étrangère.*

Ce général de couleur a fait la guerre avec la plus grande

[1] Il mourut à Bordeaux, où il avait été interné, le 26 septembre 1854. Le vulgaire l'appelait le *Roi des Noirs,* tellement sa prestance et l'air de dignité répandu sur toute sa personne imposaient aux regards. C'était un homme d'un grand mérite. On le retrouvera parmi les personnages de ce poème.

distinction; il est né à Saint-Domingue, d'un créole et d'une jeune esclave étrangère; il commanda aux Cayes.

(15) *Bonnet, que la vaillance eut le droit d'enflammer.*

Général de couleur, que de grandes qualités firent remarquer dans son jeune âge; il mérita de bonne heure l'estime de Toussaint; il était doué de la plus belle âme, et son plus grand désir fut de voir ses fils initiés aux connaissances de l'Europe. — Il commanda à Saint-Marc, et chacun de ses jours y fut marqué par une action honorable.

(16) *Du magnanime Ogé, courageux successeur.*

Ogé est encore un personnage inconnu du lecteur; mais il le retrouvera au sixième chant, dans les commencements du récit. (*Voyez* le sixième chant.)

(17) *Ce preux, c'était Rigaud,* etc.

Ce général, homme de couleur, a eu beaucoup de droits à l'illustration; plein de fougue, d'ardeur, et parfois de noblesse, il a rendu son nom immortel; maître absolu des affaires du Sud dans la colonie de Saint-Domingue, le gouvernement anglais lui offrit, dit-on, trois millions s'il consentait à se retirer, en 1794. Cette offre fut rejetée avec mépris par une âme ouverte seulement à l'amour de la gloire. André Rigaud, celui dont nous parlons ici, eut un plus jeune frère, Augustin Rigaud, qui a été connu par plusieurs actions éclatantes; mais sa gloire est restée loin de celle de son frère et de son rival.

André Rigaud a vu traverser sa vie; il a traîné le reste de ses beaux jours en France et dans l'Amérique septentrionale; mais, du moins, a-t-il exhalé le dernier soupir sur le sol natal! André Rigaud laissa des fils dignes de sa renommée.

(18) *Là, s'offre Pétion, guerrier que sa clémence...*

Le général Pétion était l'homme de couleur le plus sage, le plus bienveillant, le plus instruit peut-être de son pays; il avait été élevé en France, où il fit son étude particulière des travaux du Génie. Il fut le fondateur de la République d'Haïti. Son gouvernement fut long et en quelque sorte modéré. Les Haïtiens ont dû beaucoup à son patriotisme.

(19) *Boyer, jeune et vaillant, sourit à la victoire.*

On a pensé que Jean-Pierre Boyer, général de couleur, attaché à la bannière de Rigaud, possédait une âme de forte trempe. Le temps justifia d'abord ce jugement : Boyer vit avec orgueil disparaître successivement du sol de la patrie et la guerre civile et les divisions de territoire. Il obtint du roi Charles X, le 17 avril 1825, la reconnaissance « pleine et entière » de l'indépendance d'Haïti. Décrété d'accusation, après avoir présidé pendant vingt ans aux destinées de la jeune République, il se condamna à un ostracisme volontaire, le 14 mars 1843.

(20) *Et l'intrépide Éloy, l'émule de Villate.*

Tous ces généraux ont eu de justes droits à l'estime des hommes, soit par leurs talents, soit par leurs vertus; quelques-uns, dans ce nombre, n'ont pas suivi peut-être une direction uniforme; mais la loi des circonstances ressemble si fort à la loi de la nécessité, que l'on est tenté de ne pas leur en faire un crime irrémissible.

(21) *Là, siége révéré, d'Imbert, dont la vertu.*

Ce grand fonctionnaire, secrétaire d'état de la République, s'est rendu recommandable par les nombreux services que

lui doit sa patrie. Jamais éloges ne furent plus mérités que ceux qu'on lira dans ces vers.

(22) *Se montrait Colombel; lui, qu'un Dieu de bonté.*

Voici un anachronisme, parfaitement autorisé dans l'espèce. — Colombel était alors en France sur les bancs de l'école et sous la direction d'un homme vertueux, qui honora le ministère français à l'une des grandes époques de notre Révolution [1]. Pétion le choisit, en 1816, pour son secrétaire privé, et Boyer lui continua une confiance qu'il avait si bien justifiée sous la haute magistrature de son prédécesseur. — Chargé d'une mission diplomatique par son excellence le président Boyer, Colombel partit du Port-au-Prince le 21 mars 1823, sur le brick anglais *le Leviathan;* il portait à l'Europe des paroles de paix, et périt au milieu des mers. On n'a pu recueillir aucun détail sur les circonstances du naufrage; on a dû penser généralement que le bâtiment avait sombré sous voile et s'était à jamais perdu dans l'immensité.

En groupant ses principaux personnages, et en assignant à chacun d'eux la place qui lui appartient, le poète engageait, à son insu peut-être, la lutte contre le préjugé de couleur, si malheureusement enraciné dans les mœurs des anciens pays à esclaves.

Une autre pensée le domine : le temps est passé de la servilité, des compromis de principe; le temps est au

---

[1] Ce magistrat n'est autre, croyons-nous, que le père de l'auteur de *l'Haïtiade;* il ne nous faut plus que retrouver son nom. Peut-être pourrons nous lui rattacher ce vers :

Grand poète, orateur, philanthrope, bon père.

Les *Notes* de M. Isaac Louverture nous ont mis sur cette trace.

contraire venu de montrer un esprit viril, un esprit qui estime la justice au même degré que la liberté : toute considération s'efface devant la moralité du but :

L'histoire est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre,
Se présenter à nous dans un vrai lustre,
Et du public, dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.

(J.-B. Rousseau).

NOTES DU CHANT DEUXIÈME

(1) *Salut! fils d'Olaïb,* etc.

Nom supposé du père de Toussaint, par une licence poétique. L'on sait qu'il s'appelait Gaou-Guinou.

(2) *Un soldat, un héros que la Corse a vu naître.*

Napoléon Bonaparte naquit encore longtemps après la réunion de cette île à la France.

Ce portrait est pris sur le vif.

(3) *Leur nombre le fit vaincre,* etc.

Ce ne fut là qu'une cause secondaire de l'expédition. (V. *Toussaint-Louverture,* édit. Durand et Pedone-Lauriel. Paris, 1877.)

(4) *Montaient avec orgueil* le Triton *et* l'Éole.

Il est juste de remarquer ici que le nom des navires est totalement emprunté; la chose est d'ailleurs assez indifférente : le poète choisit les noms qui lui semblent les plus poétiques.

(5) *Desfournaux d'Haïti cherchait encor les plages.*

On verra dans le septième chant, qui contient la fin du

récit, que le général Desfournaux avait précédemment fait la guerre en Haïti, et qu'il y avait été malheureux.

(6) *Sarrasin, ce nom seul fait tressaillir mon âme.*

Qui ne connaît ce général, dont la trahison devant Boulogne-sur-Mer fut si éclatante? Il déserta en Angleterre, poussé par quelque mécontentement secret; il fut vendre au gouvernement britannique des plans qui ont dû compromettre la sécurité de sa patrie. Plus tard, il a comparu devant les tribunaux, et a péri, dit-on, sous le glaive du bourreau, en Portugal, où il était allé exciter des troubles politiques.

A l'époque de l'expédition contre Saint-Domingue, ses antécédents étaient honorables; il pouvait présenter à ses rivaux de gloire les campagnes de 1796 et de 1797, et enfin sa conduite à Kilala, expédition d'Irlande. Ce fut après la bataille de Trebia qu'il fut fait général.

(7) *Humbert et Dugüa, qu'un même ordre rassemble.*

Humbert fut nommé général de brigade pendant la campagne de 1792; il commanda une brigade dans l'expédition d'Irlande, et eut des succès aux plaines de Kilala, à la Balagua et à Castelbaz. — Prisonnier de lord Cornwallis, il fut échangé et vint jouir en France de sa gloire.

Dugua, général de division. Il mérita l'estime de Hoche; dans l'armée d'Italie, il se signala à Rivoli, à la Corona, au passage du Tagliamento; en Egypte, il fit des prodiges de valeur; de retour en France, il fut nommé préfet du Calvados, et suivit bientôt après son ami Leclerc à Saint-Domingue. Il s'y distingua par sa bravoure et sa modération. Il estimait Toussaint-Louverture.

(8) *Là, s'offrent Dubarquier, Lavalette, Lacroix.*

Dubarquier, général de brigade, nom peu connu.

Lavalette, général de brigade; il partagea en Italie et en Égypte la gloire des armées françaises.

Lacroix; c'est du brave général Pamphile de Lacroix qu'il est ici question. Ami des beaux-arts autant que de la gloire, il a cultivé les lettres. On a de lui une excellente relation de l'expédition de Saint-Domingue.

(9) *Debelle, Fressinet, Noailles et Darbois.*

Debelle, général de brigade, considéré comme guerrier; il est digne des plus grands éloges; il fit les expéditions d'Irlande avec Hoche, et de Saint-Domingue avec Leclerc; il ne faut pas le confondre avec le général Debelle, son frère, dont la conduite politique parut si équivoque dans les Cent Jours.

Fressinet; ce général fut un bon soldat, mais il n'a jamais eu la réputation d'un bon capitaine.

Noailles; ce général avait été élu député aux États Généraux; il se rendit aux armées en 1792; mais bientôt il fut réduit à quitter la France, et passa à l'étranger. Au moment de la paix d'Amiens, il rentra dans sa patrie, et fut employé dans l'expédition de Saint-Domingue, où il périt.

Darbois, général de brigade peu connu.

(10) *Ce chef, c'était Leclerc,* etc.

Leclerc (d'Ostein) fut nommé général de brigade en 1796 par Bonaparte; il fut chargé de plusieurs missions importantes relatives au traité de Léoben; il fut major général de l'armée d'Italie, et, dans la journée mémorable du 18 brumaire, il rendit les plus grands services à son ancien général en chef.

De là son crédit et sa fortune; nommé général de division, il épousa la sœur de Napoléon, Pauline Bonaparte, et fut chargé de l'expédition de Saint-Domingue. On a dit que le besoin de l'éloigner et de lui faire une haute position amena cette funeste entreprise.

(11) *Nouvelle Cléopâtre, affrontant les hasards,*
Pauline, d'un époux suivait les étendards.

Pauline Bonaparte était éprise du général Leclerc; elle avait fondé sur lui les plus ambitieuses espérances; elle croyait aller à une conquête assurée, et traînait d'avance après elle le char triomphateur.

Douée de mille attraits, Pauline voulut toujours être environnée d'adorateurs. L'inexorable histoire, qui doit lui faire un crime de son luxe, donnera de justes éloges à la bonté de son cœur.

(12) *Léonide est son nom,* etc.

Ce personnage, comme celui de Leotgard, sont de pure invention.

(13) *Villaret et Latouche,* etc.

Villaret-Joyeuse, amiral.

Latouche-Tréville, vice-amiral.

L'un et l'autre ont rendu de grands services aux Noirs, après l'expédition.

(14) *Jérôme suit leurs pas,* etc.

Jérôme Bonaparte, le plus jeune des frères de Napoléon, se destinait alors à la marine, et il obtint plus tard le rang de capitaine de vaisseau; enfin, il a régné comme roi sur la Westphalie. On sait le reste.

(15) *L'ancre cède aux efforts,* etc.

Ce fut le 14 décembre 1801 que la flotte mit à la voile; elle se composait de vingt-six vaisseaux de guerre et de cinquante vaisseaux de transport; 25,000 hommes d'élite bien équipés furent embarqués sur cette flotte.

(16) *Bientôt une grande journée.*

La prise de la Bastille, le 14 juillet 1789.

On doit féliciter le poète de rompre ici avec l'habitude, en s'affranchissant du mode géométrique.

(17) *Des discours mensongers déguisaient leurs desseins.*

Qui n'a pas lu le fameux manifeste du duc de Brunswick?

(18) *Salut! jeune Marceau, qu'un noble amour enflamme.*

Ce jeune général était né pour la gloire et pour la liberté. Au 10 août, il était sous les ordres du général Lafayette; à Fleurus, il commandait la droite de l'armée; il prit Coblentz après un long siége; il fit la campagne de Hundsdruck; il bloqua Mayence. Ce fut le 19 août 1796 qu'il mourut au champ d'honneur, en face de l'ennemi.

(19) *A la voix d'un héros les Alpes sont franchies.*

Napoléon Bonaparte détermina seul le passage du Mont-Saint-Bernard, et, par ce coup hardi, fit évanouir les espérances de la coalition des rois.

(20) *Sur les armes de l'Angleterre*
Imprime un éternel affront.

La bataille d'Aboukir est gravée en caractères sanglants dans les fastes de la Grande-Bretagne.

(21) *Le pur sang de Desaix attriste la victoire.*

Le général Desaix (de Voigoux) s'est couvert d'une gloire immortelle. Ce fut en 1793 qu'il fut nommé général de division.

En Égypte, il commanda l'avant-garde de l'armée. Victime de la perfidie anglaise, il fut retenu prisonnier par l'amiral Keith. — Rendu à la liberté, il vole aux plaines d'Italie et détermine la victoire de Marengo, à la tête de deux divisions. C'est là qu'il fut enseveli sous les trophées de la France (14 juin 1800).

Ce n'est point un des moindres mérites de ce poème que de reproduire des faits de l'histoire contemporaine.

NOTES DU CHANT TROISIÈME

(1) *Sybarites cruels, lâches thuriféraires.*

On appelait ainsi, chez les anciens, ceux qui portaient l'encensoir dans les cérémonies religieuses.

(2) *Le siége où doit monter un ministre abhorré.*

Decrès était alors ministre de la Marine et des Colonies.

On a dit qu'il avait déploré, après de funestes revers préparés par ses mains, l'expédition de Saint-Domingue. Napoléon n'a-t-il pas accusé son entourage de lui avoir donné le conseil perfide d'aller porter les armes de la France contre une colonie fidèle?

L'impératrice Joséphine a vengé Toussaint-Louverture des outrages que lui fit son ambitieux époux, en comparant sa mort tragique, au fort de Joux, à l'assassinat du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes. (V. les *Mémoires de Joséphine*; voir aussi *Toussaint-Louverture.)*

Mais le ministre que vise ce vers n'est point Decrès.

Celui que le poète désigne était « gros, court, jaune et bouffi. »

Ce portrait se rapporterait à Fouché. Le poète venge ici son père, ancien ministre.

NOTES DU CHANT QUATRIÈME

(1) *Venise s'avançait sur la mer orageuse.*

Cette ville, peuplée de 180,000 habitants, est bâtie sur des pilotis, au milieu des eaux, dans une étendue de sept milles anglais de circuit. Elle est composée d'une multitude de petites îles, séparées par quatre cents canaux, et réunies par un plus grand nombre de ponts. Frappé d'étonnement en voyant s'élever du milieu des eaux une masse imposante d'édifices et de palais magnifiques, Sanazar en exprima sa surprise par l'épigramme suivante :

Viderat Adriaticis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, et toto dicere jura mari.
Nunc mihi tarpeias quantumvir, Jupiter, arces
Objice, et illa tui mœnia Martis aït :
Si Pelago Tybrim prœfers, urbem aspice utràmque,
Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

(2) *Sur un esquif léger, Coisnon, ami perfide.*

Ce nom-là est historique ; quoi qu'il soit peu harmonieux, on ne pouvait s'empêcher d'en faire usage.

Les avis sont partagés sur M. Coisnon, directeur du collége de la Marche, ouvert aux jeunes créoles de Saint Domingue en 1798. Réputé homme d'intelligence et

d'honneur, avait-il été initié aux projets du chef de l'expédition? Croyait-il remplir une mission honnête? Qui oserait se prononcer entre l'une ou l'autre hypothèse?

Le doute ne serait plus permis, si l'on s'en rapporte à ces paroles que nous trouvons dans une lettre autographe perdue dans les papiers historiques et secrets de la famille Louverture :

« Au Cap, le 16 Germinal an X.

» Je laisse ici une lettre pour M. Jandin, chef de l'Administration de la Marine, dans laquelle je vous recommande, mes chers enfants (Isaac et Placide, fils et beau-fils de Toussaint), à ce vénérable vieillard qui vous consola dans vos malheurs à bord de notre vaisseau, quand vos ennemis tirèrent du fort Picolet (près du Port-au-Prince) sur le vaisseau *le Scipion*. Ayons confiance dans la Providence, elle n'abandonne jamais ses enfants....

» Si vous existez, mes chers enfants, et que vous receviez ma lettre, dites-vous que vous avez un père en France, qui viendra à votre secours.... »

(3) *Chers Télèphe,* etc.

Télèphe pour Placide, beau-fils de Toussaint. Il l'admit au foyer domestique; mais il ne l'adopta jamais comme fils. Du reste, il était de sang mêlé, tandis que Toussaint et Suzanne, sa femme, étaient noirs.

Toussaint-Louverture avait un autre fils, nommé Saint-Jean, qui mourut à Agen (Lot-et-Garonne), seconde étape d'exil de sa famille, en 1804. Les Anglais furent longtemps la dupe d'un aventurier qui se fit passer pour Saint-Jean Louverture et qui en prit le nom. Le stratagème fut éventé par les journaux, et l'imposteur ne tarda pas à être banni du sol hospitalier.

(4) *Mopsa, loin de ses fils doit vivre infortunée.*

C'est un nom emprunté. La femme de Toussaint

s'appelait Suzanne Simon. Toussaint a écrit lui-même que M. Bayon de Libertat « lui voulait choisir une jeune et fringante négresse » ; mais qu'il préféra épouser une « femme toute faite aux tracas du ménage. » M. le général de Vincent s'est plu à divulguer, en 1806, combien Mme Louverture fut « bonne, charitable et hospitalière », lorsqu'elle était au faîte des grandeurs. Elle mourut à Agen en 1816. *(Papiers Louverture.)*

(5) *Et Toussaint non vaincu, mais lâchement trahi.*

Un parti conspirait depuis longtemps dans la ville du Cap, et c'est à l'aide de la plus insigne trahison que le débarquement des Français s'opéra sur cette partie de l'île.

(6) *Boudet va menacer les murs du Port-au-Prince.*

Cette ville, qui forme aujourd'hui la capitale de l'île d'Haïti, n'était, avant la Révolution, que la capitale de la partie de l'Ouest. Boudet s'en empara après avoir bombardé les forts qui en défendaient l'approche.

(7) *Kerverseau de l'Espagne occupe la province.*

Ceci doit s'entendre de toute la partie de l'Est qui appartenait à l'Espagne, depuis la prise de possession effectuée au nom de Ferdinand et d'Isabelle, par Christophe Colomb, au xve siècle; ce pays avait été réuni par Toussaint à la partie française en 1798.

(8) *Rochambeau se dirige au pied du Fort-Dauphin.*

Il est bâti sur la côte, dans la partie du Nord, près du Terrier-Rouge, et non loin de la baie de Mancenille.

(9) *Desfournaux, du Limbé va franchir le chemin.*

C'est un espace désert entre la Petite-Anse de l'Acul et

le Port-Margot, toujours dans la partie du Nord, dont le Cap était la capitale.

(10) *Hardi s'est emparé des champs de Marmelade.*

Ce sont des champs très fertiles situés près de la grande route des Gonaïves et des Trois-Rivières.

(11) *Fressinet, du Borsphen a tenté l'escalade.*

Le Borsphen est l'un des mornes les plus élevés de la partie du Nord.

(12) *Debelle avec Humbert, observent Port-de-Paix.*

C'est une place importante sur la côte Nord, presque en face de l'île de la Tortue, à peu de distance du Petit Saint-Louis. Les Français y avaient eu, dès l'origine de la colonisation, de beaux établissements.

(13) *Il campait avec elle au ravin des Couleuvres.*

Les Haïtiens disent: Ravine-à-Couleuvres. Ce passage, qui est très dangereux, est situé à quelque distance de la Petite-Rivière.

(14) *Sur la Croix-des-Bouquets, Dessaline arrêté.*

On appelle ainsi une plaine située près de l'étang de Saumache et à quelques lieues du Port-au-Prince; les Noirs y mirent le feu à l'approche du général Boudet. C'est de la Croix-des-Bouquets que partit Dessalines pour traverser les montagnes et porter l'effroi dans la partie du Sud.

(15) *Christophe, avec les siens, poussait aux Gonaïves.*

On appelle Gonaïves quelques langues de basses terres situées entre la baie des Gonaïves et la Petite-Rivière des

Gonaïves, sur la côte nord-ouest d'Haïti et sur la même ligne à peu près que le Port-à-Piment. La ville de ce nom fut bâtie par Toussaint-Louverture; elle reçut ses derniers adieux, à son départ de Saint-Domingue.

(16) *Romain, de Léogane incendiait les murs.*

On ne peut dissimuler que cet acte de barbarie est généralement attribué à Dessalines. Léogane était une ville très commerçante, située dans la partie de l'Ouest, sur la côte.

(17) *Maurepas triomphait par des moyens plus sûrs.*

En effet, il triomphait en bataille rangée, avec une poignée de Noirs, des braves troupes commandées par le général Humbert; maître de retranchements formidables proches du Port-de-Paix, il repoussa peu de temps après le général Debelle, qui essuya une perte considérable. Cette action mémorable peut être fixée au 20 février 1802. Il se soumit plus tard à l'armée expéditionnaire. Le général Ramel, qui servit sous ses ordres, en fait le plus bel éloge dans les *Notes* qu'il a laissées, et où Lamartine a puisé des données pour son drame.

(18) *Et Moïse embusqué dans la forêt de l'Anse.*

La forêt de l'Anse est située entre la plaine du Nord et le Limbé; elle a quelques-unes de ses parties qu'on peut regarder comme inaccessibles.

(19) *Menaçait Desfournaux qui défendait Plaisance.*

C'est une ville d'une médiocre étendue, située dans la partie du Nord, entre le Limbé, Marmelade et Sainte-Rose. Toussaint-Louverture avait une habitation dans le même quartier, dont il faisait ses délices.

(20) *D'un combat désastreux a fixé le théâtre.*

Ce fut à l'entrée du ravin des Couleuvres. Toussaint fut véritablement vainqueur dans ce combat; cependant, il fut obligé de se retirer, en laissant huit cents morts sur le champ de bataille. La perte des Français fut double.

(21) *Moïse, en d'autres lieux combattait vaillamment.*

Il était à peu de distance de la Grande-Rivière, et, après un combat dont le succès ne fut pas douteux pour lui, on le vit s'approcher des mornes du Cahos.

(22) *Par la ruse entraînés dans le fond des ravines.*

Tout le passage qui va suivre est de pure invention.

(23) *Boudet, du Port-au-Prince occupait les remparts.*

Le débarquement des troupes françaises sur ce point de l'île se fit sur la côte du Lamantin. L'enlèvement de la place du Port-au-Prince, commandée alors par le chef de brigade d'Alban, coûta de grands efforts aux troupes françaises, et devint un titre de gloire pour le général Boudet autant que pour le contre-amiral Latouche-Tréville.

(24) *Le Fort-Dauphin s'ouvrait à des débris épars.*

Tous les différents corps des troupes françaises qui avaient été défaits se réfugièrent dans le Fort-Dauphin, surpris peu auparavant par le général Rochambeau.

(25) *A de fiers ennemis Dommage était vendu.*

Le général Dommage avait mérité l'estime et la confiance de Toussaint, et, l'un des premiers, il tourna ses armes contre son bienfaiteur.

(26) *Sur un morne hérissé de treize mamelons.*

C'est la fameuse Crête-à-Pierrot qu'on a voulu désigner ici. Cette forteresse inaccessible est située près des mornes du Cahos, à peu de distance de la Petite-Rivière. — Le plateau est environné de treize mamelons; aussi, quelques voyageurs ont appelé ce morne élevé le *Morne des Mamelles*.

(27) *Sur la crête du morne, un prodige de l'art.*

La Crête-à-Pierrot avait été savamment fortifiée par Toussaint-Louverture, qui avait apprécié de bonne heure l'importance de cette position. Les meilleurs officiers de l'armée Noire la défendirent contre les Français, commandés par le général Leclerc en personne. Dessalines avait juré à Louverture qu'il ferait sauter le fort plutôt que de le rendre. Le général Pamphile de Lacroix, qui combattit contre le Fort-Louverture (on donnait aussi ce nom à la Crête-à-Pierrot), dit dans ses *Mémoires :* « Malgré que nous opérions l'investissement du fort, la musique des ennemis faisait entendre les airs patriotiques adoptés à la gloire de la France ».

Boudet reçut à cette formidable attaque une grave blessure, qui le mit hors de combat.

(28) *Lacroix a pu couvrir les premiers mamelons.*

Il est toujours question du général Pamphile de Lacroix, historiographe de l'expédition.

(29) *Chacun prête l'oreille à la voix de Hardi.*

Le lieutenant-général Hardi avait commandé une division dans l'expédition d'Irlande. — Il fut pris sur le vaisseau *le Hoche* et conduit en Angleterre. Rentré en

France, il fut envoyé sur le Rhin, et il commandait une colonne à l'affaire d'Empsilgg, où il fut blessé. Bonaparte, qui connaissait sa bravoure et qui avait pu se faire une idée de ses talents en topographie, par la belle carte que le général Hardi avait dressée du Hundsdruck, le désigna, des premiers, pour concourir à l'expédition de Saint-Domingue. C'est là que ce digne guerrier a trouvé la mort.

Toussaint-Louverture se plaint, dans le *Mémoire* qu'il rédigea au fort de Joux, du rapt que lui fit le général Hardi, lorsqu'il passa avec son armée à la Coupe-à-Inde, de son cheval de bataille *Bel-Argent,* auquel, dit-il, il attachait un grand prix.

NOTES DU CHANT CINQUIÈME

(1) *De la pompe des rois s'était environnée.*

Le luxe que déploya la sœur de Napoléon à Saint Domingue ne peut être comparé qu'à celui qu'affectait dans Rome la jalouse Poppée.

(2) *Bientôt de Trianon les jardins magnifiques.*

Ceci n'est pas tout à fait une fiction. — Les jardins où Pauline allait goûter les plaisirs du bain reçurent le nom de *Trianon*. On les avait créés sous le climat plus tempéré de l'île de la Tortue.

Cette tirade, pleine de charme et d'intérêt, vaut bien au moins la description emphatique, discordante, incommensurable du Temple de l'Amour, dans un autre poème épique (1).

---

(1) Cette réflexion trouve ici son à-propos. Nous nous abstiendrons de mettre en comparaison *la Henriade* et *l'Haïtiade;* mais, s'il était permis de formuler, au cours de ces *Notes,* un simple rapprochement entre deux poèmes qui font honneur à la littérature française, nous dirions que l'un est un ciel scintillant d'étoiles, et l'autre un firmament d'or et d'azur; qu'il y a dans le premier plus d'esprit que de génie, et dans le second plus de génie que d'esprit; enfin, que celui-là laisse l'âme dans une vague tristesse, tandis que celui-ci la transporte, radieuse, dans les rayons du soleil éternel.

(3) *Toussaint se trouve esclave au moment du réveil.*

Jamais trahison ne fut mieux ourdie. Retiré dans sa retraite à *Enneri,* Toussaint fut attiré et pris dans un guet-apens. Sa famille était dans la sécurité la plus parfaite, et lui-même avait banni de son âme toutes les traces du soupçon. Pouvait-il douter de la parole de Leclerc, qui lui avait écrit après avoir fait la paix, alors que l'armée des Noirs était encore victorieuse : « J'espère, Général, que dans vos moments de loisir, vous voudrez bien me communiquer vos lumières pour la prospérité de cette Ile? »

L'arrestation de Louverture était déjà dans les projets du capitaine-général; le soin en fut confié au général Brunet, qui commandait aux Gonaïves, et qui imprima par ce fait sur son front une tache ineffaçable.

Toussaint fut embarqué sur le brick *le Héros,* qui cingla bientôt vers la France.

Ces faits odieux sont racontés en détail dans *Toussaint-Louverture.*

(4) *Et vogue en soupirant vers les rives de France.*

La famille de Toussaint, réunie au moment du départ sur le vaisseau *le Héros,* fut envoyée en France, où elle resta en exil, d'abord à Bayonne, puis à Agen (Lot-et-Garonne), et enfin à Bordeaux. Elle ne recouvra sa liberté qu'en 1825; mais les événements successifs qui s'accomplirent à Haïti ne permirent jamais au fils de Louverture de revoir son pays.

(5) *Maudit de ses soldats, il descend au tombeau.*

La vérité n'est pas bien connue sur les fautes réelles qu'on est en droit d'imputer au général Leclerc. Il avait

su conquérir l'admiration de ses ennemis. Lui aussi déplora, sur son lit de mort, la folle entreprise du premier Consul.

Rochambeau succéda à Leclerc; c'était l'homme le moins fait pour rallier les Noirs sous le drapeau de la France.

Le tableau funéraire de l'expédition Leclerc se résume ainsi :

Officiers de terre et de mer	1,500
Généraux	14
Médecins et chirurgiens militaires	700
Soldats de terre	20,000
— de marine	9,000
Personnes venues à la suite de l'armée	3,000
EN TOUT	34,214

Un fléau destructeur, la fièvre jaune, fit plus de victimes qu'il n'en tomba sous les balles ennemies.

(6) *Le Ciel offre un remède au plus affreux des maux.*

La Providence fait naître, dans les régions tropicales, des plantes qui ont des vertus souveraines pour guérir les maladies qui leur sont particulières.

NOTES DU CHANT SIXIÈME

(1) *Arracher son épouse et ses faibles enfants.*

Au moment où Toussaint se vit chargé de chaînes, il demanda qu'on lui permît de dire un dernier adieu à sa famille : cette triste faveur lui fut refusée. Il partit, tandis qu'abandonnée à la douce espérance, elle goûtait un paisible sommeil.

Ce n'est pas la vérité historique que dépeint là le poète, par une licence que la nature du poème justifie, et qui permet au sentiment de prendre un libre cours.

Toussaint ne fut point séparé de sa famille après leur embarquement.

(2) *Son épouse et ses fils trahis dans tous leurs droits.*

Ce fut à Brest que Toussaint vit paraître dans son cachot sa femme et ses enfants. Il put juger, à la fierté de ses geôliers et à l'abattement de sa famille, que toute espérance de salut était perdue. L'entretien de ces infortunés fut court et ne se renouvela plus.

La première partie de ce passage manque d'exactitude : le poème échappe ainsi à cette critique, « qu'il y a plus d'histoire que de poésie. » Toussaint fut rejoint à bord du *Héros* par une brigade de gendarmerie, et conduit, à

petites journées, à sa dernière prison. (Voir *Toussaint Louverture,* édition déjà indiquée.)

(3) ..... *près d'un rocher stérile.*

C'est le château de Joux, situé sur une haute montagne, à quelque distance de Pontarlier, et non loin des frontières de la Suisse. La première pensée du Gouvernement avait été de l'enfermer dans le petit fort de Lourdes, dans les Hautes-Pyrénées; mais on changea d'avis, sur la recommandation du général Leclerc, qui insistait pour un plus grand éloignement; on avait aussi des motifs secrets pour l'enfermer *in carcere duro.*

Plusieurs auteurs ont eu le tort de dire que Bonaparte se donna l'odieux plaisir de le faire conduire à Paris, dans la prison du Temple, et dans le même cachot qu'avait occupé Louis XVI. (Voir encore *Toussaint-Louverture.)*

(4) *L'éloquent Mirabeau qu'illustra son génie.*

Frappé par une lettre de cachet, Mirabeau fut enfermé longtemps dans le château de Joux, et il a dit souvent que l'aspect des barreaux de sa prison avait retrempé son âme; plus tard il eut la ville de Pontarlier pour prison.

(5) *Martyr de sa vertu, Mallet, pleurant sa gloire.*

Ce général servit tour à tour sous Championnet et sous Masséna, en Italie. Disgrâcié pour ses opinions républicaines, il fut longtemps victime des persécutions les plus odieuses. En 1803, il était devenu suspect à Napoléon, et il gémissait dans le château de Joux; plus tard, il fut transféré à Besançon : on l'a dit chef de la Société des Philadelphes. — Société secrète qui prit naissance en 1802, et devint politique. — Son nom

appartient à l'histoire par le grand attentat qui, plus tard, fit trembler Napoléon aux plus beaux jours de sa puissance.

(6) *Vaincu par le malheur, de son humide couche.*

Le cachot dans lequel fut plongé le malheureux Toussaint était étroit et humide. Un air glacial en rendait le séjour intolérable, surtout pour un enfant des tropiques.

(7) *D'un soldat inhumain va devenir le prix.*

Bonaparte préparait alors son odieuse usurpation. On lui a prêté la pensée d'avoir cherché, en imaginant l'expédition de Saint-Domingue, à se débarrasser de la présence de plusieurs de ses anciens compagnons d'armes dont il aurait eu à redouter l'opposition.

(8) *D'un funeste pouvoir Colomb se fit l'apôtre.*

Il est toujours funeste, le pouvoir des conquérants! L'époque qui est fixée par ce vers se rapporte à l'année 1492 et au 6 décembre.

(9) *Et sur de fiers tyrans conquit sa liberté.*

Cette époque est celle de 1790. Le poète sacrifie trop aux idées de ce temps, où les passions aveugles l'emportèrent sur la sagesse qui avait présidé aux premiers mouvements de notre transformation sociale et politique. *Modus est in rebus.*

(10) *Voguait l'esquif léger que montait le héros.*

Jacques Ogé était le fils d'un riche boucher du Cap. Il avait été élevé en France et admis dans la Société des Amis des Noirs. On lui avait procuré, dans la cour d'un prince d'Allemagne, le rang de lieutenant-colonel et une décora-

tion du duché de Limbourg. Il quitta la France avec le dessein d'aller à Saint-Domingue, son pays natal, pour y faire proclamer le décret de l'Assemblée nationale, du 28 mars 1790, en faveur des hommes libres.

(11) *Par un peuple orgueilleux mille fois répété.*

Nos neveux ne se feront jamais une idée de l'enthousiasme que firent éclater les Français à cette grande époque.

(12) *Où l'homme, après mille ans, a retrouvé ses droits.*

On entend désigner ici la Déclaration des Droits de l'homme, monument superbe s'il parlait aussi des devoirs qu'il est appelé à remplir.

(13) *Du souverain pouvoir les agents fastueux.*

On sait de reste comment administraient les colonies ces tyranneaux qui portaient le titre de *gouverneur*.

(14) *A leurs ordres soumis, quelques lâches Français.*

On entend parler des bataillons coloniaux composés alors, en grande partie, de l'écume de la nation, c'est-à-dire de ces vauriens qui s'étaient déclarés les fléaux de leurs familles. Plus tard, l'armée coloniale fut reconstituée avec des détachements des meilleurs régiments.

(15) *D'Hespel insolemment comptait sur la victoire.*

C'est là un nom d'emprunt, et cela devait être.

(16) *Azémar doit guider cette troupe docile.*

On a substitué le nom d'Azémar au nom historique; c'était encore une nécessité.

(17) *Appelle autour de lui l'élite des guerriers.*

Voilà les véritables troupes françaises : celles-là savent vaincre et bien user de la victoire.

(18) *Dans l'espace des airs, l'oriflamme élancée.*

Il est de fait que tout étant alors sur l'ancien pied dans les colonies françaises, le drapeau blanc y flottait encore au moment de l'insurrection d'Ogé. Les Noirs l'adoptèrent et le gardaient alors que les colons l'avaient maculé. Il y avait deux partis parmi ces derniers : les *pompons rouges* et les *pompons blancs*. Le drapeau des premiers était blanc, avec des cravates *blanches, noires* et *rouges;* celui des seconds était *noir, rouge* et *blanc.*

(19) *Abattent les colons,* etc.

Le mot de colon excite l'indignation parce qu'il rappelle l'esclavage; mais, s'il y eut parmi les planteurs des hommes cruels par avarice *(auri sacra fames!)* ils ne furent jamais qu'en très petit nombre; puis, on oublie trop facilement que l'esclavage était consacré par la loi, dérivée d'un usage immémorial, s'il était en opposition avec les préceptes du Christianisme. Il n'y eut pas que des blancs parmi les colons.... Les affranchis étaient au nombre d'environ trente mille, et ils possédaient le tiers de la propriété foncière; or, on ne connaissait qu'un seul système de culture. N'y a-t-il pas lieu, dès lors, de se montrer plus circonspect?

(20) *A ses yeux de l'Espagne ont brillé les couleurs.*

On sait déjà que la partie de l'île de Saint-Domingue située à l'Est appartenait à l'Espagne et était régie par

elle; ainsi, les couleurs de l'Espagne flottaient sur la ligne des limites qui séparaient les deux territoires.

(21) *Par un arrêt de mort punit leur fière audace.*

Le Conseil du Cap se montra d'une sévérité aveugle dans cette circonstance; les supplices d'Ogé et de Chavannes amenèrent de cruelles représailles.

(22) *L'Espagnol du malheur trahit la confiance.*

Le gouverneur pour l'Espagne, dans ces contrées, déshonora sa nation en livrant le malheureux Ogé à ses bourreaux.

(23) *Pour prix d'un tel forfait leur présage des fers.*

Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier.

(24) *Ordonnent les apprêts de l'horrible torture.*

En vain le vertueux Louis XVI avait proscrit cette rigueur inutile, cette fureur barbare de nos siècles reculés. Le Conseil du Cap, en violant la loi, méprisa la volonté du prince; mais la douleur, interrogée, ne répondit point aux bourreaux.

(25) *Consacrera les droits à l'immortalité.*

Dans les guerres qui furent la suite de l'expédition de 1802, le nom d'Ogé était le cri de ralliement. Ce nom était véritablement magique; de nos jours encore, les Haïtiens ne le prononcent qu'avec admiration.

Ils devraient y ajouter, pour être plus justes, celui de Chavannes, qui, lui, s'était armé pour la liberté générale. Toussaint-Louverture, devenu chef, fit preuve d'un grand

discernement et d'un noble cœur, en servant une pension à la veuve de cet homme de couleur.

(26) *Déjà se réunit leur farouche assemblée.*

C'est l'Assemblée coloniale réunie à Saint-Marc, ville située sur la côte et sur le canal de Saint-Marc, à une faible distance de l'Artibonite, et en quelque sorte à l'ombre du gros morne Churchil.

(27) *Volmade la préside,* etc.

Il est des noms qu'on ne peut flétrir; aussi le nom de Volmade est-il de pure invention. Le caractère du personnage qu'on a voulu peindre n'en reste pas moins odieux.

(28) *Abjurons un pouvoir qu'on sollicite en vain.*

Les Colons dont on parle ici repoussèrent avec indignation, dans un Mémoire adressé à l'Assemblée nationale, l'accusation portée contre eux; mais le fait n'en a pas moins été maintenu par leurs ennemis.

(29) *A fixé de Grégor le toit simple et paisible.*

Voici encore un nom emprunté; mais on reconnaîtra facilement que le véritable nom du héros qu'on a voulu cacher sous un voile, est celui de Toussaint-Louverture lui-même. L'invention est ingénieuse. Ce n'est pas, du reste, de ce côté-là que pécherait le poème.

(30) *Fils d'Yolof, dit-il, lève un front abattu.*

Le nom d'Yolof est encore un nom emprunté. (Voyez la note précédente). Les Yolofs forment une tribu puissante

dans la Sénégambie, et sont réputés pour leur sagacité, la régularité de leurs traits et leur force corporelle.

(31) *De l'Obis imposteur remplit l'affreuse attente.*

Le mot *Obis*, dans le langage des Africains, est synonyme de sorcier et d'augure.

(32) *Jusqu'aux murs de Saint-Marc porte un cri menaçant.*

On sait déjà que c'est dans la petite ville de Saint-Marc qu'était réunie l'Assemblée coloniale. Si elle ne se rendit pas coupable du crime dont ses ennemis l'ont accusée, elle n'en commit pas moins de grandes fautes, qui hâtèrent la ruine du système colonial, système, du reste, en opposition avec les institutions nouvelles que s'était données la France.

(33) *Les Noirs veulent du sang,* etc.

Les esclaves, rendus subitement à la liberté, commirent des atrocités inouïes : les Noirs de nos jours, leurs descendants, les déplorent; mais si l'on ne peut les excuser au point de vue de l'humanité, elles ont trouvé un prétexte plausible dans la longue, injuste et cruelle oppression de la race africaine.

NOTES DU CHANT SEPTIÈME

(1) *Se perd dans la mêlée et poursuit ses exploits.*

Ce fait est historique.

On pourrait citer mille exemples de noirs ayant sauvé leurs maîtres. Ce fait est particulier à Toussaint. M. le comte de Noé *(Cham)* rappelle ce souvenir avec bonheur : l'éloge appartient à deux. Le général Ramel, témoin oculaire de ce qu'il raconte, dit dans ses *Notes :* « Chaque année il envoie à son ancien maître, réfugié aux États-Unis, le produit de son habitation, et bien au-delà !... » Il fit plus, il lui donna la protection de son foyer.

(2) *C'est l'Hékla vomissant la foudre et les éclairs.*

Ce volcan se trouve en Islande, à peu de distance du Krabla.

(3) *L'Etna dont la fureur trouble le sein des mers.*

Ce volcan se trouve en Sicile.

(4) *Le Vésuve insultant à la reine des villes.*

Ce volcan se trouve à peu de distance de la ville de Naples.

(5) *Et le noir Stromboli, fléau des Deux-Siciles.*

Ce volcan est connu par les Italiens sous le nom de Strombola.

(6) *Choisis par les États Santhonax et Polvrel.*

Il faut entendre ici par États la Convention nationale. Santhonax et Polverel avaient un collègue qui s'appelait Ailhaud, et qui n'a pas été sans influence sur les événements politiques d'Haïti, à cette époque. Il avait un caractère conciliant, et était moins bouillant que ses deux co-délégués; aussi ne tarda-t-il pas à s'éloigner de la colonie.

(7) *Des Colons de Saint-Marc la haine astucieuse.*

L'Angleterre, qui s'est distinguée depuis à la tête des nations anti-esclavagistes, trouvait alors son intérêt à pourvoir d'esclaves les marchés de Saint-Domingue. Dans la circonstance, l'Assemblée ne demanda que des secours en hommes et en argent, qui ne lui furent accordés qu'avec parcimonie par le gouverneur de la Jamaïque. L'Angleterre convoitait depuis longtemps la possession de Saint-Domingue, « la perle des Antilles ».

(8) *Darfour de ses noirceurs a dévoilé la trame.*

Ce nom-là est encore emprunté.

(9) *Aux vainqueurs du Misaure ont vendu leur pays.*

Tout le monde connaît les malheurs de Tipoo-Saïb et la barbarie des Anglais à Seringapatham.

(10) *Au Môle, à la Grande-Anse, aux murs de Jérémie.*

C'est du Môle Saint-Nicolas qu'il s'agit ici. — Jérémie, ville située sur la côte de l'Ouest, au-dessous des mornes

de la Hotte. Le général Dumas, père d'Alexandre Dumas, y reçut le jour.

« Un homme de couleur, dit le général Ramel *(loco citato)*, le général Dumas, avait pu obtenir en Europe le commandement en chef d'une armée française. Toussaint trouva donc tout juste et tout naturel de commander au moins à ses compatriotes, qui le désiraient, le demandaient pour chef... »

(11) *Matkland, faible guerrier, par les ans abattu.*

Ce nom est emprunté. Il s'agit de Maitlan, le même qui conduisit Napoléon, détrôné, à l'île d'Elbe. Il avait traité de l'évacuation de Saint-Domingue avec Toussaint-Louverture.

(12) *Il a choisi Dobson,* etc.

Ce nom est également emprunté; d'impérieux motifs commandaient la même réserve.

(13) *Grégor en expirant a déposé les armes.*

Grégor n'était qu'un personnage fictif: l'invention s'est montrée ingénieuse en le créant pour le besoin du récit.

Ici, Toussaint reprend son rôle, et va se montrer grand et magnanime, comme il ne cessa de l'être.

(14) *Rassemblés à sa voix, Dessalines, Faubert.*

Le général Faubert était doué d'un grand, noble et loyal caractère. L'un de ses fils fit de brillantes études au Collége Bourbon, à Paris. On a de lui un livre de poésies. Rentré dans son pays, il devint gendre et aide-de-camp du président Boyer. Quant aux descendants de ce dernier.....

(15) *S'élèvent au-dessus des vulgaires pensées.*

Ce vers est à lui seul la condamnation du préjugé de couleur, qui a si longtemps divisé les deux classes noires qui composent les citoyens de la République d'Haïti; ce préjugé funeste tend chaque jour à disparaître, sous l'influence du progrès des lumières.

On ne trouve plus qu'en Haïti des esprits assez étroits pour marchander la gloire du héros de l'indépendance..... par une basse politique : le mépris des nations leur est acquis. On peut étouffer, là-bas, la voix de la vérité; elle sort toujours du fond du puits.

C'est précisément pour réagir contre ce préjugé barbare, véritable corollaire de l'esclavage, que *Toussaint-Louverture* a été écrit. (Voir la préface de ce livre.)

(16) *Là, triomphe aux Platons le bras de Dessalines.*

Le mot Platon est synonyme de défilé. Ceux dont il s'agit ici sont situés dans la partie du Sud, à une assez grande distance des Cayes.

(17) *Dans les plaines du Sud, Rigaud fixant le sort.*

Ce général a toujours exercé la plus grande influence dans cette partie de l'île d'Haïti.

(18) *Aux remparts de Jacmel, Boyer s'immortalise.*

Cette ville soutint un siége héroïque en 1799; elle s'est, de tout temps, distinguée par son patriotisme. Boyer, qui devait être un jour président de la République d'Haïti, n'exerçait alors qu'un commandement secondaire sous Rigaud.

(19) *Christophe a dispersé les soldats de Soubise.*

On appelait ainsi les soldats qui avaient fait partie de

l'ancien régiment de Soubise, qui se distinguaient par leur excellente discipline et leur noble dévouement. Il y avait aussi, dans l'armée blanche coloniale, un détachement du régiment Royal-Cravate, quelques compagnies du régiment de Béarn, etc. L'armée avait été épurée.

(20) *Hédouville parut au sein de nos phalanges.*

Ce général occupe une place importante dans les fastes de la gloire. Il s'attacha toujours à éteindre le fléau de la guerre civile, en usant de douceur et d'humanité envers ceux qui en agitaient les brandons. Bon diplomate, pacificateur prudent, il a de justes droits à l'estime des hommes. Sa mission à Saint-Domingue échoua sans doute; mais faut-il n'imputer qu'à lui le défaut de succès? Il ne sut pas comprendre Toussaint-Louverture, qui avait rétabli l'ordre dans la colonie et relevé l'agriculture.

Kerverseau lui avait dit, lorsqu'il vint prendre possession de l'Agence : « Avec lui, vous pouvez tout; sans lui, vous ne pouvez rien. »

(21) *Roche, encor tout brillant des grâces du jeune âge.*

Le général Roche, haïtien d'origine, fit ses études en France; il entra dans l'armée à l'aurore de la Révolution et s'éleva par son propre mérite aux premiers rangs. Le plus beau physique, joint à la plus belle âme, lui concilièrent l'affection de tous ses compagnons d'armes. Chéri particulièrement du général Hédouville, il fut plus tard honoré de la confiance de Joachim Murat, et fut longtemps sous-chef d'état-major de son armée.

Le général Roche fut investi, par la suite, du titre flatteur de Commissaire du Comité grec de Paris, près le gouvernement provisoire de Napoli de Romanie.

(22) *Vengera par sa mort l'univers ébranlé.*

Personne n'ignore la tentative hardie du général Mallet pour renverser le gouvernement impérial. Condamné à mort en octobre 1812, il fut fusillé, et mourut, comme il avait conspiré, avec la dignité qui caractérisait les républicains des anciens âges.

(23) *Vers un Dieu tout-puissant s'envolait empressée.*

Toussaint-Louverture mourut au fort de Joux, le 9 germinal an XI, après onze mois de captivité, non des suites d'un empoisonnement, comme les ennemis de l'empereur détrôné l'ont avancé, mais de douleur et de misère.

Le nom glorieux du « Premier des Noirs » est inscrit au martyrologe de l'humanité. « Les cendres d'un grand homme persécuté, a écrit le chantre des *Martyrs,* élèvent les sentiments vers le Ciel. »

Si l'on était tenté d'accuser cet intéressant récit de longueur, on se rappellerait que Virgile a consacré deux chants de *l'Énéide* à raconter les malheurs des Troyens, et que d'autres ont suivi les mêmes errements. Du reste, l'intérêt du poème n'y perd rien.

Un poète anglais, s'inspirant des malheurs de Toussaint-Louverture, lui a consacré ces vers :

..... « Thou hast left behind
Powers that wil work for thee : air, earth, and skies.
There's not a breathing of the common wind
That will forget thee : thou hast great allies :
Thy friends are exultations, agonies,
And love, and man's unconquerable mind. »

(Toussaint-Louverture, of Hayti, by J. Redpath, p. 346.)

Nous trouvons encore dans la péroraison d'un discours

du célèbre orateur américain, Wendell Phillips, ce tribut d'admiration payé au « soldat martyr » *(soldier martyr)* :

« Je l'appellerais Napoléon, mais Napoléon a frayé son chemin à l'empire par la violation de serments et à travers une mer de sang. « Point de représailles », telle était sa devise et la règle de sa vie; et ses dernières paroles à son fils, en France, furent celles-ci : « Mon fils, vous retournerez un jour à Saint-Domingue, » oubliez que la France a sacrifié votre père ! » — Je l'appellerais Cromwell, mais Cromwell n'était qu'un soldat, et le gouvernement qu'il avait fondé disparut avec lui dans la tombe. — Je l'appellerais Washington, mais le grand virginien avait des esclaves (1)... »

L'orateur ajoute en terminant :

« Que si vous me considérez comme un homme aveuglé par le fanatisme, c'est que vous lisez l'histoire non point avec les yeux de l'intelligence, mais sous l'empire de vos préjugés... » *(Speeches, Lectures, and Letters, by Wendell Phillips, Boston, 1863.)*

Lamartine, dans le drame *Toussaint-Louverture*, prête à Rochambeau ce mot déjà répété :

Cet homme est une nation.

Le législateur de 1801 avait inscrit en lettres d'or, sur le drapeau colonial, ces mots magiques : *liberté, paix, travail;* ceux qui les ont effacés pour cette expression fatidique : *laisser-aller général*, ont retardé indéfiniment la civilisation en Haïti. Les grandes nations ont applaudi aux vues élevées de ce génie extraordinaire.

Un homme si haut placé dans l'opinion méritait bien de devenir le héros d'un poème épique.

(1) Washington affranchit ses esclaves par son testament.

NOTES DU CHANT HUITIÈME

(1) *Se montraient altérés du sang des Africains.*

Les détails qu'on trouve dans tous les écrivains qui se sont occupés de la découverte du Nouveau-Monde, glacent d'épouvante lorsqu'ils nous rappellent que des hommes civilisés et soumis à la douce loi du Christianisme, ont pu lancer des chiens furieux contre les habitants paisibles d'une terre encore inconnue.

Mais que sera-ce si notre esprit ose penser qu'au XIXe siècle de pareilles atrocités se sont renouvelées, et que la conservation de la race de chiens connue sous le nom d'*assassins* a fait l'objet, dans l'île de Cuba, d'une étude particulière? Telle est cependant l'affreuse vérité. Quelle honte pour notre espèce!

(2) *Honte éternelle au crime, anathème aux pervers.*

Il eût été possible de citer ici plusieurs noms odieux; mais les hommes qui les portaient étant des Français, et par honneur pour un pays qui se montra dans tous les temps généreux, on doit s'imposer l'obligation de les taire.

(3) *Et donnai sans pudeur l'exemple du parjure.*

Un article du traité d'Amiens portait que l'Angleterre

évacuerait l'île de Malte; et, contrairement à cette convention, Malte n'a jamais cessé de rester au pouvoir des Anglais.

(4) *Ne servaient plus qu'un maître en servant leur pays.*

Comme Bonaparte rapportait tout à lui-même, il arriva une époque où les soldats français ne croyaient plus servir la France, mais l'idole qu'ils adorèrent sous les titres divers de Général en chef, de Premier Consul et d'Empereur.

(5) *Boyer marche enhardi,* etc.

Boyer eut des qualités, sans doute; mais le poète les lui prodigue avec largesse: il écrivait du temps de sa présidence. Les personnages secondaires d'un poème épique ne doivent pas être trop inférieurs au héros principal, qu'ils secondent dans l'action: le poète observe rigoureusement cette règle.

(6) *A frappé le tyran qui flétrit leurs lauriers.*

Dessalines disait toujours que le sang attirait le sang; il a lui-même justifié cet axiome. Le 17 octobre 1806, ses soldats lui tendirent un piége au Pont-Rouge, près du Port-au-Prince, et il a payé de son sang les flots de sang qu'il avait versés. *Violentum nihil durabile.*

(7) *C'est là qu'un prêtre impur, de son Dieu réprouvé.*

Cet indigne ministre de la religion s'était attribué lui-même les fonctions pontificales pour sacrer Christophe.

(8) *Ce généreux Boyer,* etc.

Boyer gouverna en paix la République; mais son administration ne répondit pas au vœu de Toussaint,

exprimé dans sa célèbre Constitution de 1801, chef d'œuvre de législation coloniale, de l'aveu de tous.

(9) *Ainsi finit le crime, ainsi l'orgueil succombe.*

Christophe, frappé d'une maladie aiguë pendant que, placé sur son trône, il prêtait, dans l'église de Sans-Souci, une oreille attentive aux louanges impies d'un prêtre apostat, son flatteur en titre, pressentit sa chute prochaine. En effet, il apprit bientôt la défection du général Magni et l'insurrection de la masse de ses troupes; c'est alors seulement qu'il se résolut à mourir.

(10) *L'Espagnol a brisé les fers de la Castille.*

La partie de l'Est qui avait appartenu à l'Espagne depuis la découverte de l'île d'Haïti, fut cédée à la République française par le traité de Bâle. — En 1814, la maison de Bourbon, remontée sur le trône de France, crut devoir renoncer à toutes les conquêtes de la Révolution, et la partie espagnole de l'île d'Haïti fut replacée sous la domination de Ferdinand VII. — Après la révolution qui s'est opérée en Espagne en 1820, la partie de l'Est de l'île d'Haïti s'est affranchie du joug de l'Espagne et s'est réunie à la République haïtienne, en adoptant sa Constitution. Ainsi, l'île entière d'Haïti forma un État indépendant. Elle a repris son autonomie; puisse-t-elle ne jamais devenir la proie d'une nation envahissante! L'espèce d'ostracisme inscrit comme règle invariable dans la Constitution de la République d'Haïti, pourrait bien amener un jour ce résultat! La raison seule dicte cette prédiction, et les liens d'une amitié sincère nous inspirent des craintes.

(11) *L'Europe a vu tomber ce fier dominateur.*

Napoléon Bonaparte, descendu du trône, puis relégué à

Sainte-Hélène, a trouvé une mort indigne d'un guerrier qui fit trembler l'Europe. C'est là qu'il a inscrit dans ses *Mémoires* cet aveu tardif : « J'aurais dû me contenter de gouverner Saint-Domingue par Toussaint-Louverture. »

(12) *La France a pu revoir ce prince vertueux.*

S. M. Louis XVIII, qui sut se montrer grand dans l'exil, s'est montré juste sur le trône. Son digne successeur, Charles X, a consacré, par sa mémorable Ordonnance du 17 avril 1825, les droits que la victoire assurait aux peuples d'Haïti.

Les Français et les Haïtiens n'oublieront jamais que les liens d'une étroite fraternité les unissent entre eux.

(13) *Rompait tous les liens par la foi consacrés.*

La paix d'Amiens, si favorable à l'Europe, fut rompue sans motif.

NOTA. — Il est à peine utile de faire remarquer que les *Notes explicatives* de *l'Haïtiade* sont en grande partie de l'Éditeur. L'éloignement des événements, la postérité qui s'est faite sur les personnages, commandaient ces explications ; le texte, sans leur secours, serait la plupart du temps inintelligible pour le lecteur. Ne convient-il pas d'ajouter, pour donner plus d'autorité à ces notes, qu'elles ont été puisées dans les *pièces officielles* de l'expédition de Saint-Domingue, perdues parmi les papiers *historiques et secrets* de la famille Louverture, dont l'écrivain est en possession.

On nous permettra de joindre ici une citation, qui n'est point sans quelque utilité :

« Nous n'avions point de poème épique en France, et je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. *La Henriade,* à la vérité, a été imprimée souvent ; mais il y aurait trop de présomption à

regarder ce poème comme un ouvrage qui doit passer à la postérité et effacer la honte qu'on a reprochée si longtemps à la France de n'avoir pu produire un poème épique. C'est au temps seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus. (L'auteur avait conçu, en principe, le plan du poème de *la Ligue*.)

» Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poèmes épiques, et que nous, qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer, sur ce point, notre stérilité et notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelain, les Lemoyne, les Desmarets, les Cassaigne et les Scudéri. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise, si un Corneille, un Despréaux, un Racine, avaient fait de mauvais poèmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, et ils ont succombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poèmes épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelque autre écrit un peu estimé. La comédie des *Visionnaires*, de Desmarets, est le seul ouvrage d'un poète épique qui ait eu en son temps quelque réputation; mais c'était avant que Molière eût fait goûter la bonne comédie...

» On a encore accusé longtemps notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, et en partie par la construction de ses phrases, par la longueur et la brièveté de ses mots, etc. Il est vrai que le latin et le grec étaient des langues plus poétiques et plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne; mais, sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'italienne et plus douce que l'anglaise. Les Anglais et les Italiens ont des poèmes épiques : il est donc clair que, si nous n'en avions pas, ce ne serait pas la faute de la langue française.

» On s'en est aussi pris à la gêne de la rime, et avec encore moins de raison. *La Jérusalem* et le *Rolland furieux* sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'*Énéide*, et ont de plus l'uniformité des stances; cependant, on lit ces poèmes sans dégoût, et le plaisir

qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche...

» Notre nation, regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est de toutes les nations la plus sage, la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout; on préfère l'histoire au roman (!)... »

Lorsque Voltaire écrivit ces lignes, il avait composé un poème dans le genre héroïque, au gré de son imagination, plutôt qu'en harmonie avec les règles consacrées, et prétendait s'excuser en quelque sorte de s'être imposé une tâche à laquelle d'autres avaient succombé; lui, qui avait conscience de son immense fécondité en prose et en vers, voulait aussi démontrer que ce mot que lui opposa un jour M. de Malezieu, qu'il consultait à propos de *la Henriade :* « les Français n'ont pas la tête épique », ne serait plus aussi de mode désormais. *La Henriade* parut; elle trouva parmi les beaux esprits un double cortége d'admirateurs et de détracteurs. Nous dirons, sans nous étendre plus longuement sur un sujet déjà épuisé, qu'après des transformations successives qui ne purent faire disparaître ses défauts d'origine, ce poème vint à propos venger la poésie française d'une accusation de stérilité, fondée, disait-on, sur un certain « esprit géométrique qui s'était emparé des belles-lettres ». Mais, si nous sommes disposé à rendre justice sur ce point à Voltaire, qu'il nous soit permis de protester, à la vue de plus de cent chefs-d'œuvre d'harmonie, contre cette insinuation anti-patriotique de l'auteur de *la Henriade,* que « de toutes les nations polies, la nôtre est la moins poétique! » (Édition Firmin Didot frères. Paris, 1874, p. 252.)

L'Haïtiade témoigne une fois de plus que le génie de la langue française n'est point incompatible avec les exigences

de l'épopée. Si ce poème n'eut pas, comme son aîné, la bonne fortune de subir les perfectionnements que dictent les censures de la critique, tel qu'il nous est parvenu, il peut encore être offert comme le *modèle du genre.*

Nous avons de fortes raisons de croire que l'auteur de *l'Haïtiade* composa cette épopée pour l'instruction de la jeunesse, et qu'il se proposait seulement, en lui inspirant de nobles sentiments, de rechercher l'estime du lecteur plutôt que la gloire, qui est rarement la couronne de l'homme vivant :

La tombe est le berceau de l'immortalité.

« C'est, » dirons-nous avec le poète, à *l'Haïtiade* seule « à parler en sa défense. »

Bordeaux. — Imp. G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 11.

EN VENTE

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

TOUSSAINT-LOUVERTURE

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DE SAINT-DOMINGUE

SURNOMMÉ *LE PREMIER DES NOIRS*

Ouvrage couronné.

Bordeaux. — Imp. G. GOUNOUILHOU.

AUG 2 6 1946